SCIENCES HUMAINES
N°363
NOVEMBRE
2023

SCIENCES HUMAINES

Comprendre l'humain et la société

VIVRE AVEC LA MORT
ici et ailleurs

Avec Edgar Morin, Vinciane Despret, Philippe Charlier...

ENJEU

Le néolibéralisme a-t-il un avenir ?

ENTRETIEN

CYNTHIA FLEURY
La dignité est l'affaire de tous

DOM/S : 7,5 € - BEL/LUX : 7 € - CH : 11 FS - CAN : 11,99 $CA - D : 8 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 7,5 € - MAR : 74 MAD - TOM : 990 XPF - TUN : 9,9 TND

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

L 18925 - 363 - F: 6,50 € - RD

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 6:19:35 PM

SCIENCES HUMAINES
BOUTIQUE EN LIGNE

UN ÉTAT DES SAVOIRS SUR L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

COMMANDEZ CE NUMÉRO (VERSION PAPIER OU DIGITALE) **EN SCANNANT CE QRCODE**

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 6:19:35 PM

NOS MORTS PARMI LES VIVANTS

Pour qualifier l'époque, le psychanalyste Jean Allouch a parlé en 1995 du « *temps de la mort sèche* ». La mort, précisait-il, était désormais vécue comme une « perte sèche » : nos défunts se voyaient renvoyés au néant, sans espoir d'au-delà ni pouvoir ici-bas. Leurs proches devaient faire leur « travail de deuil ». Les cultes et rituels s'effaçaient des cités. Nos sociétés sécularisées, déléguant la fin de vie à des professionnels, auraient ainsi cessé d'être structurées par la mort comme elles l'ont été pendant des millénaires.

Or depuis quelques années, la littérature, sensible à l'humeur du temps, atteste d'un changement. De nombreux écrivains témoignent d'une volonté de faire place aux disparus, instaurer leur présence parmi nous, comme en écho à une aspiration collective. Citons les magnifiques textes de Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants* (2013), d'Annette Wieviorka, *Tombeaux* (2022), de Jean-Marie Laclavetine, *La Vie des morts* (2021)... Chacun d'eux rappelle qu'on ne se débarrasse pas si facilement de nos morts. « *La perte d'un être aimé n'est pas une simple soustraction*, écrit J.-M. Laclavetine. *Une personne de chair disparaît, mais elle revient sous d'autres espèces, elle s'installe en nous et nous pousse à avancer.* »

© SAMUEL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Cette intuition traverse aussi des essais, comme ceux de Vinciane Despret (*Au bonheur des morts* [2015], *Les Morts à l'œuvre* [2023]). Elle impulse de nouvelles pratiques funéraires. Certes, il existe encore des rites bâclés, trop vite expédiés ; des corps incinérés à la va-vite dans des crématoriums grisâtres qui jouxtent des décharges aux marges des villes. Mais des contre-feux apparaissent. Des rituels laïcs, des blogs du souvenir, des festivals en la mémoire des défunts... Les soins palliatifs progressent aussi et font éclore de la vie au cœur du mourir. En Amérique du Nord, des « sages-femmes de la mort » accompagnent puis veillent le mort entouré des siens à la maison. Avec l'idée, puissante, que les morts prennent soin des vivants, autant que les vivants des morts.

Notre rapport à la mort s'est donc infléchi. Endeuillés ensemble par des pertes multiples, des attentats au covid, nous redécouvrons un universel de la condition humaine : la mort habite la vie. Elle s'entrelace à l'existence. Elle façonne la culture. Elle génère l'humanité. On ne peut pas incinérer les liens qui ont fait ce qu'on est. On n'efface pas les souvenirs, on n'enfouit pas l'amour reçu et donné, on n'abolit pas le chagrin. On vit avec. Fracturé parfois, à terre, épuisé ou vengeur. Mais on continue. Nos morts, en creux, sont là pour y veiller. Ils laissent un trou béant, mais aussi un appel d'air, cette force qui nous enjoint à poursuivre l'aventure humaine, donner suite à l'histoire et créer. ●

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 6:19:35 PM

ILS ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

CYNTHIA FLEURY
Philosophe et psychanalyste française, elle est professeure titulaire de la chaire Humanités et Santé au Conservatoire national des arts et métiers. Elle travaille sur les principes qualitatifs de l'individuation et leur articulation avec l'État social. Elle a notamment publié *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment* (Gallimard, 2020) et *La Clinique de la dignité* (Seuil, 2023).

© JEAN-MARC ZAORSKI/GAMMA-RAPHO/GETTY
© LEONARDO CENDAMO/GETTY

ALINE BUREAU
Elle est diplômée de l'école Estienne et de l'École nationale supérieure des arts décoratifs. Elle travaille pour la presse et l'édition jeunesse. Elle a longtemps utilisé des techniques traditionnelles avant de se mettre à la palette numérique, ce qui lui a permis de conserver des effets de matière et un trait sensible.

© ALINE BUREAU

VINCIANE DESPRET
Ethologue et philosophe, elle est professeure à l'université de Liège et à l'université libre de Bruxelles. Elle a publié *Au bonheur des morts. Récits de ceux qui restent*, (Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte, 2015) et *Les Morts à l'œuvre* (Les Empêcheurs de penser en rond, 2023).

© VICTORIA BOSC
© LA DÉCOUVERTE

THOMAS LEPELTIER
Essayiste, spécialisé en histoire et philosophie des sciences ainsi qu'en éthique. Il est chercheur au Oxford Center for Animal Ethics. Son dernier livre publié est *Faut-il sauver l'ours blanc ? Essai sur la transformation de la nature* (PUF, 2023).

© DR

RÉMI SUSSAN
Journaliste indépendant, il a écrit *Les Utopies posthumaines. Contre-culture, cyberculture, culture du chaos* (Omniscience, 2005), et, avec Chloé Sussan-Molson, *Frontière grise. Enquête sur les nouveaux territoires du cerveau* (éd. François Bourin, 2013).

© DR

© JENNIFER PARPETTE

EDGAR MORIN
Philosophe et sociologue né en 1921, il nous offre dans ce numéro une réflexion sur la mort. Directeur de recherche émérite au CNRS, il est notamment connu comme le penseur de la complexité. Son travail exerce une influence internationale sur la pensée contemporaine.

PHILIPPE CHARLIER
Médecin légiste de formation, il est maître de conférence à l'université Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines. Également archéologue et anthropologue, il dirige le Laboratoire anthropologie, archéologie, biologie (Laab). Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Vaudou. L'homme, la nature et les dieux. Bénin* (Plon, 2020) et *Rituels* (Cerf, 2020).

© LA DÉCOUVERTE

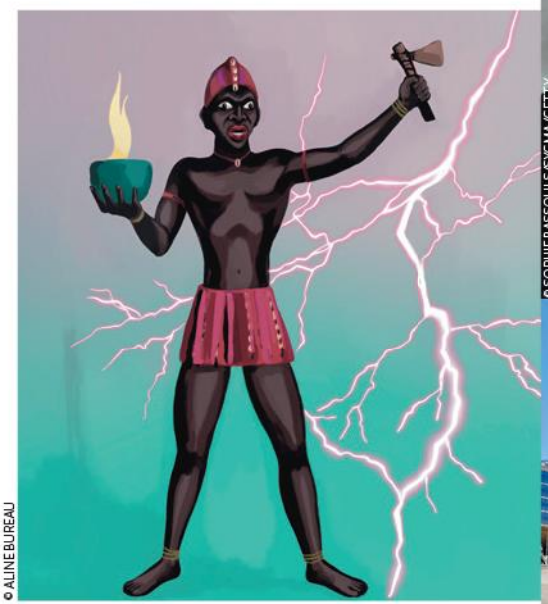
JEAN-LOUIS FABIANI
Sociologue, professeur émérite à l'université d'Europe centrale à Vienne, auteur, entre autres, de *La Sociologie. Histoire, idées et courants* (éd. Sciences Humaines, 2022), de *Pierre Bourdieu. Un structuralisme héroïque* (Seuil, 2016) et de *La sociologie comme elle s'écrit. De Bourdieu à Latour* (EHESS, 2015).

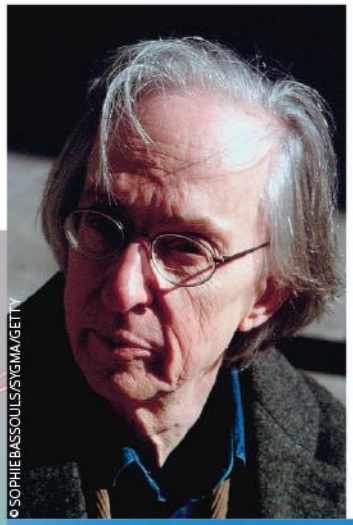
© GRAVETIENNE/WIKICOMMONS

ROMAIN PIGEAUD
Collaborateur régulier de *Sciences Humaines*, il est archéologue, spécialiste de l'art pariétal. Il a notamment publié *Néandertal versus Cro-Magnon*, éd. Ouest-France, 2019, et *Menhirs, dolmens et allées couvertes*, éd. Ouest-France, 2019.

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 6:19:35 PM

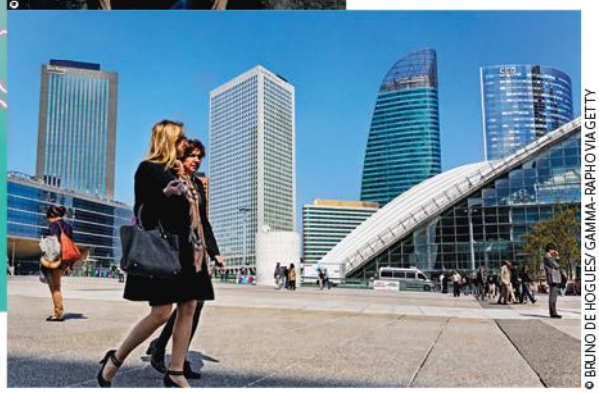
37 DOSSIER
VIVRE AVEC LA MORT


© ALINE BUREAU


© SOPHIE BASSOULS/SYGMA/GETTY

69 RÉFÉRENCE
HOWARD BECKER
LE SOCIOLOGUE DES *OUTSIDERS*

23 ENJEU
LE NÉOLIBÉRALISME A-T-IL UN AVENIR ?


© BRUNO DE HOGUES/ GAMMA-RAPHO VIA GETTY

8 ACTUALITÉS

8 Reportage
L'affaire Glozel, une imposture archéologique
ROMAIN PIGEAUD

11 Portrait
Marie Pelé, dans les pas de Jane Goodall

12 L'image du mois

14 Actus

22 CULTURE POP

23 ENJEU

• Le néolibéralisme a-t-il un avenir ?

30 ENTRETIEN

• **Cynthia Fleury**
La dignité est l'affaire de tous

37 DOSSIER
VIVRE AVEC LA MORT

• **38** Les sociétés modernes face à la mort
NICOLAS JOURNET

• **44** Trois voyages vers l'autre monde
PHILIPPE CHARLIER

• **49** De quand datent les premières sépultures ?
ROMAIN PIGEAUD

• **50** « Les morts peuvent soulager les vivants »
ENTRETIEN AVEC VINCIANE DESPRET

• **54** Pour une autre psychologie du deuil
HUGO ALBANDEA

• **55** Soins palliatifs, la vie jusqu'au bout
GAÉTANE POISSONNIER

• **58** Affronter la mort avec philosophie
FABIEN TRÉCOURT

• **60** Pour une vie éternelle, téléchargez votre conscience !
RÉMI SUSSAN

• **63** « En attendant la mort, pensons donc à mieux vivre »
EDGAR MORIN

69 RÉFÉRENCE

• Howard Becker
Le sociologue des *outsiders*

76 LE JOUR OÙ...

• Viktor Kravchenko choisit la liberté

78 LE LIVRE DU MOIS

• Dans la fabrique des « grands hommes »

80 LIVRES

90 LE MOT QUI FÂCHE

• Climatosceptiques

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 6:19:35 PM

L'AFFAIRE GLOZEL, UNE IMPOSTURE ARCHÉOLOGIQUE

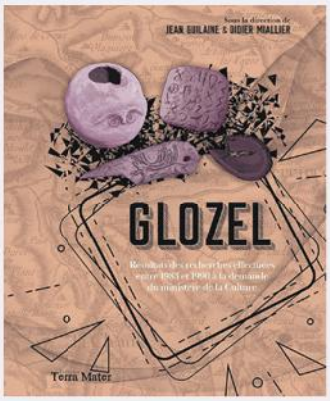
En 1924, Émile Fradin, paysan du Bourbonnais, découvre des tablettes gravées de signes inconnus. Et si l'écriture était née en Auvergne, bien plus tôt qu'en Mésopotamie ? Après un siècle de controverse, cette thèse s'effondre avec la publication d'un rapport scientifique.

ROMAIN PIGEAUD

Lorsque Voltaire inventa la fable du frère jumeau de Louis XIV ❶, il savait que cette trop belle histoire rencontrerait le succès. Les Français adorent les mystères : l'identité du Masque de fer, la survie de Jeanne d'Arc... Les historiens ont beau avoir tout résolu, une vérité demeure cachée, c'est évident : on ne nous dit rien ! L'archéologie a fait les frais de cette marotte : Alésia se trouve assurément en Bourgogne, mais des irréductibles continuent à entretenir le doute, en dépit de toutes les preuves scientifiques qui abondent ❷. Et puis il y a Glozel.

2 500 PIÈCES D'ARGILE, DE PIERRE ET D'OS

Si vous passez non loin de Vichy, par la départementale ou l'autoroute, vous avez peut-être remarqué des panneaux indicateurs sur lesquels figure une sorte de pierre ornée d'un visage humain schématique associé à des signes graphiques bizarres : c'est Glozel. Aujourd'hui, vous pouvez encore visiter le petit musée à Ferrières-sur-Sichon dans l'Allier. Sur Internet, il est présenté comme « *un des plus anciens musées du Bourbonnais* », présentant « *plus de 2 500 pièces d'argile cuite, de pierre et d'os, découvertes à partir de 1924. Une part importante des collections comporte des inscriptions énigmatiques qu'on cherche encore à déchiffrer* ». Vous pourrez y admirer, de « *remarquables gravures et sculptures animales, idoles bisexuées, urnes à visage, tablettes à inscriptions* ❸ ». Le touriste innocent ne se méfiera pas : il se trouve pourtant sur les lieux d'une féroce controverse, surnommée « l'affaire Dreyfus de l'archéologie », rien que cela !



Glozel. Résultats des recherches effectuées entre 1983 et 1990 à la demande du ministère de la Culture, Jean Guilaine et Didier Miallier (dir.), Presses universitaires Blaise-Pascal, 2023. Ce rapport a été commandé par Jack Lang, alors ministre de la Culture, en 1983. Il n'a été publié qu'en juillet 2023.

Résumons rapidement les faits : en 1924, Émile Fradin et son grand-père Claude découvrent, au lieu-dit Champ-Duranthon, des briques et des galets gravés de signes étranges. Le docteur Antonin Morlet, un amateur vichyssois, se passionne pour le site et y mène des fouilles disons « approximatives » pendant dix années. Il met au jour deux structures allongées en blocs de pierre qu'il interprète comme des tombes : voici donc le lieu rebaptisé « Champ des morts », ce qui est plus vendeur. Au fil des années, la collection d'objets s'étoffe jusqu'à 2 650 pièces, selon le dernier inventaire ! Qu'a-t-elle de si particulier ? Nous avons d'abord des harpons puis des objets en os avec des gravures d'animaux ou de personnages, d'allure paléolithique mais associés à des lignes de caractères, ainsi que des tablettes en argile et des poteries couvertes des mêmes écritures – car c'est ainsi que les signes furent qualifiés. L'écriture et la poterie auraient donc été inventées beaucoup plus tôt qu'on le pensait, au Paléolithique récent, en Auvergne !

Hélas, les faits sont têtus : l'invention de l'écriture est aujourd'hui attestée

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 6:19:35 PM

© KEYSTONE/GAMMA/GETTY

Fouilles sur le site de Glozel en 1927.

en Mésopotamie (actuel Irak), autour de 3500 avant notre ère et les plus anciennes traces d'écriture retrouvées en France datent de - 600 ; les plus anciennes poteries connues se trouvent en Asie orientale, autour de - 15000 ; cependant, c'est seulement à partir de - 7000 que cette innovation apparaît au Proche-Orient, pour n'arriver en France qu'autour de - 6000. Quant aux représentations figuratives de la fin du Paléolithique, la plus récente retrouvée à Angoulême est datée d'aux alentours de - 12000. Retrouver tout cela en même temps à Glozel tiendrait du prodige. C'est pourquoi le scepticisme commence à poindre parmi les savants. Il ne va faire que s'amplifier : l'historien Camille Jullian parlera même de « *bric-à-brac de sorcière gallo-romaine* » ! Une commission internationale, réunie en 1927, conclut qu'il s'agit d'une supercherie. Mais d'autres savants, aussi prestigieux que Salomon Reinach et Arnold van Gennep, défendront Glozel avec la foi du charbonnier : pour eux, c'est un site « *unique au monde* », il est donc normal qu'on ne puisse le comparer avec aucun autre. Selon le docteur Morlet, Glozel serait plutôt un site de « *transition* », une sorte de « *chaînon manquant* » entre plusieurs civilisations.

FOUILLES AU CORPS ET ASSASSINAT

Il est vrai que les fouilles, menées dans une « *atmosphère de foire* » selon Henri Delporte, ne permettent pas vraiment une analyse sérieuse de la stratigraphie. En 1928, la Société préhistorique française porte plainte en escroquerie contre X. Le domicile d'É. Fradin est perquisitionné et il subit une fouille au corps. Celui-ci proteste de son innocence et sortira blanchi de plusieurs procédures judiciaires à son encontre. Nouveau Dreyfus, il s'élève contre l'arbitraire ! Ce qui renforce la célébrité du site : rien n'est aussi populaire que l'amateur qui en remontre aux sachants. Gaston-Edmond Bayle, chef de l'identité judiciaire à Paris, qui avait rédigé un rapport concluant à une supercherie, fut assassiné par un fanatique glozélien en septembre 1930, parce que « *malhonnête homme* ». Le contexte particulier des années 1930 a aussi favorisé l'amplification de la polémique : que l'écriture ait pu être inventée en France avant d'apparaître au Proche-Orient flattait le sentiment patriotique de l'extrême droite ; le docteur Morlet n'a-t-il pas dédié à Pierre Laval, le « *grand Arverne* », l'ouvrage qu'il publia en 1942 sous le titre de *Vichy gaulois* ?

La Seconde Guerre mondiale fait oublier l'affaire. Des datations dans les années 1970, peu convaincantes, relancent ensuite la polémique. Une étude par ordinateur des signes de Glozel, comparés à des langues connues, à la recherche d'un système cohérent, donc d'un alphabet, conclura dans les années 1980 que leur répartition est aléatoire et qu'il n'y a pas de langue glozélienne. Des théoriciens de la Nouvelle Droite interpellent Jack Lang, qui décide de lancer une enquête archéologique, coordonnée par Jean Guilaine. Plusieurs sondages sont effectués, mais le rapport n'est pas publié, afin de calmer les esprits. Hélas ! Cela ne fait que

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 6:19:35 PM

renforcer la conviction des « Glozéliens » que l'État souhaite dissimuler une vérité dérangeante : « *Pourquoi le gouvernement français a-t-il donc si peur de Glozel ?* » se demande ainsi Alice Gérard.

On ne peut que saluer la parution des résultats en 2023, même si dans un contexte apaisé, tout le monde semble avoir oublié Glozel. Le résultat est accablant : l'étude sédimentologique et géologique pose de sérieuses questions ; la présence d'ossements de rennes ne colle pas avec l'âge de la couche d'où ils furent extraits, l'acidité du sol aurait d'ailleurs dû empêcher leur conservation. Pour les pollens, ils ne correspondent pas à une végétation glaciaire et la forte présence de céréales indique une période postnéolithique, avec des champs cultivés en abondance. Une lampe cassée mais recollée avec de l'acétate de polyvinyle, colle synthétisée après 1950, suggère qu'on a continué à enterrer des objets dans le champ. La présence de vitrification sur certains objets semble indiquer qu'une des « tombes » serait en fait un four de verrier médiéval. L'hypothèse qui l'emporte aujourd'hui est que celui-ci aurait été modifié et rempli d'objets de différentes époques, ainsi que de faux modernes fabriqués dans des matériaux anciens. Point final ? ●

❶ Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, 1751, chapitre XXV.

❷ Michel Reddé, *Alésia. L'archéologie face à l'imaginaire*, Errance, 2003

❸ www.allier-auvergne-tourisme.com/musee-prive/ferrieres-sur-sichon/musee-de-glozel/4685201

POUR EN SAVOIR PLUS :

- « Glozel, l'affaire Dreyfus de l'archéologie » Collectif, *Les Dossiers histoire et archéologie*, n° 74, 2003.
- *Glozel et ma vie* Émile Fradin, Robert Laffont, 1979.
- *Glozel. Les os de la discorde* Alice Gérard, JMG, 2021.
- *La Préhistoire chahutée. Glozel (1924-1941)* Joseph Grivel, L'Harmattan, 2003.
- *Glozel. La découverte, la controverse, les enseignements* Salomon Reinach, Kra éditeur, 1928.

TROIS QUESTIONS À...

JEAN GUILAINE
« L'ERREUR FAIT PROGRESSER LA SCIENCE »

Professeur émérite au Collège de France, membre de l'Institut, il a assumé la coordination des dernières fouilles de Glozel et codirigé, avec Didier Miallier, la publication du rapport en 2023.

À l'époque de l'affaire Glozel, plusieurs affaires de faux avaient déjà défrayé la chronique. Pourquoi ce site a-t-il concentré toute l'attention ?

Cette découverte a d'emblée étonné, car elle réduisait à néant l'ensemble des diverses chronologies patiemment établies depuis le milieu du 19e siècle : elle combinait curieusement dans une même tranche de temps des productions habituellement séparées par des millénaires. De telles anomalies s'avéraient inexplicables, ce qui faisait douter les savants mais excitait les tenants de « révolutions intellectuelles ».

L'archéologue qui visite aujourd'hui le musée devine tout de suite qu'il s'agit de faux grossiers. Comment les savants de l'époque, notamment Salomon Reinach, ont-ils pu tomber dans le panneau ?

Il y a deux raisons à cela. Le Néolithique, période à laquelle on attribuait Glozel, était alors très peu étudié en France (très en retard sur ses pays voisins) et les « marqueurs » culturels en étaient mal fixés. S. Reinach a été victime de son idéologie : trente ans avant Glozel, il avait écrit un livre pour contester les influences orientales dans la première construction culturelle de l'Europe. Glozel arrivait à point pour justifier ses thèses. Il est tombé dans le panneau.

Selon l'archéologue Jean-Paul Demoule, « *c'est la place de Glozel dans l'histoire et la sociologie de la recherche archéologique qui peut paraître l'aspect le plus intéressant de cette affaire* ». Peut-on affirmer que des Glozel sont nécessaires au progrès de la science archéologique ?

Glozel a contraint les archéologues à raffiner davantage leurs méthodes de fouilles, à l'observation scrupuleuse du terrain, à multiplier en laboratoire, avec l'aide d'autres sciences, les procédés d'analyse afin de mieux caractériser les vestiges en détaillant leurs constituants. Glozel s'inscrit dans un moment où les sciences de l'archéologie n'avaient pas atteint leur performance actuelle. Une manipulation de cette envergure ne serait pas possible aujourd'hui. Pour autant, à l'heure des *fake news*, il convient de rester vigilant.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **R. P.**

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 6:19:35 PM

© SYLVAIN MARCELLI

BIOGRAPHIE
Marie Pelé est chargée de recherche au laboratoire Ethics de l'université catholique de Lille.

PORTRAIT

Marie Pelé, dans les pas de Jane Goodall

Éthologue et primatologue, Marie Pelé étudie le jeu chez les gorilles ou le dessin chez les chimpanzés, tout en montrant les connexions entre humains et animaux.

SYLVAIN MARCELLI

Sa vocation, Marie Pelé l'a découverte toute petite, en croquant du chocolat Merveilles du monde. « *Je collectionnais les fiches cartonnées sur la vie des animaux qui étaient offertes avec les tablettes,* relate-t-elle. *C'était mon trésor ! Ce n'est que plus tard, en regardant un documentaire sur Jane Goodall que j'ai pu mettre un nom sur le métier que je voulais faire.* » Connue pour ses découvertes sur les chimpanzés, J. Goodall est éthologue : elle observe le comportement (*ethos*) des espèces animales dans leur milieu naturel.

Girafes, lions, singes ? « *On n'en trouve pas sur la base militaire 118 de Mont-de-Marsan, où j'ai grandi,* sourit M. Pelé. *Ma mère était secrétaire dans l'armée, mon père facteur. Ils voulaient que je fasse le métier de mes rêves, eux qui n'ont pas pu faire d'études.* » En 2010, ils assistent avec émotion à sa soutenance de thèse au Centre de primatologie de Strasbourg. Le sujet : la capacité des « primates non humains » à procéder à des échanges économiques.

Pour son doctorat, M. Pelé a étudié pendant quatre ans les mécanismes de la prise de décision chez une cinquantaine de grands singes en captivité, en France, en Allemagne et aux Pays-Bas. « *Mes préférés, ce sont les orangs-outans : de vrais gamins qui vous mettent au défi tout le temps !* » Sa première rencontre avec eux est mémorable. La scientifique a défini un protocole très précis fondé sur des échanges d'objets. Mais un animal s'amuse à les cacher en haut de la salle de test. Il faut sortir une échelle pour les récupérer, sous l'œil goguenard du primate.

REPENSER LE VIVANT

Ses travaux permettent à M. Pelé d'entrer dans le cercle très fermé des primatologues. Elle croise J. Goodall et Frans de Waal dans des colloques au Japon et en Italie. Elle est accueillie en Allemagne par Josep Call, un psychologue spécialiste de la cognition des primates. Mais la jeune chercheuse se heurte à la pénurie de postes dans la recherche française : elle doit attendre dix ans avant d'être recrutée, à 38 ans, comme chargée de recherche à l'université catholique de Lille.

Pendant cette période de vaches maigres, elle continue de publier des articles de recherche et lance un cabinet de conseil sur le comportement animal. En 2016, elle publie *Saru. Singes du Japon*, un beau livre sur les comportements des macaques japonais.

À l'université catholique de Lille, M. Pelé est la seule biologiste du laboratoire de sciences humaines Ethics. « *Faire travailler une éthologue avec des psychologues et des économistes a beaucoup de sens car l'homme est aussi un animal* », estime Nicolas Vaillant, directeur d'Ethics. Un animal comme les autres ? « *Il n'y a pas de fossé entre l'être humain et les animaux,* précise M. Pelé. *Je le vois bien en travaillant sur les origines du dessin chez les enfants et les chimpanzés : je compare différentes espèces de primates entre elles.* »

Cette vision témoigne d'une nouvelle « *manière d'être vivant* », pour reprendre le titre du philosophe Baptiste Morizot : il s'agit de repenser notre rapport à la nature, dans un contexte de crise écologique. Faisant écho à ce changement de paradigme, l'université catholique vient d'ouvrir un diplôme universitaire sur les « études animales ». Cette formation courte, accessible à tous à partir du bac, interroge le regard que nous portons sur les animaux, à travers la philosophie, l'éthologie, le droit et les religions.

Marie Pelé coordonne le module d'éthologie. Avec son compagnon Cédric Sueur, éthologue, elle est partie au Brésil cet été, à la rencontre des tamarins-lions dorés, une espèce menacée par une épidémie de fièvre jaune. « *Nous avons retrouvé là-bas un doctorant qui étudie la transmission de cette maladie chez les primates… humains compris.* » Une nouvelle preuve que notre destin est commun.

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 6:19:35 PM

LIEU D'HISTOIRE

STRUTHOF, UN CAMP NAZI AU CŒUR DES VOSGES

De nouvelles découvertes archéologiques viennent éclairer l'histoire, encore mal connue, du camp de concentration vosgien.

● VINCENT CAPDEPUY

Chaque été, depuis 2020, des archéologues entreprennent de défricher l'ancienne carrière, envahie par la végétation. Cette carrière, c'est celle du camp de concentration nazi de Natzweiler-Struthof (Vosges). Comme il en existe actuellement beaucoup en Europe, ces opérations doivent permettre d'en apprendre davantage sur la construction et le fonctionnement du site, dont on ignore encore beaucoup de choses. Une nécessité d'autant plus urgente que rares sont désormais les témoins capables de raconter la vie dans le camp, ouvert en mai 1941, sur la commune de Natzwiller, « Natzweiler » en allemand. Après la défaite française, l'Alsace a été annexée par l'Allemagne nazie. Dans la montagne, au lieu-dit du Struthof, la ferme-auberge et la salle des fêtes qui servaient jusqu'ici à accueillir les touristes strasbourgeois deviennent le noyau d'un camp de concentration.

Les 300 premiers prisonniers politiques et de droit commun arrivent du camp allemand de Sachsenhausen. D'autres suivent, venus de Dachau et de Buchenwald. L'objectif initial est d'exploiter le granite rose repéré par la Deutsche Erd- und Steinwerke GmbH (DESt) – la « Société allemande de travaux de terrassement et de carrière » – qui dépend de la SS. L'extraction de la roche, très pénible, accomplie sous les coups des gardiens, permet d'éliminer les plus faibles parmi les détenus. À partir de 1943 cependant, cette activité diminue. Dès la fin 1942, en effet, alors que la Wehrmacht multiplie les revers et que la réorganisation de l'industrie de guerre est confiée à Albert Speer, une partie de la carrière est utilisée pour la réparation et le recyclage de moteurs d'avion produits par l'usine Junkers de Strasbourg. En marge, le camp est aussi le lieu d'« expérimentations médicales », destinées à réaliser une « *collection de squelettes juifs* » et de tester des traitements contre le gaz phosgène.

Le 25 novembre 1944, le camp est découvert par des FFI et des troupes états-uniennes. On filme, on prend des photographies. Mais rien de comparable avec la « libération » des camps de concentration en Allemagne. Le camp, vide, mais en état de fonctionner… est immédiatement réutilisé. Fin 1944, le Struthof, placé sous la responsabilité du ministère de l'Intérieur, devient un camp d'internement administratif pour des civils allemands, des Alsaciens accusés de collaboration, des miliciens. L'année suivante, il est transformé en centre pénitentiaire pour des détenus condamnés pour collaboration, avant d'être définitivement fermé en 1949.

DES RECHERCHES TARDIVES

Commence alors la construction de la mémoire du camp. En 1950-1951, le sol et le bâtiment de la chambre à gaz sont classés au titre des monuments historiques. Paradoxalement, en 1954, la plupart des baraques sont incendiées lors d'une cérémonie officielle ; elles ont été jugées en trop mauvais état pour être conservées. Puis, un mémorial national de la déportation y est érigé, inauguré en 1960 par le général de Gaulle. Cinq ans plus tard, un musée est aménagé par le ministère des Anciens combattants.

La recherche historique, néanmoins, ne s'est intéressée que tardivement au camp de Natzweiler-Struthof. Il faut attendre la thèse de doctorat de Robert Steegman en 2003 et sa publication en 2005 : *Struthof. Le KL-Natzweiler et ses kommandos : une nébuleuse concentrationnaire des deux côtés du Rhin, 1941-1945*. Le titre fait référence au véritable réseau formé par Natzweiler, avec le camp principal, au Struthof, et plus de 70 camps annexes, de part et d'autre du Rhin. À l'été 1944, on compte environ 7 000 prisonniers au camp du Struthof et plus de 20 000 dans les camps annexes. Au total, environ 52 000 déportés seront emprisonnés au sein de l'archipel du Struthof, dont 22 000 y perdront la vie. Si les premiers furent des prisonniers politiques et de droit commun, y furent ensuite déportés des NN – *Nacht und Nebel*, « nuit et brouillard » –, c'est-à-dire des résistants.

Mais les archives ne disent pas tout et en 2018, pour la première fois, des sondages archéologiques sont réalisés en vue de travaux de restauration du

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 6:19:35 PM

Membres de l'équipe d'archéologues de l'université de Strasbourg au travail dans le camp nazi de Struthof (Bas-Rhin).

site. La découverte d'éléments détruits après-guerre a permis d'entrevoir le potentiel des recherches qui ont débuté à l'été 2020.

Les archéologues distinguent aujourd'hui un « camp bas », constitué notamment par les bâtiments présents avant la création du camp : la ferme-auberge et la salle des fêtes ; un « camp haut », à 800 mètres d'altitude, aménagé par les prisonniers, où furent installées les baraques, ainsi que le four crématoire ; enfin, la carrière, tout en haut. C'est elle, longtemps délaissée, qui fait l'objet des fouilles actuelles, dirigées par Juliette Brangé et Michaël Landolt. Elles visent à élargir les connaissances sur plusieurs aspects, notamment les matériaux et la chronologie de construction des bâtiments du camp, ainsi que la nature, la localisation et les étapes du travail des déportés pour la firme Junkers, avec une attention particulière portée à l'organisation de la forge.

Ainsi, en 2020, deux des trois tunnels creusés dans le granite ont pu être explorés. Il ne s'agirait pas de galeries d'exploitation, mais d'espaces destinés à accueillir une usine souterraine protégée des raids aériens comme ce fut le cas, par exemple, dans le camp annexe de Natzweiler à Thil (Meurthe-et-Moselle).

VERS D'AUTRES FOUILLES DANS D'AUTRES CAMPS

Cet été 2023, le bâtiment forge a pu être entièrement dégagé. La mise à nu de la dalle révèle des emplacements de machines-outils, d'établis, d'étaux, d'enclumes. On commence à mieux comprendre l'organisation de cet espace de travail, mais il faudra attendre l'étude approfondie des données récoltées pour dire exactement ce qui y était produit

Par ailleurs, en 2021, la fouille d'un dépotoir dans le camp haut a révélé un lot de bouteillons, ces gamelles de stockage qui pouvaient contenir quelque 25 litres de soupe. Elles viennent matérialiser ce qu'on connaissait grâce aux témoignages et aux dessins d'anciens déportés et c'est un peu de leur vie qui ressurgit.

« *Alors que les derniers témoins disparaissent et que les archives ne sont pas toujours complètes, les fouilles archéologiques permettent de relancer la recherche et de mettre en valeur certains espaces comme la carrière, qui était tombée dans l'oubli* », souligne J. Brangé. Ce travail archéologique est une nécessité absolue à Natzweiler-Struthof, mais aussi ailleurs en France. Ainsi, près de Bordeaux, à Saint-Médard-en-Jalles, les rares vestiges du Frontstalag 221 disparaissent, sont pillés ou simplement détruits, par ignorance. Il n'est pas sûr, malheureusement, que l'archéologie parvienne à faire ressurgir les traces d'un passé qu'on ne veut pas toujours voir.

L'histoire des camps en France n'est pas uniquement associée au régime nazi. Il a existé des camps d'internement – pensons aux Algériens suspectés d'appartenir au FLN –, des camps de réfugiés – notamment les républicains espagnols –, des camps de travail – de « travailleurs indochinois » par exemple –, qui appellent d'autres fouilles. ●

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 9:22:56 PM

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 9:22:56 PM

© KENNIS & KENNIS

IMAGE DU MOIS

Nos ancêtres en 3D

Avec son profil presque simiesque, contredit par son regard plein d'humour et ces lèvres qu'elle mord, comme si elle réfléchissait, la créature de gauche nous semble à la fois très proche et très lointaine. Cette créature, c'est Lucy, l'*Australopithecus afarensis* découverte en 1974 que Guido Barbujani a choisie pour ouvrir son *Album de famille*, passionnante galerie de portraits des premiers hommes et femmes. Le généticien des populations italien a opté pour une photo de la statue hyperréaliste réalisée par les frères Kennis. À travers ce portrait émouvant, Lucy, qui vécut il y a 3,3 millions d'années et compte sans doute parmi les premiers spécimens à marcher sur deux jambes, prend tout à coup vie.

L'étude de ses dents a montré qu'elle se nourrissait essentiellement de fruits et de légumes. Elle serait morte en tombant d'un arbre, à moins que son corps ait été piétiné par des animaux de passage…

À côté, l'homme de Cheddar, mis au jour en 1903 dans la grotte de Gough (Angleterre), malgré les 10 000 ans qui nous séparent, saisit par son apparente normalité : et pour cause, c'est un *Homo sapiens*, comme nous. Il serait mort vers 20 ans, le crâne transpercé par une pointe… En raison de sa célébrité, c'est un des premiers à avoir bénéficié d'une reconstitution 3D. Dans la première version réalisée en 2001 au Muséum d'histoire naturelle de Londres, il possède un visage large, une peau claire et des yeux foncés. Sur cette image, réalisée en 2018, c'est l'inverse : entretemps, une recherche génétique a montré qu'il avait une forte probabilité d'avoir des yeux clairs et la peau sombre. Les Européens seraient en effet majoritairement blancs depuis seulement 5 000 à 10 000 ans.

● **CÉCILE PELTIER**

Lucy (à gauche)
L'homme de Cheddar (à droite)

© KENNIS & KENNIS

Les portraits de Lucy et de l'homme de Cheddar sont des photos des statues hyperréalistes réalisées par les frères Kennis. Ces paléoartistes néerlandais utilisent les fossiles, les artefacts retrouvés par les archéologues, et l'ADN pour les spécimens vieux de moins de 100 000 ans, pour reconstituer leurs figures préhistoriques. Chaque œuvre prend près d'un an : ils reconstruisent le squelette avec l'aide de logiciels et d'imprimantes 3D, avant de mouler une sculpture en silicone. Pour certains détails, comme l'attitude des visages, les artistes puisent dans leur imagination. Des œuvres d'une étonnante expressivité qui leur valent d'être exposées dans le monde entier.

À LIRE

- *Album de famille. La grande histoire de nos ancêtres* Guido Barbujani, Albin Michel, 2023.

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 9:22:56 PM

● GÉRIATRIE

Des enfants à l'Ehpad

Une nouvelle étude confirme bien les bienfaits des contacts intergénérationnels pour le moral des personnes âgées. En Afrique du Sud, les pensionnaires d'une maison de retraite ont reçu plusieurs fois par semaine des enfants âgés de 3 à 5 ans. Les écoliers restaient une heure avec les retraités pour jouer avec un ballon ou construire des puzzles. Ils pouvaient aussi chanter des chansons avec les pensionnaires lors d'événements organisés durant les jours fériés. Alors que plusieurs retraités souffraient de dépression, les rencontres avec les enfants ont globalement amélioré leur bien-être. Les participants ont eu l'impression de nouer des liens familiaux avec ces enfants et d'appartenir à une communauté. À noter qu'en Afrique du Sud, il est admis qu'un senior peut s'occuper de personnes qui ne sont pas membres de sa famille.

À l'inverse, une rupture des liens avec les proches à l'entrée en maison de retraite peut déclencher une maladie mentale chez les personnes âgées. Ces dernières ont apprécié de pouvoir se rendre utiles auprès de ces jeunes en pleine construction de leurs relations avec les adultes. Les échanges ont pu les replonger dans leur jeunesse lorsqu'ils s'occupaient de leurs propres enfants. Autant de souvenirs qui peuvent renforcer la résilience des seniors face aux épreuves de la vie et notamment de la vieillesse. Pour les chercheurs, les contacts intergénérationnels pourraient être utilisés en complément d'un traitement médicamenteux pour améliorer la santé mentale des pensionnaires de maison de retraite.

● FLORINE GALÉRON

SOURCE

- Elizabeth Jane Earl et Debbie Marais, « The experience of intergenerational interactions and their influence on the mental health of older people living in residential care », *PLOS ONE*, 5 juillet 2023.

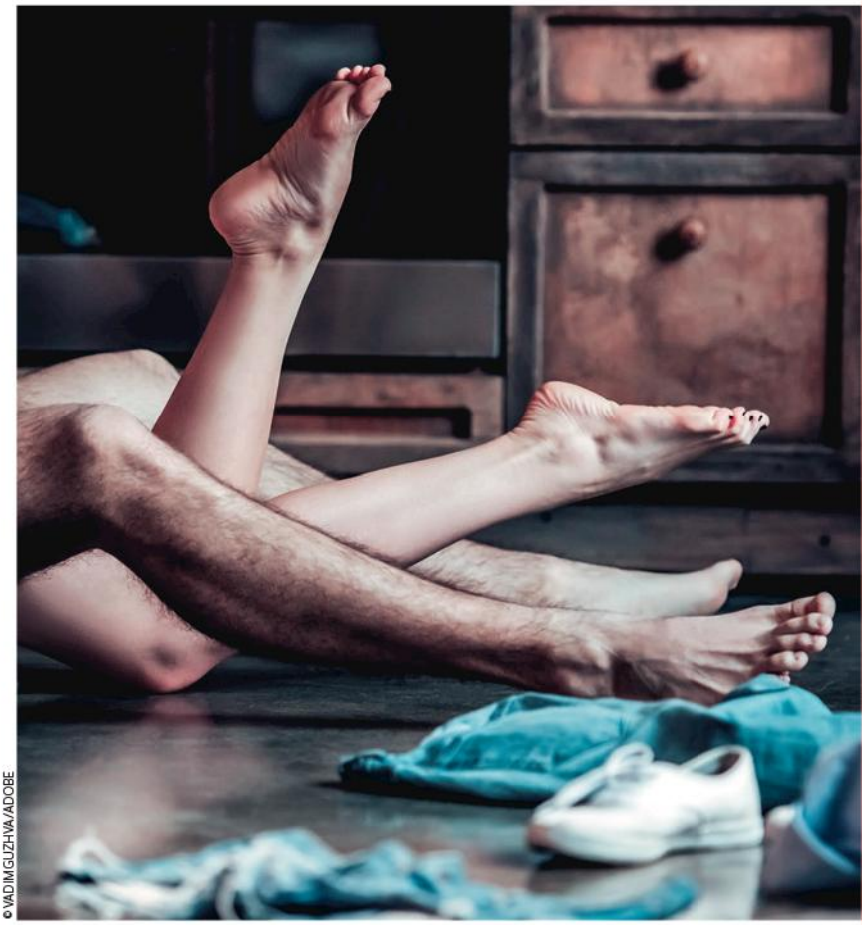
● DÉMOGRAPHIE

Le « coït interrompu » a la vie dure

Coïtus interruptus : (presque) tout le monde l'utilise, personne n'en parle… La méthode du retrait consiste à interrompre une pénétration sexuelle vaginale avant l'éjaculation afin d'éviter toute fécondation. Elle a permis aux Français et aux Françaises de diminuer drastiquement leur nombre d'enfants à partir du 18e siècle. Remplacée depuis par des méthodes plus efficaces (pilule contraceptive, stérilet, préservatif, etc.), elle reste pratiquée ponctuellement : environ 50 % des Français l'auraient utilisée au moins une fois au cours de sa vie sexuelle. Pourtant, souligne la sociologue Cécile Thomé, les enquêtes qui tentent depuis les années 1970 d'évaluer sa fréquence ont du mal à apporter des résultats cohérents. Mesurer une pratique intime décriée par l'institution médicale s'avère délicat (le constat est d'ailleurs identique lorsqu'il s'agit de compter le nombre de partenaires sexuels ou les avortements). Il faut veiller à interroger l'ensemble des moyens de contraceptions utilisés, y compris les moins fréquents. Et éviter les formulations trop vagues, qu'il vaut mieux remplacer par un vocabulaire clair et explicite – une gageure pour une pratique souvent euphémisée par des expressions comme « interrompre », « ne pas se gêner » ou « sauter en marche ». ● HÉLÈNE FROUARD

SOURCE

- Cécile Thomé, « *"On fait juste attention"*. La mesure du retrait comme mesure contraceptive dans les enquêtes en France depuis les années 1970 », *Population*, n° 78, 2023/1.



© VADIM GUZHVA/ADOBE

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 9:22:56 PM

Chaque jour à 17h

un autre regard sur l'actualité économique et sociale

Inscrivez-vous à notre newsletter

Scannez-moi

Alternatives Economiques .fr

alternatives-economiques.fr/newsletter

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 9:22:56 PM

● LANGAGE

Dès la maternelle, le poids de la classe sociale

Outillés de caméras qui permettent de filmer à 360°, Sébastien Goudeau et son équipe se sont rendus dans des classes de grande section de maternelles. Le but : observer les interactions langagières d'une centaine d'enfants répartis dans quatre classes. L'analyse des heures d'interactions enregistrées montre que les enfants issus de familles populaires parlent moins souvent et moins longtemps que ceux venant de milieux plus favorisés. L'écart est particulièrement marqué pour les prises de parole spontanées : les enfants de classes moyennes ou supérieures prennent 71 % de fois plus la parole sans y avoir été invités que les enfants de classes inférieures et coupent aussi 74 % de fois plus la parole d'un autre enfant. Ces écarts se retrouvent à niveau de langage équivalent et ne reflètent donc pas des capacités différentes, insistent les chercheurs. La nouveauté de cette étude, c'est de quantifier précisément ce que la sociologie de l'éducation avait déjà observé de manière qualitative : « *Bourdieu dit, par exemple, que le privilège social est essentialisé dans la salle de classe. Le but avec cette étude, c'est de l'objectiver* », explique S. Goudeau.

Les chercheurs ont mené ensuite une étude complémentaire à partir de questionnaires pour mesurer l'effet qu'a cette participation inégale en classe sur la façon dont les enfants se perçoivent mutuellement. Résultats : ceux qui participent beaucoup sont vus par les enfants comme « *plus intelligents* », « *meilleurs à l'école* » ou « *plus gentils* ».

● ADÈLE CAILLETEAU

SOURCE

- Sébastien Goudeau *et al*, « Unequal opportunities from the start. Socioeconomic disparities in classroom participation in preschool », *Journal of Experimental Psychology : General*, juin 2023.

© OKSIX/ADOBE

© BILLIONPHOTOS.COM/ADOBE

● ÉDUCATION

Et toi, tu as combien d'argent de poche ?

Entre 8 et 14 ans, un enfant sur deux déclare recevoir de l'argent de poche (baromètre Harris Interactive, 2022). Pourtant, rares sont les études scientifiques à s'être penchées sur le sens social que pouvaient revêtir ces pratiques familiales. Pour y remédier, trois chercheuses en sociologie ont réalisé une enquête exploratoire par entretiens auprès de 26 enfants âgés de 10 à 19 ans et 21 de leurs parents, issus de milieux socioéconomiques variés à l'exclusion des situations de pauvreté et précarité. Leurs résultats mettent en lumière deux grands types d'objectifs éducatifs, convoqués par les parents pour justifier le versement de petites sommes d'argent : d'un côté, la transmission de la « valeur de l'argent » et notamment de la pratique de l'épargne ; de l'autre, l'instillation du goût de l'effort et de l'idée que tout argent se mérite, par la récompense de bons résultats scolaires ou la rémunération de petits travaux domestiques.

Les chercheuses ont également interrogé parents et enfants sur leurs visions d'un argent de poche bien dépensé. Tous s'accordent sur le principe qu'il doit être dédié aux dépenses non nécessaires. Mangas, confiseries, jeux vidéo, vêtements de marque comptent ainsi parmi les achats les plus fréquemment cités par les jeunes.

Le fait de pouvoir payer sa part lors des repas et sorties entre amis, et donc de s'inscrire dans une sociabilité entre pairs, est également fortement valorisé tant par les adolescents que par les adultes. Mais l'argent de poche reste aussi pour les jeunes un espace de liberté, voire de transgression, que chacun entretient à sa manière : les jeunes, en se montrant très discrets sur leurs dépenses, et les parents, en fermant les yeux sur le devenir parfois discutable de ces sommes jugées modiques. ● BÉATRICE KAMMERER

SOURCE

- Hélène Ducourant, Béatrice Foucault Béatrice et Blandine Mortain, « "Ce sont ses sous, il en fait ce qu'il veut." Socialisation économique et accès à la consommation par l'argent de poche », *Agora débats/jeunesses*, n° 94, 2023/2.

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 9:22:56 PM

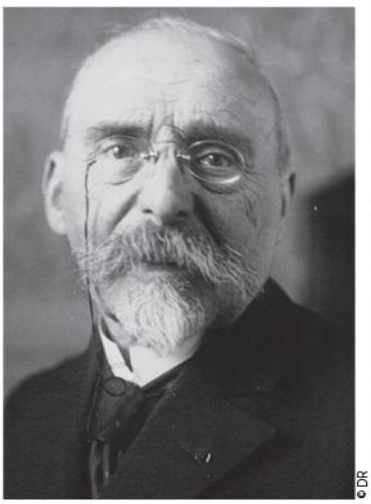
● DÉBAT

Mais qui a vraiment inventé l'école ?

On a pour habitude de considérer les lois Ferry de 1881-1882 comme l'acte fondateur de l'école française. Cette vision mythifiée occulterait pourtant l'importante contribution éducative et pédagogique du mouvement ouvrier et des socialismes du 19e siècle, affirme Jean-François Dupeyron, maître de conférences en philosophie de l'éducation à l'université de Bordeaux.

S'appuyant sur les archives de Ferdinand Buisson, directeur de l'enseignement primaire de 1879 à 1896, et de Pauline Kergomard, inspectrice générale des écoles maternelles de 1881 à 1917, il propose une nouvelle historiographie de l'école française, riche de la diversité des courants de pensée qui lui ont donné naissance. On y découvre en premier lieu que l'éducation nouvelle, popularisée au 20e siècle par ses figures de proue Célestin Freinet et Maria Montessori, ne fut pas seulement un contrepoint critique tardif à l'école républicaine, mais un mouvement autonome bien antérieur, à l'origine dès 1871 du programme de réforme scolaire de la Commune de Paris, qui revendiquait déjà une école laïque, gratuite et obligatoire. En outre, J.-F. Dupeyron met en lumière l'importante proximité entre les artisans de l'école républicaine et les milieux libertaires. Plusieurs documents attestent ainsi des liens de Ferdinand Buisson avec des partisans des gauches communarde et socialiste, ainsi qu'avec les pédagogues de la mouvance anarcho-syndicaliste. Son œuvre pédagogique en contient d'ailleurs de nombreuses traces : promotion des pédagogies nouvelles dans ses rapports sur l'instruction publique ; direction d'un orphelinat laïque soutenu par la Première internationale ; soutien au mouvement syndical des instituteurs.

De même, Pauline Kergomard, issue d'une famille engagée dans la Commune, semble avoir fait figure de passeuse entre l'éducation socialiste et l'école ferryste. On lui doit notamment d'avoir structuré l'école maternelle sur les principes de « l'éducation intégrale » chère au socialisme ouvrier : ni garderie ni antichambre du primaire, mais un lieu d'accueil bienveillant, où les enfants de toutes origines sociales pourraient se côtoyer, apprendre et grandir ensemble. ● **B.K.**



© DR

Ferdinand Buisson (1841-1932), théoricien de l'école laïque.

© DR

Pauline Kergomard (1838-1925), fondatrice de l'école maternelle.

SOURCE

• Jean-François Dupeyron, « Aux marges oubliées de l'école maternelle républicaine à sa naissance », *Recherches & éducations*, Hors-série n° 1, 2023 (en ligne le 23 mai 2023, http://journals.openedition.org/rechercheseducations/14879).

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 9:22:56 PM

© SHAUN/GETTY

● ÉCONOMIE

L'argent des sans-abri

Non, les sans-abri ne dépensent pas tout leur argent pour acheter des bières ou des cigarettes. Des chercheurs canadiens ont démontré qu'en versant une importante somme d'argent d'un coup et sans condition, les sans domicile fixe amélioraient dans l'année leurs conditions de vie. Pour l'étude, 50 SDF vivant à Vancouver ont perçu 7500 dollars canadiens (un peu plus de 5000 euros), une somme équivalente au revenu de solidarité sur une année. Au bout d'un an, les bénéficiaires avaient passé 99 jours de moins à la rue et 55 jours en plus dans un logement stable (un appartement, par exemple). Ils avaient économisé davantage (plus d'un millier de dollars) que le groupe témoin. L'argent dépensé avait davantage servi à acheter des biens durables (meubles, voiture) et à financer loyer, nourriture et transport. Les sans-abri n'ont pas consommé plus d'alcool, de drogues ou de cigarettes. Les auteurs de l'étude avaient tout de même écarté les personnes souffrant de troubles d'addiction pour éviter le risque d'overdose en recevant une grosse somme d'argent. Les chercheurs estiment que l'opération a permis même d'économiser 777 dollars par contribuable, étant donné que les SDF ont davantage logé en dehors des logements sociaux, ce qui a permis aussi de libérer des places d'hébergement. ● **FLORINE GALÉRON**

SOURCE

- Ryan Dwyer, « Unconditional cash transfers reduce homelessness », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 2023.

● MOYEN ÂGE

L'émergence d'une théorie raciste

Le Français est arrogant, c'est bien connu. Ce stéréotype circulait déjà au Moyen Âge, parmi une pléthore d'idées reçues concernant les diverses « nations » européennes. Issus de croyances populaires, ces stéréotypes nationaux sont le premier pilier d'une pensée raciste qui émerge en Europe entre le 13e et le 15e siècle. Le second pilier est la théorie dite des « climats », héritée de l'Antiquité classique. Celle-ci postule que les différences physiques et culturelles entre les peuples s'expliquent par les nuances de climat. Les savants occidentaux du 13e siècle travaillent cette théorie, la fusionnent avec les stéréotypes, jusqu'à aboutir à une classification raciale du monde fondée sur un déterminisme climatique. Pour eux, le climat détermine les caractéristiques physiques, intellectuelles et morales. Désireux de rendre leur propos plus scientifique, ils intègrent également la physiognomonie et l'astrologie à leur argumentaire.

Lorsque les Occidentaux entrent en contact avec des populations noires et extrême-orientales, ils leur appliquent cette théorie raciale. Ainsi, pour le théologien Albert le Grand, un climat très chaud expliquerait la peau noire et l'infériorité des peuples africains. À l'inverse, l'Europe tempérée, donc éloignée des déficiences engendrées par les climats extrêmes, se hisse au sommet de la hiérarchie. La théorie raciale des climats est centrale dans l'argumentaire des auteurs médiévaux et se diffuse rapidement dans les centres intellectuels et le monde de la médecine du 13e siècle. Deux cents ans plus tard, elle fait partie de la culture commune des élites lettrées et des cours princières.

Il est possible que ce processus de « scientificisation » du discours ait abouti à ancrer les stéréotypes dans la pensée moderne. Cette théorie conserve sa popularité auprès des philosophes des Lumières mais cédera la place au 19e siècle à une nouvelle théorie raciale nourrie du renouveau des sciences. ● **T.L.H.**

SOURCE

- Benoît Grévin, « De la rhétorique des "nations" à la théorie des "races". L'influence des théories scientifiques sur la pensée des stéréotypes "nationaux" (13e-15e-18e s.) », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, n° 26, 2022.

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 9:22:56 PM

● PHILOSOPHIE

Pour vivre heureux, ennuyez-vous !

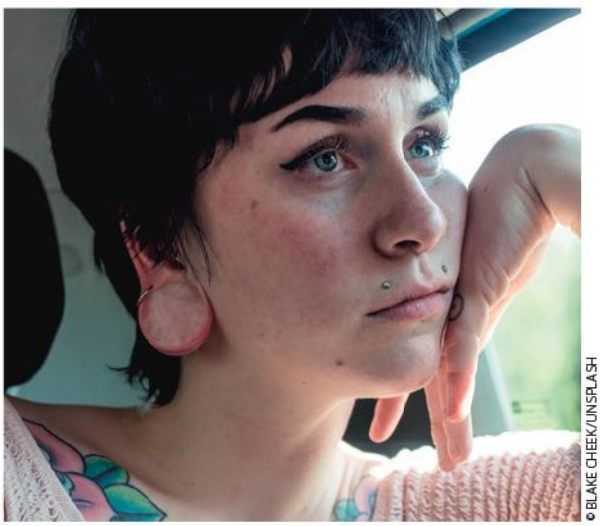
Nos sociétés occidentales, selon le sociologue Hartmut Rosa, évoluent dans le cadre de la postmodernité ou modernité tardive, qui se construit sur une accélération perpétuelle du monde. Pour mener une vie bonne, il faut augmenter sans cesse le champ des possibles et donc tuer l'ennui, occuper chaque instant de nos vies par une activité ou ne rien faire qu'à des moments choisis. La maîtrise de l'emploi du temps efface les parenthèses suspendues dans le fil de la vie des individus. Or, la modernité ne parvient pas à nous rendre la totalité du monde disponible. Sa promesse est un échec, car certaines choses demeurent dans l'indisponibilité du monde.

À partir de ce cadre de pensée, la philosophe Marie Gausseron propose une réflexion sur l'ennui, une émotion souvent restée dans l'angle mort de la philosophie. En s'appuyant sur le peu d'écrits philosophiques consacrés à l'émotion « ennui », elle analyse ce que l'ennui raconte de notre rapport au monde actuel, et de ce qu'il apporte à l'individu qui le ressent. Faut-il seulement y voir une émotion négative, un état d'être au monde à fuir ? Est-il un frein à ma vie quotidienne ? Fait-il avancer ?

L'auteure prend le contre-pied de ces représentations dominantes et donne à l'ennui une coloration positive, en affirmant qu'il nous sauve de la grande accélération de la modernité. Il nous rend disponibles à nous-même, et nous impose de nous confronter à notre individualité. Il nous préparerait ainsi à entrer en résonance avec le monde. Elle conclut : « *La postmodernité n'a pas tué l'ennui, heureux échec de l'idéal d'une vie sans parenthèse.* » Bref, pour être heureux, ennuyez-vous ! ● **CHLOÉ RÉBILLARD**

SOURCE

• Marie Gausseron, « Ennui et histoire : l'accélération postmoderne telle que définie par Hartmut Rosa a-t-elle tué l'ennui ? », *Hypothèses*, n° 24, 2023/1.



© BLAKE CHEEK/UNSPLASH

FORUM INTERNATIONAL
CONFERENCES & TEMOIGNAGES
#2024

LE DEUIL &
LES DIMENSIONS INVISIBLES
DE LA CONSCIENCE

LIEGE
23 & 24/03
UNIVERSITÉ DE LIÈGE
SALLE NOPPIUS

Sylvie DETHIOLLAZ
Claude Charles FOURRIER
Philippe GUILLEMANT
Laura PERICHON
Romuald LETERRIER
Béatrice MUKAMULINDWA
Gabriel RINGLET
Jean STAUNE
Martine STRUZIK & Coline AMADEUS
Patrice VAN EERSEL
Nathalie VAIRAC
Claude VIROT
Marcelin WILLEMS

Direction Evelyne JOSSE
et Martine STRUZIK

EN PRÉSENTIEL ONLINE

Tarif réduit jusqu'au 30/11/2023 : 200€ pack replay inclus

Réservations et infos
www.deuil-conscience.com

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 9:22:56 PM

© HELENA LOPES/UNSPLASH (FAUTEUIL) © GRAPHIXMANIA/ADOBE

● SOCIÉTÉ

Le congé paternité devient la norme

Depuis 2002, les pères ont droit à 11 jours de congé après la naissance de leur enfant, en sus des 3 jours mis en place en 1946 (une durée allongée depuis 2022). Court et bien indemnisé, ce congé a séduit la plupart des papas : 7 sur 10 en profitent. Comment comprendre alors ceux qui y renoncent ? La sociologue Alix Sponton, qui prépare une thèse sur le congé paternité, s'est intéressée à ce non-recours. Soucieuse de faire entendre la voix des principaux intéressés, la chercheuse a croisé des entretiens auprès de 32 pères avec le résultat d'enquêtes quantitatives (enquête « Génération 2010 », Céreq, 2017, et enquête « Mode de garde et d'accueil du jeune enfant », Drees, 2013).

Alix Sponton montre que le non-recours au congé paternité est corrélé principalement à l'absence d'emploi salarié stable : il est plus fréquent chez les demandeurs d'emploi (4 sur 5) que chez les indépendants (un peu plus de 3 sur 5) et *a fortiori* les salariés en CDI et les fonctionnaires (1 sur 5). Un résultat cohérent avec les raisons du non-recours : crainte de déplaire à l'employeur (par exemple lors d'une entrée en fonction récente) ou ignorance du dispositif. C'est le cas en particulier des pères au statut professionnel précaire qui imaginent ce droit réservé aux salariés en CDI. Fait remarquable, les pères qui n'utilisent pas leur droit ne renoncent pas pour autant pas à leur présence auprès du nouveau-né. Qu'ils soient en contrat court, indépendants ou demandeurs d'emploi, ces papas se bricolent souvent informellement un congé après la naissance de leur enfant, par exemple en renonçant à une mission d'intérim. Voilà qui montre que ce congé est devenu bon an mal an la nouvelle norme de la paternité. Et lorsqu'il est battu en brèche, c'est surtout parce qu'il entre en conflit avec « *une autre dimension de la paternité, la fonction de pourvoyeur de ressources* ». ● **H.F.**

SOURCE

- Alix Sponton, « Des pères absents ? Saisir la diversité du non-recours au congé de paternité à partir de méthodes mixtes », *Population*, n° 78, 2023/1

● CONSOMMATION

Faire durer ses objets, une pratique distinctive

Pousser sa machine à laver jusqu'au bout ou réparer une chaise sont des exemples des « pratiques de longévité » étudiées par les sociologues Maël Ginsburger et Julie Madon. La majorité du temps, elles sont l'apanage de classes populaires, contraintes par leur budget. Mais les deux chercheurs ont choisi de s'intéresser à cette pratique chez les plus aisés : pourquoi font-ils durer les objets, alors qu'ils n'y sont pas obligés ?

Les deux chercheurs proposent d'y lire une pratique de distinction. Ils en identifient trois modes. Le premier est d'ordre moral : se satisfaire de peu est aussi une manière « *de se distinguer non pas des pauvres, mais des "mauvais riches" qui n'auraient pas cette éthique de la modération* ». Ce répertoire moral puise aussi dans le registre écologique. À l'heure de l'urgence climatique, consommer moins est aussi présenté par les enquêtés comme un geste en phase avec les enjeux environnementaux. « *L'écologie révèle de nouvelles manières de se distinguer, mais il ne fait pas non plus place nette* », nuance toutefois M. Ginsburger.

Le second répertoire de distinction est technique. Il est en effet nécessaire d'avoir des compétences pour réparer les objets usés. Ces arguments sont surtout mis en avant dans le discours des hommes qui tracent une frontière entre ceux qui « savent faire » et les autres.

Enfin, il y a là une forme de distinction esthétique : on retrouve dans le discours des plus aisés qui font durer leurs objets une valorisation des objets anciens, atypiques, uniques. Et en plus de manifester le capital économique, ces objets hérités ou transmis révèlent du « bon goût », et d'un certain capital culturel. ● **A.C.**

SOURCE

- Maël Ginsburger et Julie Madon, « Faire durer ses objets, une pratique distinctive ? Consommation et frontières de classe chez les ménages aisés », *Sociologie*, n° 14, 2023/1.

© GRAPHIXMANIA/ADOBE

Délivré à 353101 le 10/18/2023, 9:22:56 PM

● CULTURE

La seconde vie des livres

Voitures, mobilier, habits… : le marché de l'occasion ne cesse de progresser au détriment de celui du neuf, principalement pour des raisons économiques et, plus accessoirement, écologiques. Et le secteur de l'édition n'échappe pas au mouvement, bien au contraire. Certes, les circuits de diffusion de la seconde main ont toujours existé, entre les traditionnelles librairies de bibliophiles pour les collectionneurs d'ouvrages précieux, les bouquinistes et autres cercles d'étudiants qui revendent les manuels scolaires. Mais on a vu ces dernières années se multiplier les plateformes en ligne (sans parler des « boîtes à livres » qui prolifèrent dans les villes comme dans les campagnes). Ce sont désormais les livres de tous les genres qui se revendent, et à tous les prix.

Mais l'objet livre a-t-il pour autant perdu son caractère sacré au point de devenir un bien de consommation comme un autre ? Pas tout à fait, car les nouveaux entrants de ce marché – qui reste assez peu lucratif – sont eux-mêmes souvent de grands lecteurs, qui cherchent moins à spéculer sur les prix qu'à se donner les moyens d'alimenter leur propre appétit de savoir, comme l'analyse Vincent Chabault. Le sociologue, qui s'est lancé dans une vaste enquête ethnographique auprès des différents revendeurs et autres acteurs de l'économie solidaire, considère ainsi que le marché de l'occasion ne cannibalise celui du neuf que de façon marginale, et qu'il élargit même la consommation culturelle. Alors, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes de la diffusion livresque ? Pas tout à fait, car ni les auteurs ni les éditeurs ne perçoivent la moindre rémunération lors de la revente, ce qui pourrait à terme menacer la création.

● FRÉDÉRIC MANZINI

SOURCE

- Vincent Chabault, *Le Livre d'occasion. Sociologie d'un commerce en transition*, Presses universitaires de Lyon, 2022.

● SCIENCE POLITIQUE

Pourquoi voter pour le recul démocratique ?

Pourquoi des citoyens attachés à la démocratie élisent-ils des autocrates en puissance ? C'est le paradoxe que veulent résoudre des chercheurs en science politique et en informatique de Berkeley et du MIT. Ils espèrent ainsi éclaircir des situations comme les élections d'Erdogan en Turquie, d'Orbán en Hongrie ou de Chávez au Venezuela. Grâce à deux études expérimentales et un sondage auprès de citoyens américains, ils montrent que les électeurs feraient face à un « dilemme de la subversion ».

Par crainte que les partis opposés subvertissent la démocratie, les partisans accordent leur soutien à des dirigeants qui mettent eux-mêmes en place des politiques antidémocratiques. Il s'agit d'une logique du « quoi qu'il en coûte » de la part des électeurs qui acceptent un recul démocratique dans la mesure où il empêche leurs opposants de prendre le pouvoir.

Les auteurs comparent cela avec le fameux dilemme du prisonnier : si les adversaires sont prêts à tricher, alors autant le faire avant eux à son avantage. Selon cette publication, des candidats autoritaires pourraient ainsi accuser le parti opposé afin de gagner le soutien des électeurs, comme l'a fait Donald Trump en affirmant lors de ses deux campagnes que les scrutins étaient truqués. Les auteurs montrent aussi qu'informer les partisans sur les positions majoritaires du camp adverse, bien souvent plus démocratiques que ce qu'ils se représentent, diminue la tendance à accepter des mesures antidémocratiques. Une technique qui pourrait être utile pour freiner le recul démocratique. ● EDWYN GUÉRINEAU

SOURCE

- Alia Braley *et al.*, « Why voters who value democracy participate in democratic backsliding », *Nature Human Behaviour*, vol. VII, n° 8, mai 2023.

SOPA IMAGES/GETTY

Délivré à 353101 le 10/19/2023, 6:59:36 PM

© SAMUËL BERTHET

● **FABIEN TRÉCOURT**
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

CULTURE POP

Une sociologie du *Titanic*

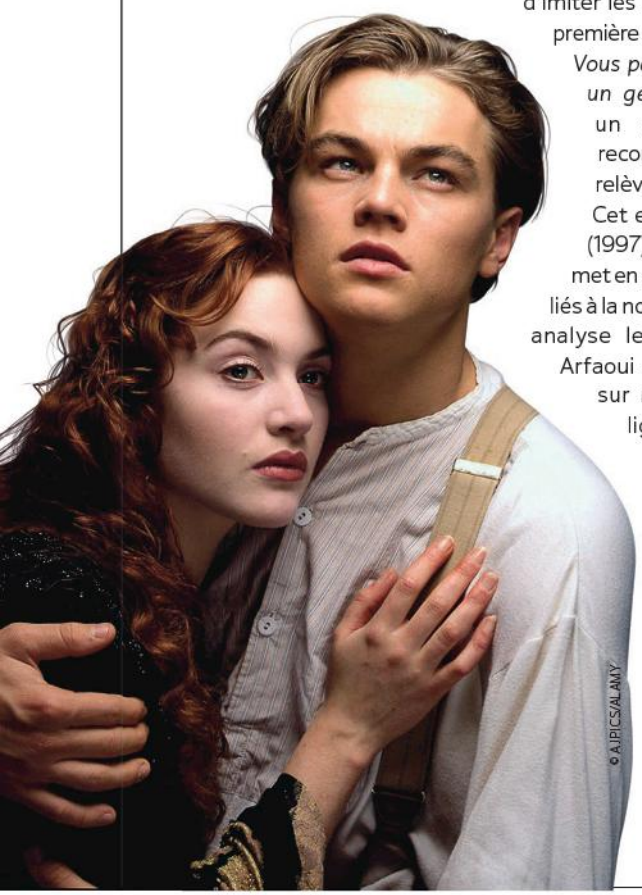
Artiste vagabond embarqué à la dernière minute sur le célèbre paquebot, Jack sauve la vie de Rose, aristocrate étouffée par sa famille et par les conventions. Pour le remercier, elle l'invite à quitter les bas-fonds le temps d'un dîner dans le luxueux restaurant du bateau. Malgré un élégant costume déniché pour l'occasion, Jack sent immédiatement qu'il détonne : sa posture, sa démarche, sa façon de parler… Il n'a pas les codes, et tente bon gré mal gré d'imiter les hommes riches de la première classe. « *C'est effarant ! Vous passeriez presque pour un gentleman* », s'étonne un aristocrate en le reconnaissant. « *Presque* », relève Jack avec fatalisme.

Cet extrait du film *Titanic* (1997), de James Cameron, met en scène plusieurs enjeux liés à la notion de classe sociale, analyse le sociologue Mehdi Arfaoui dans un texte publié sur *FictionSocio*. Mis en ligne l'été dernier, ce site Internet propose des ressources culturelles et pédagogiques pour s'initier aux sciences sociales grâce à des exemples tirés de la pop culture – extraits de films et de séries notamment.

Dans *Titanic*, plusieurs séquences illustrent ainsi le concept d'« *habitus* », proposé par le sociologue Pierre Bourdieu dans *La Distinction* (1979). Selon lui, notre style de vie, nos goûts ou encore notre manière d'être – notre *habitus* en un mot – sont déterminés par notre appartenance à une classe. Cet ancrage fait profondément partie de notre identité, au point qu'il révèle toute de suite notre position sociale et qu'il est difficile de s'en débarrasser.

Ainsi, lorsque Jack participe à un dîner mondain, son costume ne suffit pas pour masquer ses origines modestes. S'il tente dans l'urgence de se tenir droit comme un aristocrate, son statut social refait constamment surface, notamment lorsqu'il cherche à comprendre quels couverts utiliser selon les plats. À l'inverse, quand Rose accompagne Jack pour « *une vraie fête* » dans les compartiments de 3e classe, elle est moins à l'aise que lui pour participer aux danses folks, mais épate la galerie en réalisant des pointes de classique. Ce passage souligne la dimension profondément incorporée de l'*habitus* – déterminant littéralement jusqu'au corps des individus.

En imaginant une romance passionnée entre deux personnes que tout oppose sur le plan social – sorte de *Roméo et Juliette* contemporain –, J. Cameron suggère que l'amour peut briser ces frontières de classes. Néanmoins, qui sait ce que le couple de Jack et Rose serait devenu s'il avait survécu au naufrage du paquebot ? ●


© AJPICS/ALAMY

Kate Winslet et Leonardo di Caprio, interprètes de Rose et Jake dans le film de James Cameron *Titanic* (1997).

À LIRE
• « *Titanic* », sur *fictionsocio.fr*

Délivré à 353101 le 10/19/2023, 6:59:36 PM

ENJEU
LE NÉOLIBÉRALISME A-T-IL UN AVENIR ?

© BRUNO DE HOGUES/GAMMA-RAPHO VIA GETTY

La Défense, quartier d'affaires de Paris.

Le néolibéralisme fait souvent figure d'épouvantail dans les débats politiques. À quoi fait-il référence ? Pourrait-il être remplacé, et par quoi ? THOMAS LEPELTIER

Délivré à 353101 le 10/19/2023, 6:59:36 PM

● THOMAS LEPELTIER

De nos jours, le terme « néolibéral » est presque toujours utilisé comme une insulte à l'encontre de personnes ou de politiques supposées aller contre l'intérêt général, alors même que très peu d'économistes et de politiciens s'en réclament. L'environnementaliste et éditorialiste du quotidien britannique *The Guardian* George Monbiot considère même que le néolibéralisme, qu'il estime dominant dans le monde, serait la source de la plupart de nos problèmes, dans la mesure où il serait responsable de « *l'effondrement financier de 2007-2008* (...), *du lent effritement de la santé publique et de l'éducation, de la résurgence de la pauvreté infantile, de l'épidémie de solitude, de l'effondrement des écosystèmes et de la montée en puissance de Donald Trump* [1] ». Autant dire que le néolibéralisme serait très néfaste pour la société et l'environnement. Mais en quoi ce néolibéralisme consiste-t-il ?

En première approche, on peut dire que c'est une théorie économique qui se caractérise, d'un côté, par la valorisation du libre marché et de la concurrence et, d'un autre côté, par une volonté de minimiser les réglementations et les dépenses publiques, censées étouffer la croissance. Le néolibéralisme soutient aussi que l'innovation doit être principalement portée par le secteur privé, demande une réduction des lourdeurs bureaucratiques et promet une plus grande liberté individuelle ainsi que la prospérité pour le plus grand nombre. Mais, selon ses détracteurs, ces promesses n'auraient pas été tenues. Aussi entend-on souvent dire qu'il faut en finir avec le néolibéralisme.

Ce rejet soulève toutefois nombre de questions. Le néolibéralisme est-il vraiment distinct du libéralisme ? Est-il aussi dominant qu'on le dit souvent ? Est-il responsable des maux dont on l'accuse ? A-t-il un avenir ? Et par quoi pourrait-il être remplacé ?

UNE CRITIQUE DU LAISSER-FAIRE

Parmi les moments fondateurs du néolibéralisme, on cite souvent un colloque organisé à Paris en 1938 autour du livre de Walter Lippmann, *La Cité libre* (1937), qui, sans remettre en cause les vertus du marché, critique le laisser-faire en matière de politique économique. Pour les libéraux, au sens classique du terme, une économie fondée sur les règles du marché mène à la paix sociale et à la prospérité matérielle. Mais W. Lippmann fait remarquer qu'une bonne politique libérale demande une intervention constante de l'État pour adapter l'économie à l'évolution des modes de production et pour assurer une juste concurrence entre les acteurs économiques. Ce libéralisme, qui assume l'intervention de l'État pour assurer le bon fonctionnement de l'économie, est alors désigné sous le vocable de néolibéralisme, sans qu'on sache bien s'il s'agit d'une nouvelle forme de libéralisme ou de la réaffirmation des valeurs fondamentales du libéralisme.

Mais c'est surtout la Société du Mont-Pèlerin, groupe de réflexion créé en 1947 lors d'une conférence au Mont-Pèlerin, village suisse, qui incarne le néolibéralisme. On y retrouve notamment les économistes Milton Friedman, Friedrich Hayek et Ludwig von Mises. La Société naît en réaction à la diffusion dans de nombreux pays, d'abord à la suite de la crise de 1929, puis surtout après la Seconde Guerre mondiale, d'une part, du marxisme et, de l'autre, du keynésianisme, qui est une politique économique où l'État interfère avec le marché, notamment en stimulant l'économie par d'importants investissements publics. À la place, les membres de la Société du Mont-Pèlerin défendent le libre-marché et font davantage confiance, en matière d'efficacité, au secteur privé qu'aux institutions publiques pour gérer nombre de services. Très attachés à la liberté, ils soutiennent en effet que, pour la préserver efficacement au sein de la société, il faut que le pouvoir et l'initiative économique ne soient pas concentrés dans quelques mains, fussent-elles celles de l'État, et que le marché soit régi par une juste concurrence.

Ce n'est toutefois qu'à partir des années 1970, avec l'augmentation du

© BETTMANN/GETTY

Délivré à 353101 le 10/19/2023, 6:59:36 PM

Rencontre en 1985 entre la Première ministre britannique Margaret Thatcher et le président américain Ronald Reagan, tous deux chantres du néolibéralisme.

chômage et de l'inflation dans les pays occidentaux, que le keynésianisme commence à décliner et que le néolibéralisme inspire de plus en plus de politiques économiques, notamment celle de Margaret Thatcher au Royaume-Uni (1979-1990) et de Ronald Reagan aux États-Unis (1981-1989). Dès son arrivée au pouvoir, le second réduit ainsi les impôts et diminue les dépenses de l'État, sauf celles pour l'armée qu'il augmente fortement. L'idée derrière cette politique est que la réduction des impôts permet d'accroître la croissance économique qui génère des revenus pour l'État, qui peut alors financer ses dépenses de fonctionnement et d'aides sociales. Mais, en raison de l'ampleur à la fois de la réduction des impôts et de l'augmentation du budget militaire, le programme de R. Reagan entraîne un fort déficit. Ce qui peut être vu comme un échec pour une politique néolibérale. De même, si cette présidence est marquée par une forte dérégulation, notamment dans les domaines des télécommunications, de l'aviation et de la finance, elle ne remet guère en cause les mesures protectionnistes aux frontières et ne peut donc être vue comme pleinement au service du libre-échange.

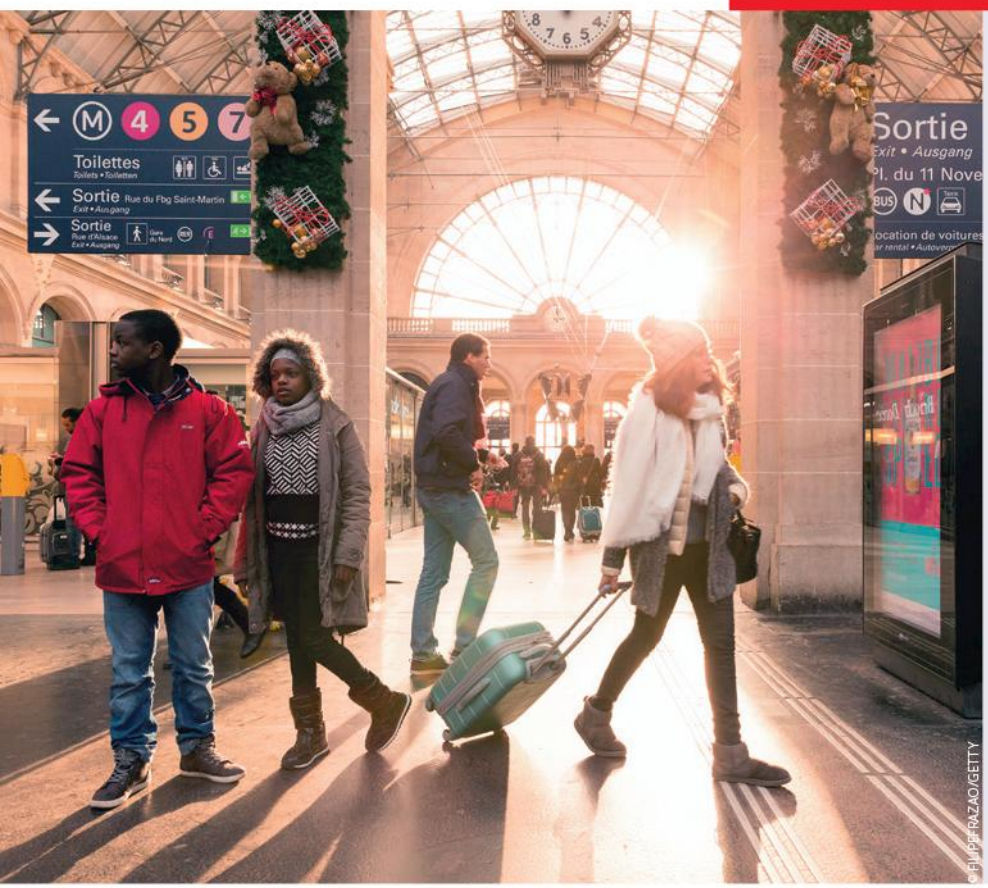
> « LE MARCHÉ ET L'ÉTAT RESTERONT INCONTOURNABLES POUR CONSTRUIRE UNE SOCIÉTÉ DURABLE SUR TOUS LES PLANS. »

Margaret Thatcher, également opposée au keynésianisme et plus rigoureuse sur les déficits de l'État, se montre peut-être plus déterminée dans l'application des mesures néolibérales que R. Reagan, même si elle ne peut aller aussi loin qu'elle le voudrait en raison de l'opposition

Délivré à 353101 le 10/19/2023, 6:59:36 PM

DÉBAT

« LA FRANCE EST-ELLE UN PAYS NÉOLIBÉRAL ? »



© FILIPPE RAZZAO/GETTY

L'économie française est très souvent taxée de néolibérale. L'économiste Elie Cohen fait toutefois remarquer que le niveau de dépenses sociales de la France ne correspond pas à ce qu'est censée être une économie néolibérale : « *À en croire les tenants de cette thèse* (du néolibéralisme de la France), *cela fait quarante ans que nous sommes dans le bain néolibéral et subissons donc la "casse du modèle social". Or, en quarante ans on a inventé les 35 heures, le RMI devenu RSA, la couverture maladie universelle, les dépenses de santé ont explosé, les dépenses de retraite représentent 14 % du PIB, celles d'indemnisation du chômage ont fortement cru* ❶. » Même son de cloche chez l'économiste Guillaume Bazot qui rappelle « *que la France est le pays de l'OCDE où les dépenses publiques sont les plus élevées (58 % du PIB). On est donc loin d'une économie libérée de l'État* ❷. » Il précise également que « *les prestations sociales ont constamment augmenté depuis cinquante ans pour atteindre 31 % du PIB*

politique à laquelle elle est confrontée. En tout cas, durant ses onze années de pouvoir au Royaume-Uni, elle privatise plusieurs industries encore sous le contrôle de l'État, libéralise les échanges commerciaux, diminue les impôts et restreint le pouvoir des syndicats.

La fin du pouvoir pour R. Reagan et M. Thatcher ne signifie pas celle du néolibéralisme. De fait, les dirigeants de gauche qui les remplacent, à savoir Bill Clinton (1993-2001) et Tony Blair (1997-2007), pensent pouvoir concilier, d'un côté, une politique sociale reposant sur des services publics importants et une solidarité nationale plus développée que chez leurs prédécesseurs et, d'un autre côté, une politique tournée vers le secteur privé et le libre jeu du marché, tous deux vus comme le moteur du développement économique. C'est la fameuse « troisième voie » de T. Blair, qui sera reprise par de nombreux dirigeants européens. La fin des années 1990 et le début des années 2000 sont aussi marqués par le développement de la mondialisation et des technologies de la communication qui favorisent fortement les échanges à l'échelle de la planète. Les idées néolibérales se diffusent d'autant mieux que l'Union soviétique, incarnation de l'économie planifiée, s'est disloquée en 1991. La libéralisation du commerce et l'intégration d'un nombre croissant de pays dans une économie mondialisée sont alors considérées comme les meilleurs moyens d'assurer la prospérité du plus grand nombre.

Cette libéralisation de l'économie mondiale suscite pourtant du mécontentement. Une partie de la population perd en effet au jeu de la concurrence et ne profite pas de l'enrichissement prétendument global. Puis, les réformes structurelles qui accompagnent la mondialisation (comme les politiques d'austérité) et qui bousculent certains modes de vie (comme l'ouverture au commerce international) sont parfois mal accueillies localement. Les protestations massives en 2001 contre le sommet du G8 qui se tient à Gênes, en Italie, sont d'ailleurs une des premières claires indications qu'une partie de la

Délivré à 353101 le 10/19/2023, 6:59:36 PM

en 2019 (contre 24 % en 1990 et 18 % en 1970)». G. Bazot ne se contente pas d'en conclure que le néolibéralisme de la France serait imaginaire, il soutient que les maux qu'on attribue à cette politique économique seraient également inventés : « *Une accusation fréquemment faite au néolibéralisme est d'avoir favorisé les riches aux dépens des pauvres et de la classe moyenne. Or, en France, depuis les années 1980, premièrement, l'accroissement des revenus après impôts et transferts est d'autant plus faible qu'on s'élève dans la hiérarchie des revenus. Deuxièmement, la comparaison des revenus avant et après impôts et transferts montre que la redistribution des revenus améliore le revenu des 20 % les plus pauvres et réduit celui des 10 % les plus aisés sans porter atteinte à la classe moyenne. Les inégalités ont été réduites sur la période. Le "tournant néolibéral" se traduirait donc par un surcroît de redistribution.* » Autrement dit, pour cet économiste, accuser la France de dérive néolibérale relève du fantasme.

Ceux qui portent cette accusation peuvent toutefois faire remarquer qu'il y a eu, au sein des gouvernements successifs ces dernières décennies en France, une volonté de privatiser des secteurs comme ceux de l'éducation, la santé, les transports, l'énergie, tout en limitant les dépenses publiques ❸. La question est donc de savoir si la présence d'une idéologie néolibérale dans les sphères du pouvoir est suffisante pour faire de la France un pays néolibéral ❹. ● T.L.

❶ Elie Cohen, « Le mythe du tournant néolibéral », *Telos*, 17 mai 2023..

❷ Guillaume Bazot, « La France en proie au néolibéralisme ? », *Telos*, 14 juin 2023.

❸ Stéphane Guérard, « 40 ans de néolibéralisme en France », *L'Humanité*, 12 janvier 2023.

❹ Kevin Brookes, *Why Neo-Liberalism Failed in France*, Palgrave-Macmillan, 2021.

population n'accepte pas l'idée que le monde soit régi par les règles du marché concurrentiel. Ce mécontentement profite alors aux partis politiques aux tendances populistes qui critiquent la mondialisation et en appellent à des mesures protectionnistes. Mais c'est probablement la crise économique de 2008, favorisée par une série de dérégulations dans le secteur bancaire, qui entache le plus l'image du néolibéralisme. Pour éviter un effondrement global de l'économie, de nombreux gouvernements sont obligés d'intervenir massivement dans l'économie, notamment en sauvant de nombreuses banques de la faillite. En 2020, la crise du covid-19 renforce l'idée que l'économie peut difficilement être régie uniquement par les règles du marché. Le néolibéralisme est manifestement ébranlé.

EST-CE LA FIN DU NÉOLIBÉRALISME ?

Pour beaucoup d'observateurs, ces crises marquent même le début de la fin pour le néolibéralisme, à l'image d'un Nicolas Sarkozy, alors président de la République, qui préconise, dès 2008, de nouvelles régulations et promet que « *le laisser-faire, c'est fini. Le marché qui a toujours raison, c'est fini.* » De manière plus analytique, l'économiste David Cayla écrit, dans son ouvrage *Déclin et chute du néolibéralisme* (2022), que les grands principes de cette théorie économique « *sont progressivement devenus inopérants à la suite de la crise de 2008* ». Ou encore, dans un article au titre explicite, « The collapse of neoliberalism », le politologue Ganesh Sitaraman estime qu'avec « *le krach financier de 2008 et la grande récession* (qui suivit), *l'idéologie du néolibéralisme a perdu de sa force. L'approche de la politique, du commerce mondial et de la philosophie sociale qui a défini une époque n'a pas conduit à une prospérité sans fin, mais à un désastre total* » (*The New Republic*, 23 décembre 2019).

Pourtant, s'il était évident que c'est le néolibéralisme qui est responsable de ce qui est une des plus grandes crises de ces dernières décennies et d'un désastre économique, plus personne ne s'en revendiquerait. Or ce n'est pas le cas. La raison est que, pour ses défenseurs, le néolibéralisme n'est pas, comme on l'a vu, équivalent à un laisser-faire en matière économique. L'État doit au contraire assurer le bon fonctionnement des marchés. Or, une des causes de la crise de 2008, appelée « crise des *subprimes* », vient du fait que la banque centrale des États-Unis, après avoir pratiqué au début des années 2000 des taux directeurs faibles afin de soutenir l'économie états-unienne, a décidé un rehaussement brutal de ces taux de 2004 à 2006, provoquant de nombreux défauts de remboursement d'emprunts immobiliers. Pour les défenseurs du néolibéralisme, ce n'est donc pas ce dernier qui est ici directement en cause. Ensuite, les néolibéraux font aussi remarquer que la crise a été provoquée par le fait que certains produits financiers étaient devenus particulièrement opaques, ce qui a empêché le marché concurrentiel de fonctionner efficacement, comme le prône justement une politique néolibérale. Cette façon de dédouaner le néolibéralisme de la responsabilité de la crise de 2008 n'est toutefois pas jugée crédible par ses adversaires.

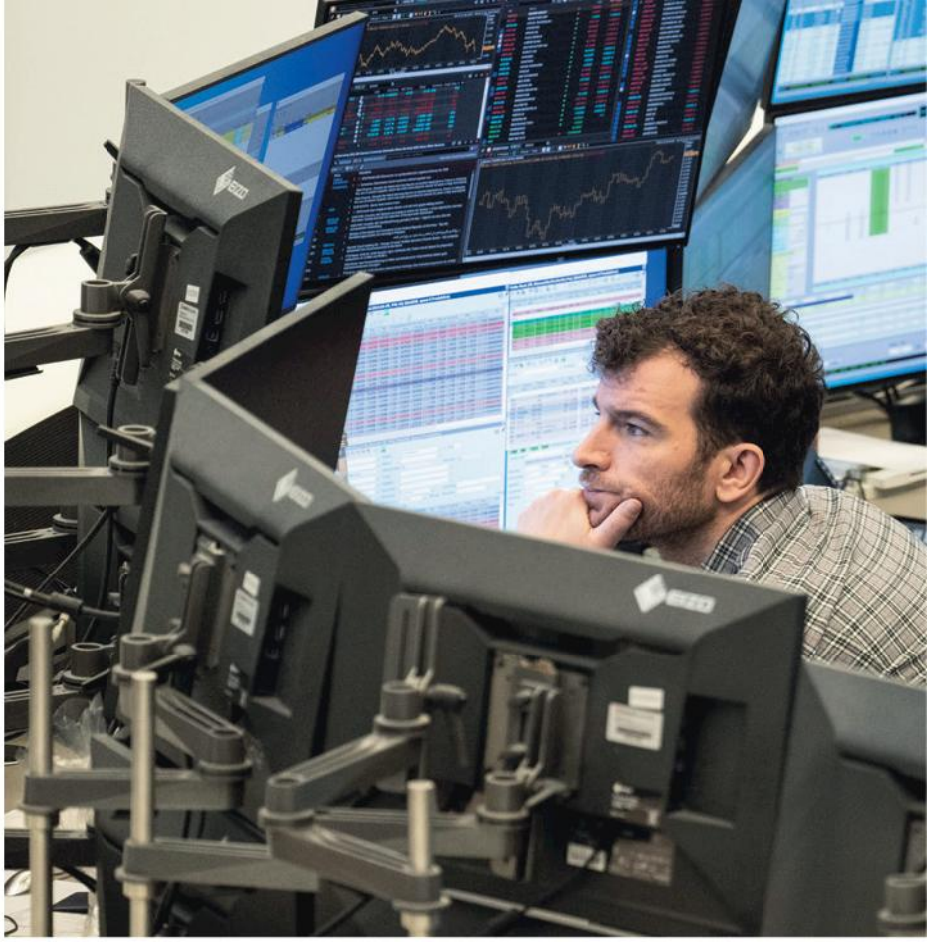
Dans tous les cas, cette crise est souvent interprétée comme l'aboutissement d'une politique néolibérale qui ne ferait qu'engendrer des inégalités et une grande précarité. Mais, à l'échelle mondiale, depuis les années 1970, la grande pauvreté, la mortalité infantile et la faim ont continûment régressé. De même, l'alphabétisation, l'accès à

Délivré à 353101 le 10/19/2023, 6:59:36 PM

l'eau potable et l'espérance de vie ont progressé. Si la mondialisation, portée par les valeurs néolibérales, était si néfaste que le disent ses adversaires, comment expliquer l'amélioration des conditions de vie de la population à l'échelle du globe ? Il est vrai que certaines inégalités ont augmenté. Par exemple, les 1 % les plus riches de certains pays peuvent détenir proportionnellement davantage de richesses qu'ils en détenaient il y a 40 ou 50 ans. Toutefois, cet enrichissement d'une petite minorité ne s'est pas toujours accompagné d'un appauvrissement du reste de la population. Vaut-il mieux une société égalitaire, mais pauvre ou une société avec des inégalités, mais où l'ensemble de la population est sorti de la pauvreté ? Les néolibéraux préférant la seconde option, ils en concluent que le tableau est loin d'être aussi noir que leurs détracteurs le prétendent.

Enfin, s'il est indéniable que l'idéologie néolibérale a inspiré beaucoup de dirigeants politiques ces dernières décennies, il n'est pas sûr que les politiques qu'ils ont appliquées relevaient toutes du néolibéralisme à proprement parler. On peut croire aux vertus du commerce et de la concurrence, tout en mettant en place des mesures protectionnistes, en développant les services publics, en augmentant les prélèvements obligatoires, etc. Par exemple, il n'est pas sûr que la France soit un pays néolibéral *(encadré)*. En outre, si les aspects du néolibéralisme qui sont censés causer du tort à la société étaient clairement identifiés, il serait facile de définir le type d'économie qui ne les contiendrait pas et qui pourrait donc le remplacer. Or, sur ce sujet, la confusion domine.

S'il existe beaucoup de critiques du néolibéralisme, aucune alternative clairement définie n'a émergé. G. Monbiot y voit d'ailleurs une des faillites intellectuelles de la gauche :



Traders à la Bourse de Francfort en juin 2023.

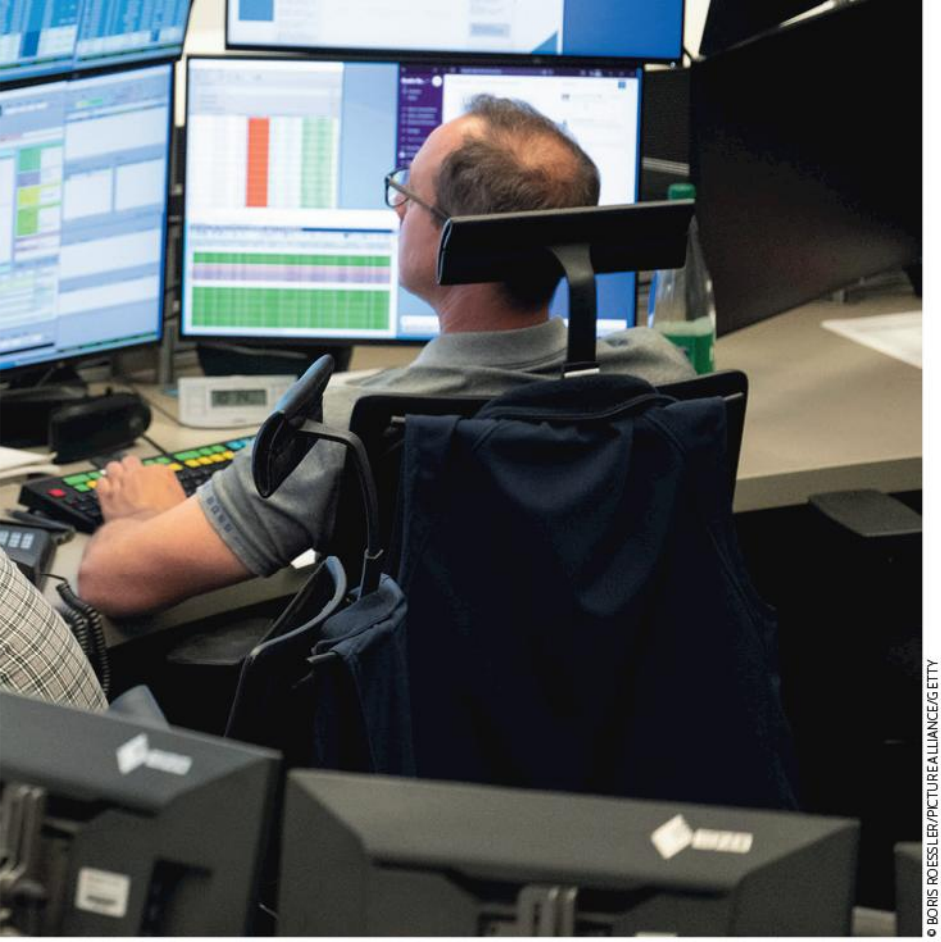
« Le triomphe du néolibéralisme reflète (…) l'échec de la gauche. Lorsque l'économie du laisser-faire a conduit à la catastrophe en 1929, Keynes a conçu une théorie économique complète pour la remplacer. Lorsque la gestion keynésienne de la demande s'est effondrée dans les années 1970, une alternative était prête. Mais lorsque le néolibéralisme s'est effondré en 2008, il n'y avait plus rien. C'est pourquoi le zombie marche. La gauche et le centre n'ont produit aucun nouveau cadre général de pensée économique depuis 80 ans. »

UN RETOUR À JOHN KEYNES ?

D'aucuns pourraient penser qu'il suffit de retourner à John Keynes. Mais, pour G. Monbiot, c'est une voie sans issue : *« Toute invocation de Lord Keynes est un aveu d'échec. Proposer des solutions keynésiennes aux crises du 21e siècle, c'est ignorer trois problèmes évidents. Il est difficile de mobiliser les gens autour de vieilles idées ; les failles révélées dans les années 1970 n'ont pas disparu ; et, plus important encore, elles n'ont rien à dire sur notre plus grave problème : la crise environnementale. Le keynésianisme fonctionne en stimulant la demande des consommateurs pour promouvoir la croissance économique. Or, la demande des consommateurs et la croissance économique sont les moteurs de la destruction de l'environnement. »*

D. Cayla reconnaît lui aussi qu'il manque *« une théorie alternative cohérente à opposer au néolibéralisme. Si les limites du marché ont été clairement démontrées (…), il en va de même pour les interventions discrétionnaires de l'État* (qui) *ne se comporte pas toujours en agent neutre et protecteur de l'intérêt général »*. Dans un entre-deux, il se contente d'avancer qu'on *« ne pourra se passer ni du marché ni de l'État en dépit de leurs insuffisances respectives. Ces deux institutions resteront incontournables pour construire une société durable sur tous les plans. La question est de comprendre comment articuler un gouvernement démocratique avec des marchés en concurrence. »* Outre le fait que les caractéristiques

Délivré à 353101 le 10/19/2023, 6:59:36 PM



© BORIS ROESSLER/PICTUREALLIANCE/GETTY

de cette articulation restent vagues, sa mise en place n'est pas sans soulever quelques inquiétudes. D. Cayla estime en effet que « *le retour de la puissance publique dans la gestion des affaires économiques pourrait se traduire par une nouvelle forme de gouvernement, fondée sur des rapports de puissance, susceptible d'accorder des faveurs et des privilèges, de développer le népotisme ou de gérer de manière clanique les affaires de l'État et l'économie dans son ensemble* ». D. Cayla imagine alors très sérieusement que le néolibéralisme pourrait être remplacé par un « *capitalisme néoféodal* » sous la forme de « *régimes autoritaires ou semi-autoritaires* ». Situation à laquelle voulaient justement échapper les néolibéraux et dans laquelle peu de ses adversaires voudraient se retrouver !

Pour certains, la recherche d'une alternative au néolibéralisme qui ne soit pas pire que ce dernier serait de toute façon vaine. Par exemple, l'économiste Jonathan Church voit le néolibéralisme comme une simple modalité du libéralisme qui lui-même ne serait que le modèle économique caractéristique d'une société libre : « *Il ne s'agit pas de supposer que les marchés résolvent tous nos problèmes. Il s'agit simplement de reconnaître qu'une grande partie, sinon la totalité, des comportements humains peuvent être examinés de manière fructueuse en reconnaissant que l'offre et la demande sont des caractéristiques inhérentes aux sociétés humaines. Le "marché" n'est pas un choix, c'est une réalité. Les gens cherchent juste à tirer profit de leurs échanges* ❷. »

INSUFFISANCES ET ERREURS

Cette conception n'empêche pas de reconnaître des insuffisances ou des erreurs dans les règles qui régissent les échanges. On peut donc y adhérer tout en cherchant à mieux adapter l'économie aux caractéristiques de la société (corriger les inégalités quand elles nuisent au bon fonctionnement de la société, mieux mettre en concurrence quand cela permet d'améliorer la qualité de l'offre, développer un système de solidarité qui n'entrave pas l'initiative individuelle, etc.).

Il se peut aussi que certains secteurs d'activité se prêtent mal au jeu concurrentiel. C'est, par exemple, vraisemblablement le cas du marché de l'électricité puisque les différents producteurs (éolien, charbon, nucléaire, etc.) ne peuvent construire leur propre réseau d'acheminement de l'électricité. Ensuite, comme l'électricité ne se stocke pratiquement pas et que, à tout moment, il faut que l'offre s'ajuste à la demande afin d'éviter des *black-out*, il est difficile que les prix reflètent le jeu de l'offre et de la demande. Le marché de l'électricité doit donc dépendre en grande partie d'un monopole d'État ou privé pour être efficace ❸. Dans ces conditions, un néolibéral peut accepter que tout ne soit pas soumis à la loi du marché. Mais il n'en considérera pas moins que, en dehors de cas particuliers, penser qu'on peut aboutir à une société plus libre et plus juste en remettant en cause la liberté des échanges et l'équité de la concurrence est, en toute logique, vouée à l'échec.

Bien sûr, beaucoup contestent cette thèse que le libéralisme et le néolibéralisme, qui ne serait qu'une modalité plus efficace du premier, ne sont que les formes que prend l'économie dans une société attachée à la liberté du commerce. Mais il leur revient de faire des propositions convaincantes. L'avenir du libéralisme et du néolibéralisme dépendra alors de cette capacité de ses adversaires à inventer des alternatives crédibles. ●

❶ George Monbiot, « Neoliberalism – the ideology at the root of all our problems », *The Guardian*, 15 avril 2016.

❷ Jonathan Church, « What critics of "neoliberalism" get wrong about markets », *Culturico*, 16 juin 2020.

❸ David Cayla, « Comment et pourquoi le marché de l'électricité a déraillé ? », *Le Temps des ruptures*, janvier 2023.

Délivré à 353101 le 10/19/2023, 6:59:36 PM

© JEAN-MARC ZACRSKI/GAMMA-RAPHO VIA GETTY

Délivré à 353101 le 10/19/2023, 6:59:36 PM

CYNTHIA FLEURY
LA DIGNITÉ EST L'AFFAIRE DE TOUS

« *Rester debout* » malgré la pauvreté, l'injustice, les épreuves de la vie : le principe de la dignité est consacré par le droit, mais souvent malmené. La philosophe Cynthia Fleury y consacre un essai qui résonne comme un appel à mieux partager le fardeau des vulnérabilités.

BIOGRAPHIE
Philosophe et psychanalyste française, Cynthia Fleury est professeure titulaire de la chaire « Humanités et santé » au Conservatoire national des arts et métiers. Elle travaille sur les principes qualitatifs de l'individuation et leur articulation avec l'État social. S'inspirant de la théorie critique, tout en mettant l'accent sur la psychanalyse, elle a publié plusieurs livres notables comme *Les Irremplaçables* (Gallimard, 2015), *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment* (Gallimard, 2020) et, récemment, *La Clinique de la dignité* (Seuil, 2023).

Délivré à 353101 le 10/23/2023, 8:02:28 PM

● PROPOS RECUEILLIS PAR **MAUD NAVARRE**

Cynthia Fleury rêve d'un autre monde. Un monde où notre société, qui reconnaît légalement depuis 1948 que tous les humains sont égaux en dignité, serait capable de réaliser ce principe dans les faits. Car le constat qu'elle dresse dans son dernier livre, *La Clinique de la dignité* (Seuil, 2023), est sans appel : malgré le principe formel d'égale dignité, notre modernité produit toujours plus de situations indignes. En attestent différentes revendications dans le monde professionnel (les soignants pour la revalorisation de leur travail, par exemple), dans la rue (le mouvement Black Lives Matter...), ou simplement de tout un chacun face aux épreuves de la vie (la maladie, la fin de vie, les relations sexuelles...).

Depuis plusieurs années déjà, le travail de C. Fleury, philosophe et psychanalyste, est centré sur les principes qui permettent aux individus d'exister en tant que tels, et le rôle que tient l'État social dans ce sens, avec ses dispositifs d'aide et d'assurance. Titulaire de la chaire « Humanités et santé » au Conservatoire national des arts et métiers (Cnam), elle a par ailleurs lancé en 2016 une chaire de philosophie à l'hôpital. Né à l'Hôtel-Dieu à Paris, ce dispositif ambitionne d'importer les savoirs des sciences humaines et sociales auprès des soignants. Aujourd'hui, il existe plusieurs antennes de cette chaire dans différents hôpitaux français et étrangers, qui produisent leurs propres apports. Partenaire clé de la chaire, partageant avec elle son conseil scientifique, l'Université des patients de Sorbonne Université propose, quant à elle, aux patients atteints de maladies chroniques de faire reconnaître leur expérience de malade par un diplôme universitaire.

Cette activité est venue enrichir d'un matériau vivant la pensée théorique de C. Fleury. Elle nous accorde un peu de son temps pour présenter ses réflexions sur *La Clinique de la dignité*, où elle entreprend de disséquer les mécanismes modernes de production des situations indignes.

Dans votre dernier livre, *La Clinique de la dignité*, vous dites qu'il existe de nos jours un clivage majeur entre ceux qui ont une vie digne et ceux qui n'en ont pas. Pourquoi ?

C'est un vrai paradoxe, car toute vie est digne. C'est un principe irréductible et inaliénable. Quelles que soient les épreuves – intimes, sociales, économiques... – qu'une personne peut traverser, sa « vie » est digne en tant que telle, et sa « personne » est digne en tant que telle.

C'est ce que mentionne l'article premier de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 : toutes les vies sont égales en dignité et en droits. Les articles suivants matérialisent ce que doit être une vie digne : une vie qui ne subit pas d'humiliation ou de systèmes dégradant sciemment ; pas d'esclavage, de servitude.

Ce texte reprend et approfondit de grandes conquêtes pour la reconnaissance de l'égale dignité des vies, notamment celles de la philosophie des Lumière et de la Révolution française au 18e siècle. Au 19e siècle, cette bataille est devenue sociale, avec la tentative d'instauration de conditions de travail dignes, notamment pour les ouvriers. Puis, le 20e siècle a vu la question des femmes, des minorités sexuelles ou ethniques prendre le relais de cette lutte pour l'égale dignité des vies.

Il n'empêche que cette dignité de principe, formulée dans les grands textes, ne se matérialise pas toujours dans les faits. Toute vie est symboliquement digne, mais les conditions objectives de cette dignité ne sont pas toujours réunies.

Au-delà des aspects juridiques, à quelles conditions une situation est-elle digne ou indigne ?

Cette question est difficile, car la réponse varie selon les contextes sociohistoriques : des conditions qui sont aujourd'hui jugées « indignes » (dans le sens où ce sont les individus qui les jugent ainsi) ne l'étaient pas en 1950, par exemple, car il s'agissait alors de conditions quasiment structurelles, partagées par plus de la moitié des Français : l'absence d'accès à l'eau potable, à l'électricité, les punaises dans les lits... À l'époque, c'était supportable et supporté d'autant que la guerre avait engendré les privations qu'on connaît. L'objectivation de la dignité, le fait de se sentir vivre dans des conditions dignes ou indignes, varie donc avec l'histoire.

Vous considérez que la question de la dignité est devenue plus importante que celle de l'égalité, qui a pourtant animé notre démocratie pendant de longues années...

Avant le siècle des Lumières, la question de la dignité était compatible avec une société inégalitaire. La dignité d'une personne dépendait de son statut social, malgré le principe chrétien d'égalité des humains devant Dieu. Aujourd'hui, dans les sociétés occidentales, ce type de discours est devenu inaudible. La Déclaration de 1948 établit clairement un lien indivisible entre l'égalité et

Délivré à 353101 le 10/23/2023, 8:02:28 PM

© BSIP/GETTY

la dignité des vies. Pourquoi parle-t-on plus de dignité aujourd'hui que de liberté et d'égalité, sachant qu'elles sont étroitement liées ? Sans doute parce qu'aucun « fait » ne peut mettre en défaut la dignité symbolique de la personne. La modernité a permis à l'individu d'intérioriser très fortement cette norme, ce qui est une conquête morale et politique car les individus s'autorisent beaucoup plus à la revendiquer : une grande partie des saisines de la défenseure des droits se réfèrent à cette notion de dignité, par exemple en exprimant le sentiment d'être maltraité ou encore d'avoir été humilié. Il s'agit souvent de difficultés pour obtenir des aides sociales, de mal-logement, d'atteintes aux droits que subissent des personnes étrangères, âgées ou encore des enfants.

Quelles sont les grandes transformations qui ont conduit à l'émergence de cette sensibilité ?

Depuis les années 1950, ce qu'on pourrait nommer des révolutions successives de la « personne » sont apparues : bien sûr, la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 qui défend l'appartenance de tous à la dignité humaine ; puis les années 1960, avec les mouvements civiques qui se sont déployés aux États-Unis, et qui ont permis à ceux qui étaient « stigmatisés » parce que jugés « minoritaires » de faire valoir leurs droits. Ce sont alors des pans entiers de la société, marginalisés par la société et la culture, qui ont réclamé d'être reconnus pour ce qu'ils étaient : les mouvements afro-américains pour les droits civils, les femmes avec les mouvements féministes, les personnes atteintes du sida… Bref, tous ceux qui étaient discriminés par une norme illusoirement universelle. Ce mouvement n'a cessé de se déployer depuis. Cette révolution de la personne, assez continuelle, vient transformer la loi pour tous. Grâce à cette « diversité », la notion d'« universel » se densifie, elle devient crédible, et pas seulement un fait théorique.

Quant à la période actuelle, elle a consacré les réseaux sociaux et l'information en continu. Ces dispositifs agissent comme une espèce de caméra de la société sur elle-même. Nos sociétés sont plus réflexives, au sens où

Délivré à 353101 le 10/23/2023, 8:02:28 PM

elles exercent une plus grande capacité critique vis-à-vis d'elles-mêmes, mais aussi plus prosaïquement « panoptiques », au sens où elles se regardent se regarder ; ce sont des sociétés de rivalités mimétiques très fortes, qui génèrent leur lot de revendications nouvelles. Cette sensibilité a des aspects positifs, mais elle peut aussi nous faire « loucher », au sens nietzschéen.

Justement, ne sommes-nous pas devenus un peu trop sensibles ? Nos conditions d'existences, dans les sociétés occidentales, peuvent paraître bien confortables pour celles et ceux qui vivent dans des dictatures, qui n'ont pas accès à l'eau potable, aux énergies nécessaires pour leur subsistance quotidienne, à l'instruction…

Avant de critiquer cette sensibilité, il est important de vérifier ce qu'elle raconte. Il ne faut pas voir ces revendications pour plus de dignité humaine comme une sensibilité trop aiguë ; il faut plutôt y voir une conquête qui nous rend plus exigeants. Elle comporte certes ses ambivalences. Il peut y avoir certains travers comme celui de la surconsommation, le fait de vouloir posséder toujours plus de biens pour se sentir « digne ». Or, ce n'est pas en possédant toujours plus de biens matériels ou en accédant à toujours plus de services qu'on répond aux besoins de dignité. Il existe beaucoup de situations dans lesquelles les biens matériels ne fournissent pas davantage de dignité.

> « IL FAUT QUE LA FABRIQUE DE LA DIGNITÉ DEVIENNE UNE CHARGE COMMUNE, COLLECTIVE. »

Cela veut dire qu'on peut vivre dans des conditions matériellement correctes, voire très bonnes, sans pour autant se sentir digne ?

Tout à fait. Il y a des situations traumatisantes très dures, par exemple le viol, l'inceste… Certaines personnes qui vivent des situations aussi traumatisantes peuvent en venir, à tort, à ne plus se sentir dignes. Elles n'ont plus la force de se protéger elles-mêmes ou même d'espérer aller mieux un jour. Ces personnes se mettent alors en danger. Elles se sentent touchées en leur cœur, dans leur intimité, et ceci indépendamment des conditions matérielles dans lesquelles elles se trouvent. Mon travail en tant que psychanalyste consiste à restaurer ce sentiment de dignité, notamment auprès de patients qui ont subi les pires agressions et maltraitances et qui pensent qu'ils ont été « atteints » dans leur dignité, alors même que ce sont les agresseurs qui ont perdu leur dignité en agissant ainsi.

De manière plus ordinaire, il faut veiller à ce que la démultiplication des modes dégradés d'organisation dans les services publics ne provoque pas un sentiment de dégradation de soi-même. De nos jours, hélas, l'expérience se banalise dans les Ehpad, les prisons, les logements insalubres… Des soignants expliquent, par exemple, qu'ils ne peuvent plus traiter convenablement des patients faute de temps ou de moyens. Ils ont l'impression, structurellement, de ne plus pouvoir exercer leur métier « dignement »…

C'est ce que vous appelez la « clinique de la dignité »…

Tout à fait, ce qui m'intéresse, c'est de tenir les deux bouts de la chaîne : il y a, d'un côté, l'irréductible et inaliénable symbolique de la dignité pour la personne et, de l'autre côté, sa dimension collective. De ce point de vue, je considère qu'il faut que la fabrique de la dignité devienne une charge commune, collective, qu'elle ne soit pas supportée par seulement quelques personnes.

On ne peut plus aujourd'hui avoir, d'un côté, des gens dignes et, de l'autre, des pourvoyeurs de dignité, par exemple des soignants, qui les aideraient à l'être sans l'être eux-mêmes.

Le soin construit nos sociétés, mais, hélas, le fardeau du soin est porté par les plus vulnérables d'entre nous. La spécialisation de la tâche du *care*, avec des professionnels qui sont dédiés à ce travail, est indispensable. Mais il faudrait faire en sorte de partager un peu mieux cette charge, par exemple en reconnaissant qu'il y a un dénominateur commun des individus, quels que soient leur genre, leur métier, leur histoire, qui est le « prendre soin ». C'est un petit point commun, mais c'est fondamental pour rendre un peu moins abstraites et illusoires la liberté et l'égalité universelles pour tous promues par la modernité.

Délivré à 353101 le 10/23/2023, 8:02:28 PM

REPÈRES

• **L'éthique du *care* (ou éthique de la sollicitude)**
Constitue une branche de la philosophie morale contemporaine, d'inspiration féministe. Théorisée par Carol Gilligan dans *Une voix différente. La morale a-t-elle un sexe ?* (1982), l'éthique du *care* désigne un ensemble d'attitudes comme l'attention à l'autre, le soin, l'entraide, l'empathie et la prise en compte des besoins de l'autre, en particulier dans les situations de vulnérabilité (dépendance, maladie, etc.).

• **Les communs**
Désignent un ensemble de ressources naturelles (forêts, rivières…), matérielles (un outil, un bâtiment…) ou immatérielles (un savoir, un logiciel…) partagées et gérées par un groupe de personnes qui établissent elles-mêmes les règles de gouvernance de ces biens (modalités de jouissance, d'entretien…). C'est une alternative au système public/privé qui mise moins sur la propriété du bien en lui-même que sur l'égal accès de tous et le partage de la décision. Cette théorie a notamment été élaborée par Elinor Ostrom dans *La Gouvernance des biens communs* (1990). ● M.N.

En quoi l'éthique de la sollicitude telle qu'elle est prônée par la philosophie du *care* est-elle porteuse de dignité ?

Par l'instauration de relations dignes qu'elle permet. L'éthique du *care* ne cherche pas à faire disparaître les épreuves de la vie, elle ne le peut nullement. En revanche, elle instaure des relations équitables et solidaires pour traverser ces épreuves. Le *care* crée une capacité en partage de traverser l'épreuve. On invente ici la traversée solidaire. Le *care* ne vise pas à faire disparaître les épreuves de la vie, mais à produire des conditions de possibilité communes pour traverser ces défis. Les individus acceptent alors l'épreuve, ils peuvent même y trouver une forme d'épanouissement, dans la mesure, où il y a des épreuves qui sont constitutives de la vie et qu'il est important d'assumer. Elles nous font passer des seuils humain, émotionnel, intellectuel… Parfois, en passant par l'ultravulnérabilité, on est capable de produire des innovations.

À l'inverse, si ce fardeau, ce soin de l'autre, est exclusivement porté par les plus vulnérables socialement (femmes, personnes d'origine immigrée, de milieux défavorisés…), cela crée de l'exclusion, de la marginalisation.

On peut naître avec le souci de l'autre, mais il y a aussi une part d'apprentissage, un geste technique qui s'acquiert. Comment faire pour que la relation de *care*, c'est-à-dire de soin et de sollicitude, se diffuse davantage dans la société ?

C'est la vraie question. Cette relation de sollicitude peut commencer à s'apprendre dès l'enfance. Elle peut se transmettre par les valeurs de la famille, de l'école, de la société. Or, de plus en plus, les valeurs des familles s'alignent sur celles de la société capitalistique, hypercompétitive, très individualiste, dans la rivalité mimétique, avec une vision rétrécie de ce qu'est la performance. Or, ces valeurs hyperindividualistes et celles du *care* sont antinomiques.

Malgré tout, il y a des écoles entières qui se réforment, dans leur physionomie et dans les valeurs qu'elles transmettent. Il s'agit de toutes les écoles qui valorisent l'expérimentation, le fait de poursuivre un projet collectif sur le long terme… Par exemple, les écoles qui ont mis en place des observatoires scolaires de la biodiversité, dès la petite classe, et qui ont maintenu ce type de projet sur le long terme. Cela ne donne pas les mêmes résultats à la fin du parcours scolaire : les enfants ont eu de manière existentielle et familière à prendre en considération ce qu'est un milieu naturel. Ils ont suivi un chantier naturel (par exemple, un potager, un projet de conservation d'une espèce naturelle ou un observatoire de tel ou tel insecte). Cela transforme leur *ethos*, leur manière d'être au monde : ils sont davantage soucieux et attentifs à leur environnement.

Vous évoquez les observatoires de la biodiversité comme source de *care*, est-ce à dire qu'il y a un lien entre le *care* et la nature ?

Bien sûr ! Le *care*, le soin, est un régime pluriel d'attention. C'est aussi un régime d'attention dans la continuité. Il y a un système de continuité entre l'attention à l'autre et l'attention au milieu dans lequel on vit.

Dès le premier âge, comme l'ont montré Donald Winnicott et John Bowlby, le lien d'attachement et le soin apporté par les parents sont des bases pour tout le reste de la vie. Quand ils sont défaillants, l'enfant développe des troubles qui affectent ses capacités exploratoires et sa motivation. Ce sont plus globalement ce qu'on appelle des troubles du développement. On a donc tout à gagner à essayer de restaurer la qualité de ces liens d'attachement, qui par ailleurs existent tout au long de la vie.

Au niveau des familles, y a-t-il des valeurs à transmettre pour encourager cette attitude de *care* ?

Il reste déjà beaucoup à faire contre les maltraitances familiales. De nos jours encore, à cause de leur propre

Délivré à 353101 le 10/23/2023, 8:02:28 PM

généalogie, beaucoup de familles présentent des liens dysfonctionnels (évitement, indifférence envers le ou les enfants…). Enseignants et soignants essaient de faire face à cela. Les enseignants sont des vigies. Ils sont aux avant-postes pour repérer les problèmes par leur relation privilégiée avec les enfants.

Ensuite, il s'agit de mettre à disposition des ressources matérielles et culturelles pour accompagner au mieux la parentalité. Aujourd'hui, les familles s'autorisent davantage à formuler leurs besoins, sans se sentir stigmatisées ou avoir l'impression d'être des parents défaillants. La culture patriarcale du silence est tombée. Les parents sont davantage conscients de leurs failles. Ils réfléchissent davantage à la manière dont ils exercent leur parentalité. Il existe par ailleurs aujourd'hui beaucoup de ressources pédagogiques pour eux : livres, podcasts…

> « LE FARDEAU DU SOIN EST PORTÉ PAR LES PLUS VULNÉRABLES D'ENTRE NOUS. »

Vous évoquez l'« agir digne » dans votre livre. De quoi s'agit-il ?

C'est l'idée de réinvestir notre présence réelle dans des tâches collectives qui ne sont aujourd'hui portées que par certains, alors même qu'elles sont constitutives de la régulation pour tous. Prenons l'exemple de nos déchets. Demain, on aura toujours besoin de gens pour s'occuper des poubelles, des égouts. Que faire pour améliorer les conditions de ce « sale boulot » ? Bien sûr, la rémunération, la qualification, la mécanisation, mais pas uniquement : nous avons aussi besoin de porter en commun une part de cet « entretien ».

De même qu'il y a un consentement de tous à l'impôt, je milite pour que tout le monde consente et dédie une partie de son temps à agir pour créer de la dignité. Il s'agit, par exemple, de ritualiser demain l'entretien d'une ville, du milieu dans lequel on vit de telle sorte à que chacun implique son corps et son esprit dans ce protocole citoyen de soin, sans pour autant basculer dans le collectivisme.

Vous vous référez à la notion de « commun », théorisée notamment par la prix Nobel d'économie Elinor Ostrom. En quoi fournit-elle une ressource éthique et politique ?

La notion de commun stipule deux choses : une ressource à protéger et un mode de gouvernance *ad hoc* de cette ressource, censé répartir au mieux la ressource et anticiper sa soutenabilité.

Cela permet de sortir de l'alternative binaire entre sphère privée et sphère publique et de mettre en place, entre les parties prenantes, des relations égales en dignité. Les communs peuvent ainsi nous aider à repenser le fonctionnement des institutions publiques. Partager X heures par mois pour l'entretien de sa ville ou de son village ne remettra pas en cause la société des individus que nous sommes, mais au contraire, cela viendra protéger les principes d'individuation.

Ces idées ne concernent pas seulement l'entretien des villes, c'est aussi celle des corps dans les Ehpad, les prisons, etc. C'est le « prendre soin » dans toute sa diversité. Les bénévoles le font déjà. Sauf que le bénévolat concerne à peine un quart des individus. Et les trois quarts restant, que font-ils pour la collectivité, pour cette « politique de la dignité » ?

Selon vous, le « prendre soin » est donc une solution d'avenir ?

Pour défendre la société des individus, restaurer la confiance envers l'État social et traverser le 21e siècle dignement, il nous faut comprendre et partager ce « fardeau » que représente le soin des êtres et des lieux. Comment le porte-t-on ensemble ? Car, quand on ne le porte pas ensemble, cela produit systématiquement des situations indignes pour une partie non négligeable de la population et contribue à la dégradation du lien de vivre-ensemble.

Il suffit de s'occuper de ces tâches quelques fois dans l'année pour comprendre la douleur physique et la fatigue mentale de ceux qui les exercent au quotidien, qu'ils œuvrent pour la protection de l'environnement, le soin des personnes, les services sociaux… Cela ne résoudra pas tout, mais contribuera à changer notre regard et nos comportements. ●

Délivré à 353101 le 10/23/2023, 8:02:28 PM

DOSSIER
VIVRE AVEC LA MORT

Comment vivre en mortel, et accepter la disparition de ceux qu'on aime ? Faut-il faire son deuil (et comment) ? Notre rapport à la mort est-il foncièrement différent aujourd'hui d'hier ? Ces questions traversent l'histoire des humains et n'ont pas fini de nous tarauder. Pendant des millénaires, la mort, omniprésente, a été célébrée collectivement à travers des rites qui visaient à accompagner le défunt dans l'au-delà. À l'heure où la grande faucheuse semble se faire plus discrète dans la cité, il est devenu commun d'y voir le tabou ultime de la modernité. Mais dans un monde où l'on vit de plus en plus vieux, c'est peut-être plutôt notre rapport à la fin de l'existence qui est en train d'évoluer.

DOSSIER COORDONNÉ PAR **CÉCILE PELTIER**

Délivré à 353101 le 10/23/2023, 8:02:28 PM

LES SOCIÉTÉS MODERNES FACE À LA MORT

Les sociétés occidentales modernes ont été accusées d'avoir fait du décès un tabou. Ce présumé refoulement marque en réalité l'émergence d'un nouveau rapport à la mort, qu'il s'agit désormais de réussir comme on a réussi sa vie.

Délivré à 353101 le 10/23/2023, 8:02:28 PM

© ALINE BUREAU

NICOLAS JOURNET

« *Il n'existe pas de société qui accepte la mort comme s'il s'agissait d'une fin normale et naturelle* », écrivait en 2007 le sociologue Patrick Baudry. En conséquence de quoi, les civilisations ont toutes développé des croyances, des rites et des mythes impliquant que la mort ne soit qu'une transformation de l'être, un passage vers un autre état et d'autres lieux, voire simplement, comme l'écrivait Maurice Godelier en 2014, « *l'envers de la naissance* » *(lire p. 44)*.

Pour autant, ce constat universel n'a pas empêché une génération d'historiens et de sociologues de signaler combien les usages observés en Occident dans la seconde moitié du 20e siècle avaient tourné le dos à ces invariants anthropologiques. Pour aller vers quoi ? Pour la plupart d'entre eux, le constat était négatif, et décrivait une perte globale des moyens de donner un sens à la mort autre que celui d'un point final solitaire.

En 1965, l'anthropologue Geoffrey Gorer inaugurait le thème en Angleterre : désormais, constatait-il, on mourait loin des siens à l'hôpital, la majorité des défunts étaient rapidement incinérés, et le deuil se résumait à presque rien, une affaire privée en tout cas. Selon lui, ces symptômes étaient ceux d'un tabou jeté sur la mort, comparable à celui jeté sur le sexe au 19e siècle. Sans au-delà auquel croire, sans rituels qui le rappellent, la mort de soi n'était plus qu'une source d'effroi, et celle des autres, une réalité indécente.

S'emparant du sujet, dix ans plus tard, plusieurs historiens français mettaient la mort en perspective. Selon Philippe Ariès ❶, au Moyen Âge, la mort était un fait familier, un destin annoncé et collectivement vécu : le modèle attendu était celui de la « bonne mort » chrétienne vécue parmi les siens et pourvue des sacrements. Si par la suite, le salut s'était individualisé, c'était toujours dans le cadre d'une tradition endossée par les autorités civiles, avec le développement des cimetières comme lieux de vie après la mort.

L'art funéraire, florissant au 19e siècle, témoignait d'une esthétisation de la mort, confortée par le roman. Mais par la suite, et à partir des mêmes éléments que G. Gorer, il soulignait combien la mort était devenue, au 20e siècle, à l'exception de celle des « grands hommes » ou des soldats « morts pour la patrie », un évènement rare, discret, au point de constituer une réalité « *interdite* ».

Un autre historien, Pierre Chaunu, dénonçait le recours croissant à la crémation comme volonté d'effacer les morts et de nier l'au-delà. En 1974, l'anthropologue Louis-Vincent Thomas ❷ oppose l'exubérance des funérailles qu'il a observées en Afrique à la pauvreté symbolique de l'accompagnement du mourant en Occident

Délivré à 353101 le 10/23/2023, 8:02:28 PM

moderne : la technique médicale a rendu dérisoire toute démarche symbolique, mais est incapable de donner un sens à la mort. Plus que jamais, donc, les décès sont escamotés par des professionnels profanes, et les défunts mis à l'écart des vivants. En termes d'inconscient collectif, ces pratiques et attitudes induisent, selon lui, un « *déni de la mort* », soit un « *refus par le sujet de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante* ».

Jean Baudrillard, lui, explique qu'en désacralisant le décès, la modernité a fait des défunts des « *déviants* » dont on ne sait plus quoi faire, et de la mort une « *anomalie* » qu'il est prescrit de refouler.

> « EN DÉSACRALISANT LE DÉCÈS, LA MODERNITÉ A FAIT DES DÉFUNTS DES « *DÉVIANTS* » DONT ON NE SAIT PLUS QUOI FAIRE, ET DE LA MORT UNE « *ANOMALIE* » QU'IL EST PRESCRIT DE REFOULER. »
> ● JEAN BAUDRILLARD
> PHILOSOPHE

ADOUCIR LA FIN DE VIE

Tabou, déni, occultation, refoulement : toutes ces notions ont été reprises et déclinées maintes fois, au point de devenir un lieu commun. Elles se veulent à l'époque porteuses d'une vision critique de la modernité. Cette vision, de manière générale, dénonce une perte : celle des sociétés occidentales modernes de leur capacité à métaboliser la mort ordinaire, à la différence de son passé et de ses contemporaines restées plus traditionalistes. Qu'on inculpe l'individualisme, le déclin de la foi religieuse, le matérialisme scientifique ou le capitalisme, le constat est celui d'une exception anthropologique, à laquelle d'ailleurs les commentateurs se soucient peu de trouver une issue.

Pourtant, dès les années 1980, les idées évoluent, et le jugement se nuance. En 1982, le sociologue Norbert Elias commence par reprendre, dans *La Solitude du mourant*, l'idée très partagée que la mort est « *escamotée et censurée dans les sociétés modernes* », ce qu'il ne peut que déplorer. Pour autant, il ne s'agit pas selon lui d'une anomalie, mais de la poursuite logique d'un processus dont il a lui-même établi l'importance : le « processus de civilisation » fondé sur la maîtrise des affects et la pacification des rapports sociaux. Or, de la maîtrise au refoulement, il n'y avait qu'un pas à franchir qui, il l'avoue, n'est peut-être pas un progrès. Si ce pas a eu des conséquences négatives sur la manière dont les fins de vie se déroulent à l'époque, il doit être possible de le corriger : « *Il reste encore à trouver ce que les hommes peuvent faire pour permettre aux autres hommes de mourir facilement et paisiblement* », conclut N. Elias.

Cette invitation n'est pas seulement un vœu pieux, elle est le reflet d'une intense réflexion qui se développe dans les milieux associatifs face à la mort ordinaire. En ces années-là, en France, l'espérance de vie moyenne dépasse 78 ans pour les femmes, 70 ans pour les hommes, et près des trois quarts des décès ont lieu à l'hôpital. Les maladies infectieuses sont généralement maîtrisées, et les causes les plus courantes de décès sont dégénératives. L'hôpital et les établissements accueillent de plus en plus de vieillards dépendants, souffrant d'incapacités ou de douleurs incurables.

C'est sur leur sort que se penchent les militants du droit de mourir dignement, et par extension celui de leurs proches. Il s'agit de trouver le moyen d'encadrer une mort annoncée par des moyens aussi bien psychologiques que biochimiques, de préparer le deuil de la famille, toutes choses qu'on appellera désormais « soins palliatifs » *(p. 55)*. La première unité est créée en 1987, à Paris, à l'hôpital international de la Cité universitaire. Quoique résolument profane et pragmatique, c'est le premier signe que quelque chose est en train de changer du côté du silence médical sur la mort. Il ne s'agit plus de cacher les aspects les plus repoussants de l'infirmité et de l'agonie, mais de retrouver la voie d'une « bonne mort », indépendamment de toute allusion à l'au-delà.

Pour les observateurs de la société, c'est aussi une invitation à renouveler le regard sur la manière dont la mort est anticipée et vécue (ce qu'on appellera « le mourir »), plutôt que sur les imaginaires de la mort ou les implications symboliques du traitement réservé aux défunts.

Déjà, en 1983, l'historien Michel Vovelle [3] avait ironisé sur le « tabou » de la mort tant de fois dénoncé. Relevant que plus de 750 récentes publications en anglais étaient disponibles sur le sujet, il ajoutait : « *Qu'est-ce qu'un silence que tant de bouches claironnent ?* », et concluait sa longue étude courant depuis le Moyen Âge par un chapitre intitulé « La mort redécouverte ». Selon lui, en effet, on n'avait jamais tant réfléchi sur le sujet que depuis la mise en procès de son

Délivré à 353101 le 10/23/2023, 8:02:28 PM

tabou. Autrement dit, le discours critique des historiens et des sociologues témoignait plutôt du renouveau du souci pour la mort de soi et des autres.

De fait, les décennies qui suivent voient se développer des pratiques et des préoccupations éthiques qui, selon l'expression de la sociologue Gaëlle Clavandier ❹, vont modifier profondément la « *scène du mourir* », et esquisser une nouvelle attitude : il s'agit de « *réussir sa mort* », tout comme « *on réussit sa vie* ».

PLUS BELLE LA MORT

Les éléments qui soutiennent cette thèse sont assez disparates. Du côté médical, il y a donc la généralisation des soins palliatifs : en 2009, déjà, plus de 1 000 unités étaient en place en France, gérées par la Société nationale d'accompagnement et de soins. Cette préparation à une mort « douce » mais annoncée ne satisfait pas aux objectifs visés par les partisans du droit à choisir sa mort, et a dû s'imposer face à une médecine de plus en plus capable de prolonger la vie, et par principe allergique à l'euthanasie. Mais autoriser une mort par sédation lente, ou par cessation des traitements, suppose une acceptation de la mort, voire sa programmation. Selon G. Clavandier, « *elle s'inscrit dans un cycle vital où le décès peut se gérer de son vivant* ». Or, cette anticipation peut être bien antérieure à la vieillesse.

Deuxième élément symptomatique du changement : le développement de la prévoyance funéraire, par le moyen des assurances-vie (60 % des foyers en ont une en 2004), des contrats obsèques et autres assurances-décès. Quasi inexistantes en France dans les années 1970, ces dispositions sont souvent justifiées par le souci de ne pas être une charge pour ses proches au moment du décès. Mais elles sont aussi un aspect du large mouvement assuranciel exigé par le développement du crédit à long terme. Il n'empêche : au moment de la signature, les assurés doivent considérer la perspective de leur décès, voire choisir le détail de leurs propres obsèques.

Or, dans ce domaine-là aussi, des changements sont intervenus, relevés par G. Clavandier : la diffusion de la crémation et de la thanatopraxie, deux manières de traiter le corps des morts, à première vue, radicalement opposées *(lire p. 42)*.

Rien n'interdit de penser que ces deux modes funéraires montants sont comme les deux faces d'une même manière de métaboliser la mort. Dans un cas, le processus naturel de décomposition du corps (thanatopraxie) est rejeté dans un avenir flou, dans l'autre (crémation), il est accompli instantanément. On peut évidemment y voir une manière de nier la nature organique du mort, de ne conserver du défunt qu'une image vivante, après tout plus respectueuse que l'imaginaire d'un corps en décomposition. Ce n'est en tout cas pas une anomalie anthropologique : la plupart des cultures mettent une distance entre les cadavres et les vivants *(lire p. 54)*. La première pelletée de terre scelle le corps du défunt : l'inhumation présente des moments finalement aussi brutaux que la crémation. Le cadavre en décomposition n'a jamais été une image de la « bonne mort » en Occident : certains grands dévots catholiques étaient réputés mourir en « odeur de sainteté », et se momifier spontanément.

> « CERTAINS GRANDS DÉVOTS CATHOLIQUES ÉTAIENT RÉPUTÉS MOURIR EN « ODEUR DE SAINTETÉ », ET SE MOMIFIER SPONTANÉMENT. »

LE PROBLÈME DES TRACES

Reste le problème de la conservation des restes des morts parmi les vivants. Rares sont les sociétés où l'oubli total est considéré avec indifférence, si ce n'est au bout d'un temps suffisamment long pour que la mémoire s'efface. Même si on a pu déplorer le déclin des règles du deuil en Occident, le souci des traces laissées par les morts et des normes de comportement à leur égard n'a pas disparu. À ce sujet, le devenir des cendres issues des crémations est très intéressant, car il se trouva, un moment du moins, dans un flou normatif en France. À une époque où la pratique était encore rare, les familles des crématisés furent limitées par la tradition du dépôt au cimetière : ils devaient placer l'urne en terre ou bien dans un petit logement appelé « colombarium ». Mais la pression des militants « crématistes » revendiquant plus de liberté amena, en 1976, à autoriser la dispersion des cendres dans un jardin du cimetière, dans la nature ou encore leur conservation à domicile. Très rapidement, plus de la moitié des urnes furent remises aux familles, si

Délivré à 353101 le 10/25/2023, 8:10:07 PM

PRATIQUES FUNÉRAIRES
THANATOPRAXIE OU CRÉMATION ?

bien que selon le sociologue Arnaud Esquerre ❺, « *après leur incinération, des milliers de morts ont circulé librement sur le territoire, parmi la population, séjournant souvent dans des domiciles privés, où ils pouvaient être déplacés* », et leurs restes répartis entre les descendants.

Cependant, des faits plus ou moins attestés alertèrent l'opinion : des urnes pleines auraient été retrouvées dans des brocantes ou abandonnées dans des placards, voire dans des décharges. Des cendres auraient été transformées en bijoux ou incluses dans des tableaux. L'État estima de son devoir de repenser la question, et entre 2006 et 2008, un débat parlementaire eut lieu, qui permit à un sénateur de faire approuver que les cendres ne sont pas de « *simples choses* », et que « *le respect du corps humain ne cesse pas après la mort* ». Il en découla que la profanation d'une urne funéraire devint un délit, presque aussi grave que celle d'une tombe. Au cours des débats, il apparut aussi que la détention des cendres dans le domicile privé pouvait poser, à la longue, de « *graves problèmes psychologiques* » : impossibilité du deuil, conflits entre membres de la famille, etc. La loi adoptée en 2008 ne laissa plus que deux issues : le cimetière ou, sur autorisation, la nature. Elle exigea, en outre, que, quel que soit le lieu, le nom du défunt soit consigné quelque part, et que les cendres ne soient pas partagées, les morts ayant droit à une identité « *stable* » et une sépulture « *décente* ».

Saluée par l'Église, décriée comme « *liberticide* » par les crématistes, cette loi fut également appuyée par des avis de psychologues et psychiatres soulignant les troubles du deuil qui pouvaient découler de la dispersion des cendres dans la nature.

Elle affirme en tout cas qu'indépendamment de toute croyance, les restes des défunts sont toujours des personnes, et ne cessent pas totalement d'appartenir à la communauté. Que celle-ci soit « nationale » est plus discutable, mais vient réaffirmer que la mort ne saurait être une disparition pure et simple de la personne en même temps que celle de son corps.

DE NOUVEAUX RITES PROFANES

Le constat fait dans les années 1970 d'une déritualisation des funérailles et du deuil correspond au déclin, dans une population présumée chrétienne, du recours au clergé, aux sacrements et au cérémonial hérité du 19e siècle. Au cours des années 2000, ce diagnostic a été largement corrigé, comme en témoignent d'assez nombreuses études sur les « nouveaux rites mortuaires ». Créditées en 1993 d'un monopole sur les opérations funéraires, les entreprises de pompes funèbres ont perçu l'intérêt d'offrir des services supplémentaires. De manière très générale, les dépouilles ont cessé de transiter directement de l'hôpital (ou du domicile) au cimetière : elles séjournent un temps dans un « salon mortuaire » où proches et moins proches peuvent leur rendre hommage et se recueillir pour un adieu.

C'est une pratique héritée du « *funeral parlour* » américain. Ensuite, des scénarios plus personnalisés ont été proposés : au funérarium ou au cimetière, les familles et amis peuvent lire des poèmes, prononcer des éloges, évoquer des souvenirs, jouer ou diffuser des musiques appréciées par le défunt. Ces liturgies profanes, qui comblent l'absence de services religieux, ont été considérées par des observateurs comme un degré supplé-

> « APRÈS LEUR INCINÉRATION, DES MILLIERS DE MORTS ONT CIRCULÉ LIBREMENT, SÉJOURNANT SOUVENT DANS DES DOMICILES PRIVÉS. »
> **ARNAUD ESQUERRE**
> SOCIOLOGUE

• LA THANATOPRAXIE, pratiquée par des spécialistes, est une technique de conservation du corps *post mortem* par injection de liquides formolés ou autres. Elle ne doit pas être confondue avec la simple « toilette du mort », mais est une sorte d'embaumement dont les effets sont rarement très prolongés.
La momification est d'ailleurs une pratique très ancienne dans certaines civilisations. Dans sa version moderne, la thanatopraxie est très controversée, refusée par les autorités religieuses musulmanes, juives et bouddhistes, mais qui a connu en France un développement récent et inattendu : selon les sources, elle aurait été, dès 2012, appliquée aux dépouilles de 25 à 50 % des défunts, avec l'accord des proches, bien souvent sur proposition des entrepreneurs de pompes funèbres, qui y voient un avantage hygiénique. La thanatopraxie permet surtout, pour la famille et les proches, de conserver au corps l'apparence d'un corps endormi au moins durant le temps où des hommages peuvent lui être rendus.

Délivré à 353101 le 10/25/2023, 8:10:07 PM

• LA CRÉMATION est un procédé funéraire lui aussi très ancien appliqué de manière quasi obligée dans de nombreux pays d'Asie. En Occident, elle a été bannie par l'Église catholique pendant des siècles, au nom de la résurrection des corps, et du fait qu'on ne brûle que les sorcières et les grands criminels. En France, sa pratique licite voit le jour à la toute fin du 19e siècle : le premier crématorium est celui du cimetière du Père-Lachaise, à Paris, mis en service en 1889. À l'époque, la crémation est un choix hygiéniste et militant, soutenu par les francs-maçons et les libres penseurs.

Même si l'Église de Rome a retiré son interdiction en 1963, la crémation n'intervient encore que dans 1 % des protocoles d'obsèques en 1980. Mais la progression est ensuite très rapide : 12 % en 1996, 28 % en 2007, elle aurait atteint 40 % au seuil des années 2020, et pourrait devenir majoritaire dans les grandes villes. Devant un tel succès, des critiques s'élèvent et provoquent des débats. Selon le philosophe Damien Leguay (2008), la crémation signe « *la disparition du corps et de tout ce que représentent les pompes funèbres* ». C'est un point de vue traditionaliste. D'autres, comme le sociologue Benoît Petit (2019), persistent à y voir une conséquence de la perte du sens religieux, mais soulignent aussi la brutalité du procédé moderne d'incinération. En 1 h 30 à peine, le corps du défunt est réduit à la dimension d'un petit tas de cendres. Ce n'est pas le cas, par exemple, sur les bûchers hindouistes, qui durent 24 heures et laissent intacts les ossements. Certains psychologues, eux, soulignent le traumatisme inhérent au procédé : comment faire son deuil en 1 h 30 ? . • N.J.

> « LES COMPTES DES RÉSEAUX SOCIAUX DES DÉFUNTS, CONTRIBUENT À LA PERPÉTUATION DE LEUR VIE SOCIALE. »

mentaire dans l'individualisation de la mort, mais aussi par les plus critiques comme un dévoiement : aux yeux du psychanalyste Robert Higgins (2003), un rituel choisi par le défunt est une aberration, car le propre des rites est de s'imposer à l'individu. Ces critiques n'ont cependant pas entravé la poursuite de la recherche de nouvelles manières d'accompagner le départ des défunts et d'entretenir leur souvenir, voire de le contrôler.

Le développement des réseaux numériques a été, dans les années 2000, assez rapidement mobilisé à cet usage. Les comptes de réseaux sociaux des défunts, gérés par leurs proches, les sites dédiés au souvenir (cimetières virtuels), et les coffres-forts numériques contenant des documents légués par les défunts à leurs proches, contribuent selon Hélène Bourdeloie [6], à la perpétuation de la vie sociale des défunts. Non sans poser de nouvelles questions. Ainsi, les comptes Facebook laissés actifs peuvent entretenir l'illusion d'une conversation entre vivants et morts. À tel point que la réception de notifications quotidiennes, le dépôt « excessif » de messages peuvent aussi mener les proches à restreindre l'accès, voire à demander la « mort numérique » du compte. La vie des réseaux après le décès met en évidence de nouvelles manières de ritualiser le deuil, mais ne donne pas la clé du problème de la bonne distance à tenir avec les défunts. Les coffres-forts numériques, quant à eux, s'inscrivent bien dans le projet de « réussir sa mort » : dépositaires des dernières volontés et de messages *post mortem*, ils prolongent l'action du défunt au-delà de sa disparition.

Il est sans doute difficile de montrer en quoi ces pratiques définissent une attitude dominante, largement partagée, face à la mort aujourd'hui. Mais on peut admettre, avec H. Bourdeloie, que « *rompant avec le tabou de la mort,* (ces nouvelles pratiques) *ont reconfiguré les rites funéraires, au sens d'une conception durkheimienne du rite qui lui confère une fonction sociale et une propension à créer une "communauté morale"* ». En l'attente d'une immortalité bien réelle, la modernité ne représenterait pas une « exception anthropologique » face à la mort. •

[1] Philippe Ariès, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident*, 1974, rééd. Seuil, coll. « Points », 2015, et *L'Homme devant la mort*, Seuil, 1977.

[2] Louis-Vincent Thomas, *Anthropologie de la mort*, Payot, 1975.

[3] Michel Vovelle, *La Mort et l'Occident de 1300 à nos jours*, Gallimard, 1983.

[4] Gaëlle Clavandier, *Sociologie de la mort. Vivre et mourir dans la société contemporaine*, Armand Colin, 2009.

[5] Arnaud Esquerre, « Les morts mobiles. Étude sur la circulation des cendres en France », *Raisons politiques*, n° 41, 2011/1.

[6] Hélène Bourdeloie, « Usages des dispositifs socionumériques et communication avec les morts. D'une reconfiguration des rites funéraires », *Questions de communication*, n° 28, 2015/2.

Délivré à 353101 le 10/25/2023, 8:10:07 PM

TROIS VOYAGES VERS L'AUTRE MONDE

Dans toutes les civilisations, les rituels funéraires font le lien entre l'homme et les dieux. Face à l'inconnu de la mort, ils sont une manière de mettre de l'ordre, d'éloigner la peur ou encore d'affronter les épreuves.

Nous ne mourons pas tous de la même façon, et n'entrons pas tous pareillement dans l'autre monde. Pour ce long chemin, parfois semé d'embûches, chaque civilisation a mis en place des rituels, des cérémonies, des *modus operandi* qui permettent aux vivants de ne pas être (trop) désemparés, de savoir quoi faire. Ce sont aussi autant de bornes qui autorisent les survivants (c'est-à-dire les futurs morts) à entamer leur travail de deuil. Au risque que si ces rituels funéraires ne sont pas impeccablement accomplis, les défunts reviendront hanter les vivants pour demander leur reste, devenant alors de « mauvais morts » : fantômes, vampires, loups-garous, zombis, etc.

PHILIPPE CHARLIER
Médecin légiste, Philippe Charlier est également archéologue et anthropologue, il dirige le Laboratoire anthropologie, archéologie, biologie (Laab). Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Vaudou. L'homme, la nature et les dieux. Bénin* (Plon, 2020) et *Rituels* (Cerf, 2020).

1- Afrique et Caraïbes
Les foudres vaudous

Le vaudou est une religion traditionnelle initialement présente en Afrique de l'Ouest (Bénin, Togo, Nigeria). Dès le 16e siècle, les esclaves emportent avec eux dans la Caraïbe et aux Amériques une partie des fondamentaux du vaudou ; fondamentaux qui se mêlent aux principes du catholicisme appris de force sur les bateaux négriers. Dans le vaudou béninois, un dieu créateur a fait le monde, puis s'est retiré, tandis que les différentes énergies qu'il a suscitées se sont amalgamées en entités divines secondaires qui se concrétisent dans des éléments (air, feu, eau, tonnerre, terre, etc.), des formations naturelles (sources, mers, rochers, lacs, etc.), ou des êtres exceptionnels divinisés. Cette religion, avec son clergé, ses symboles, son architecture, est dite « agrégative », au sens où elle incorpore, au gré des conquêtes et des échanges culturels, telle ou telle divinité (*vaudoun*) ou fétiche qui vient enrichir son panthéon.

Un des principaux dieux est Heviosso/Shango, dont les attributs sont la foudre. Dieu irascible et colérique, il faut le manier avec des pincettes, car son énervement peut être fatal (une tradition rapporte qu'il serait un ancien chef ou général semant la mort autour de lui par ses colères cataclysmiques). Mais c'est aussi un justicier : avec son arme favorite (la foudre), il frappe toute personne qui s'apprête à commettre une injustice, ou qui vient de faire le mal. Ainsi, un individu foudroyé ne pourra pas être inhumé comme le commun des mortels. Même sa maison devra être « décontaminée » par des membres du clergé d'Heviosso. La preuve que c'est le dieu qui a frappé ? Lorsque des prêtres fouillent le sol à l'endroit où la foudre est tombée (ou le cadavre gît), ils trouvent une « pierre de feu » (sorte de petite hache polie de type préhistorique), matérialisation physique du passage de la divinité.

Et le corps, que devient-il ? Il est emballé dans une natte et tiré dans la rue par les fidèles d'Heviosso pendant plusieurs jours (mais, miracle, le corps ne s'abîme pas). Puis, étendu sur une plateforme (*agba*) sur la place centrale du village, proche du sanctuaire du dieu, le cadavre va être réveillé pour expliquer à voix forte et intelligible le mal qu'il a fait à autrui, le nom de ses cibles et de ses victimes, mais aussi les méthodes qu'il a employées.

À la frontière avec le Togo, près de Comè et Grand-Popo, l'ethnologue René de Beaumont a décrit des rituels

Délivré à 353101 le 10/25/2023, 8:10:07 PM

© ALINE BUREAU

de purification de foudroyés sous l'autorité de ce même clergé d'Heviosso : « *Une femme d'un village voisin et sa fille avaient été accusées du vol d'une somme d'argent très importante par une commerçante de Lomé* (...). *Peu de temps après, la fille mourait, bientôt suivie de sa mère. Le corps de cette dernière était mené à la morgue de Lomé. Mais chaque nuit, pendant trois jours, alors que les portes de la morgue étaient étroitement fermées et cadenassées, son corps se retrouvait sur le trottoir face à la morgue. La famille et tous comprirent alors la colère d'Heviosso. L'enquête menée concluait rapidement au vol par la fille, mais avec l'argent du vol, la fille avait offert un repas à sa mère, ce qui en faisait sa complice de fait. La cérémonie de purification des foudroyés s'imposait à l'évidence pour les deux coupables* (...). *Leurs corps, enveloppés d'un linceul, étaient déposés sur le grand* agba, *drapé de rouge et de blanc pour l'occasion. Leurs chairs devant, selon la tradition, être symboliquement "mangées", une chèvre de substitution était immolée à cet effet sur les corps.* »

Mais il arrive aussi que le crime ne soit « vengé » que bien plus tard. Sur l'impulsion de rêves, de révélations à travers les fétiches ou d'une divination (*fa*), on pourra exhumer un cadavre suspect : plusieurs mois après son inhumation, celui-ci sera retrouvé intact, ce « miracle » constituant une implication de la divinité (Heviosso) qui l'a conservé en bon état pour permettre son interrogatoire par son propre clergé. Dans un sanctuaire spécifique, on conserve les crânes de ces foudroyés et os longs (fémurs, tibias, humérus). Selon les lieux, le reste des cadavres sera finalement inhumé (considérant que justice a été faite, et que les rituels peuvent dorénavant se poursuivre comme à l'accoutumée), ou définitivement privés de sépulture (car le mal est impardonnable), laissés à pourrir, et leurs fragments servant à la fabrication de paquets magiques. En ce dernier cas, on présentera sur les *agba* les effets personnels des foudroyés (ustensiles de cuisine, vélo, lit, vêtements) : autant d'objets tabous devant être exclus du cycle du recyclage de la communauté des vivants. Autant de témoignages aussi de l'action judiciaire de la divinité, servant de mise en garde au service de la justice et de la moralité.

2- Inde
Les tours du silence

Les Parsis sont une communauté zoroastrienne d'origine iranienne arrivée en Inde dans la région de Bombay au 8e siècle, fuyant l'arrivée de l'islam. Elle a pu préserver sur ce nouveau territoire ses pratiques rituelles originelles sous la forme de l'adoration du feu (fils de la divinité primordiale, Ahura Mazda) et d'une exposition du défunt à l'air libre lors des funérailles. En effet, l'idée même de soumettre un cadavre aux flammes de la crémation est intolérable aux Parsis, le feu étant un principe pur ne devant pas être souillé par les miasmes de la mort. De la même façon, les autres éléments (terre et eau) doivent être tenus à distance du défunt qui est, de fait, déposé de façon ritualisée au sein d'une « tour

Délivré à 353101 le 10/25/2023, 8:10:07 PM

du silence » pour y être transformé par les oiseaux de proie (vautours et, plus récemment, corbeaux).

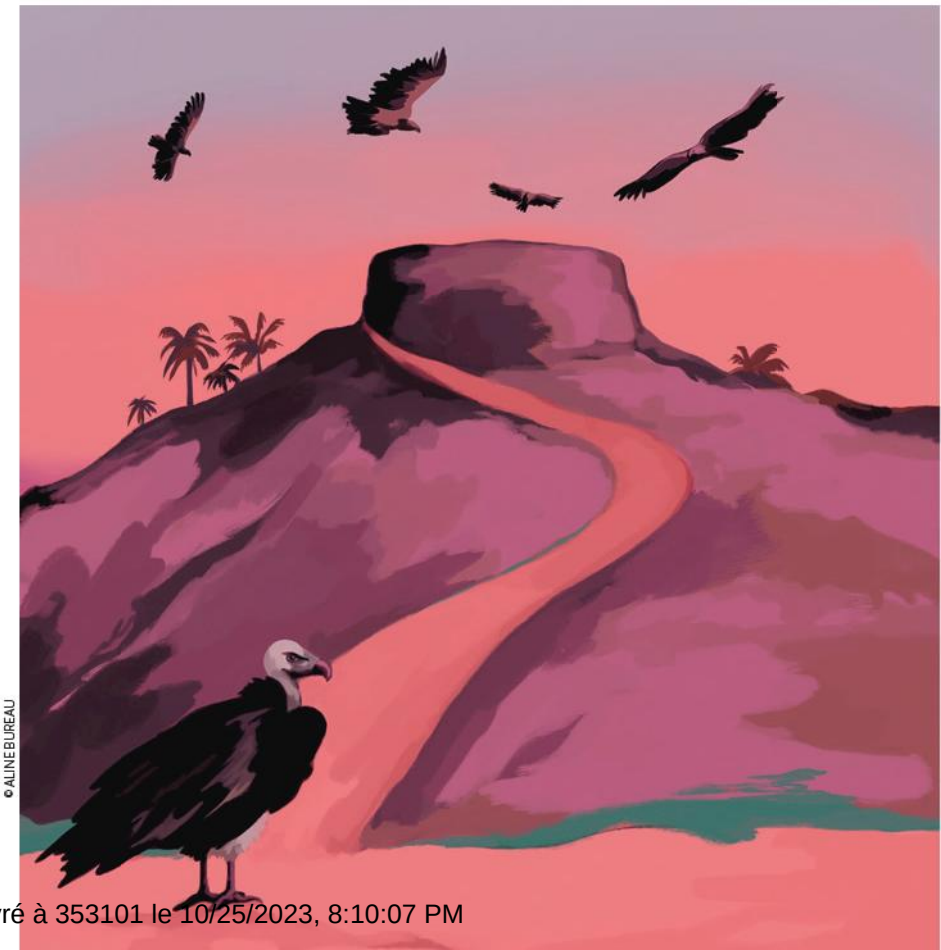
Juste après le dernier souffle, la famille et les proches du mort doivent rester près du défunt, lui couvrir la tête, et lui prononcer des paroles sacrées contre les oreilles. Les funérailles suivent peu après, et vont durer quatre jours : le cadavre est chargé par un groupe d'hommes en charge du rituel funéraire (*nasasalar*), puis pénètre dans un pavillon par une porte spécialement consacrée à cet usage (le reste de la famille rentre par une autre porte). Le corps est déposé sur une dalle de marbre blanc orientée est-ouest pour être rituellement lavé (toilette mortuaire) par des membres de la communauté de même sexe que le défunt, avec de l'eau froide tirée d'un puits à laquelle est ajoutée une petite quantité d'urine de taureau.

Les non-Parsis ne sont pas autorisés à assister à cette cérémonie de lavage du cadavre, non par exclusion mais par mesure de protection : ils considèrent en effet que ce moment est celui où plane de façon extrêmement dangereuse l'esprit du mal (Druj-i-Nasush, littéralement le « démon de la putréfaction ») qui guette le corps mort pour s'en emparer. Le corps est ensuite placé dans des vêtements blancs en commençant par la tête, ses symboles religieux lui sont restitués (cordelette de ceinture [*kustí*], chemise sacrée [*sudreh*], etc.), puis un suaire est déposé qui ne laisse apparent que le visage. Tout ce temps, des prières sont récitées.

Les *nasasalar* déposent ensuite le cadavre ainsi vêtu sur une plaque de marbre, à même le sol, dans un coin du bâtiment, au centre d'un rectangle blanc, orienté est-ouest, figuré sur le carrelage (*pavi*) ; il s'agit d'un secteur dangereux, puisqu'y réside le démon Druj-i-Nasush. La tête du défunt regarde vers l'est, tandis que symboliquement l'esprit du mal vient du nord (comme les vents délétères en Asie centrale, c'est-à-dire le territoire d'origine du zoroastrisme). À aucun moment le visage du défunt ne doit regarder vers le nord, sous peine de mauvais auspices. Le sud est vécu comme un lieu du bien, où vivent Ahura Mazda et l'ensemble des esprits bénéfiques. L'axe positif est, lui, est-ouest. Ce rectangle blanc marque donc une limite symbolique (et visible) entre le bien et le mal, mais aussi entre la sécurité et le danger, entre l'ordre et le chaos.

Une lampe à huile brûle près du cadavre, dans le coin du bâtiment, destinée à réconforter l'âme qui, sortie du corps, apeurée, dans l'attente du jugement du quatrième jour, ne sait où aller et reste dans la crainte.

Le quatrième jour, un prêtre vient, s'assied environ à un mètre du cadavre, accompagné d'un brasero (également destiné à conforter l'âme), et récite des prières. La cérémonie qui suit (c'est-à-dire les funérailles proprement dites) ne peut pas avoir lieu de nuit, mais seulement le matin ou dans l'après-midi. Deux prêtres, connectés l'un à l'autre à l'aide d'une cordelette (*paevand kustí*), se tiennent alors à quelques pas du cadavre, près de la porte par laquelle il est entré quatre jours avant, et récitent des prières spécifiques.



© ALINE BUREAU

Délivré à 353101 le 10/25/2023, 8:10:07 PM

Au cours de cette cérémonie, un chien est amené, doté de deux yeux physiques et de deux yeux supplémentaires (spirituels) uniquement visibles sous la forme de touffes de poils blancs au-dessus des paupières supérieures ; le Druj-i-Nasush est en effet effrayé par les chiens, considérés par les Zoroastriens comme les meilleurs amis de l'homme, et ayant acquis par leur statut la possibilité de pénétrer dans les temples du feu (*agiary*). Ce chien est approché du visage du défunt (*sagdeed*) ; si l'animal détourne sa tête, alors le décès est définitivement confirmé ; en revanche, s'il s'y attarde, c'est qu'il ne s'agit que d'un état de mort apparente, et le « mort » est conduit à l'hôpital pour être réanimé.

Si le mort est véritablement mort, alors le cadavre est placé sur un brancard de fer, porté par plusieurs *nasasalar* suivis par deux prêtres connectés par une cordelette et par la famille, jusqu'à une tour du silence (*dakhma*). Tout le monde se tient par la main, par des pans de vêtements ou par des ficelles de protection, car le Druj-i-Nasush, qui rôde à chaque instant, voit sa force nettement diminuée par la cohésion humaine. Les portes de fer du *dakhma* s'ouvrent, et le corps est déposé au sol. Le cortège se retire et se purifie par une prière dans un temple du feu (considéré comme un lieu sûr, car Druj-i-Nasush ne peut y pénétrer), un lavage des mains et du visage, une consécration de la cordelette (*kusti*) et de la chemise sacrée (*sudreh*), une douche, et nettoyage à part des vêtements ayant été portés lors des funérailles.

Dans les jours qui suivent, les vautours et les corbeaux vont venir manger le cadavre dans la tour du silence. Loin d'être un processus macabre, l'exposition du corps mort (*dokhmenashini*) est un processus de transformation à la fois rapide et écologique. Il se double d'une référence mythologique connue de tous les zoroastriens : la réincarnation de l'âme est facilitée par l'œil mystique du vautour, et l'alimentation d'un de ces oiseaux à l'aide d'un cadavre est considérée comme un acte final de charité de la part du dévot zoroastrien.

3- Chine
Petits arrangements avec les démons

La Chine oscille en permanence entre un pragmatisme total (le confucianisme en est la « vitrine » parfaite) et une irrationalité sous-jacente, de telle sorte qu'on ne sait pas tout le temps si on évolue dans un monde d'humains ou de fantômes… Chaque moment critique de la vie (naissance, mariage, accouchement, maladie, etc.) est l'occasion d'user de sacrifices de protection contre des forces négatives qui pourraient interférer. Bien évidemment, la mort n'y échappe pas, et les recueils de rites abondent de manœuvres visant à se concilier la bonne grâce du défunt… et des démons qui l'accompagnent sur le chemin des Enfers. Ainsi peut-on lire dans le *Manuel des superstitions chinoises ou petit indicateur des superstitions les plus communes en Chine* écrit par le jésuite Henri Doré en 1926 : « *Beaucoup craignent que le malade ne rende le dernier soupir pendant qu'il est couché sur le lit de famille. Ils le font transporter sur un autre lit, hors de la maison, parce que le lit de famille serait hanté. Quand le malade est sur le point d'expirer, plusieurs enlèvent l'oreiller sur lequel reposait sa tête. C'est certainement cruel en bien des cas : le pauvre mourant, déjà haletant, ne peut plus respirer et est étouffé. Mais le malade doit mourir en paix, et, comme le mot "paix" signifie aussi "à plat, horizontalement", on l'étend tout à plat sur le lit. En mourant, il ne doit pas voir ses pieds ; sinon de grands malheurs tomberaient sur ses enfants. Et dès que le danger de la mort approche, la famille prépare les habits que le défunt emportera dans la tombe, et on a grand soin de l'en revêtir avant même qu'il ait rendu son dernier souffle.* »

On va aussi lier ensemble les pieds du mort (pour s'assurer qu'il ne se sauvera pas) ; on pose sur son ventre un grand couteau de cuisine (pour que l'âme ne vienne harasser les vivants) ; on enroule autour des clous du cercueil des cheveux du défunt (jeu de mots phonétique entre « entourer le clou » et « propager la descendance ») ; le fils aîné porte autour du cou une monnaie qu'il aura précédemment placée dans la bouche du mort pendant toute l'exposition du cadavre ; on met des grains de riz dans les mains du défunt (pour qu'il les jette aux chiens qui le suivraient sur le chemin outre-tombe et chercheraient à le manger) ; on fait passer les jeunes enfants sous le cercueil (pour leur donner du courage) ; on met un poisson vivant dans la main de la morte si c'est une très jeune femme (pour lui redonner suffisamment de vitalité le temps nécessaire pour arriver jusqu'au royaume des morts).

La veille des funérailles, on brûle du papier-monnaie à la pagode (pour acheter les juges des Enfers – littéralement les corrompre), mais aussi en répandre les cendres tout le long du trajet du cercueil, pour payer le droit de passage aux *koei*, les mauvais esprits. Mais pour être doublement

Délivré à 353101 le 10/25/2023, 8:10:07 PM

certain que ces démons ne vont pas s'attaquer au cortège funéraire, on va aussi frotter d'huile des tiges de sésame, les piquer en terre le long de la route conduisant au cimetière, et les allumer comme de petites torches ; les esprits malfaisants aimant beaucoup l'huile, ils vont lécher celle déposée sur ces tiges et, ainsi occupés, ne viendront pas s'attaquer aux vivants et au mort.

Chaque année, d'ailleurs, pour la fête des morts, la famille va brûler des offrandes en papier ou en carton coloré dans de grands braseros en forme de maison, de montre, de vêtements, de voiture, de billets de train/bateau/avion, d'objets précieux, de billets de banque et de cartes de crédit : il s'agit autant d'argent de poche pour les défunts et de cadeaux destinés à améliorer leur quotidien que de s'assurer qu'ils partiront bien pour un voyage sans retour vers l'autre monde. Mais, à nouveau, ce sont aussi d'impressionnants pots-de-vin destinés à la corruption des fonctionnaires de l'au-delà pour améliorer les conditions de survie de leur « disparu » : diminuer son temps de séjour dans la zone des sévices corporels, plaider en sa faveur au tribunal des âmes, et favoriser une réincarnation plus favorable.

La sépulture même fait l'objet d'un ensemble de pratiques rituelles visant à assurer son positionnement idéal, faisant intervenir un géomancien dont la responsabilité est immense pour la famille (fortune, bonheur et postérité) et le défunt lui-même. C'est pourquoi, en fonction des indications de ce spécialiste de topographie surnaturelle, on trouve des sépultures en rase campagne, juchées sur un minuscule îlot au milieu d'une rizière, ou à flanc de coteau rognant contre l'à-pic, ou encore à cheval sur l'enceinte d'une habitation...

Et si le défunt est un homme jeune et célibataire, il apparaît impensable de le laisser seul dans l'autre monde : les célibataires défunts constituent en effet de parfaits fantômes, transportant leur frustration jusque dans les maisons de leur famille endeuillée, et provoquant maladies et banqueroutes. La famille va donc payer des profanateurs de sépulture pour voler un cadavre féminin et l'enterrer discrètement au contact du corps mort du jeune homme. Cette pratique, pas si rare qu'on le croit, porte le doux nom de « mariage de fantômes » (*minghun*)... Que ne ferait-on pas pour le bonheur des morts (et la paix des vivants) ?

© ALINE BUREAU

À LIRE

- *Vaudou. L'homme, la nature et les dieux. Bénin*
  Philippe Charlier, Plon, 2020.
- *Rituels*
  Philippe Charlier, Cerf, 2020.

Délivré à 353101 le 10/25/2023, 8:10:07 PM

ROMAIN PIGEAUD

ARCHÉOLOGIE

DE QUAND DATENT LES PREMIÈRES SÉPULTURES ?

Le genre *Homo* existe depuis au moins 2,8 millions d'années. Mais les traces des premiers rites funéraires sont beaucoup plus récentes.

Les premières « vraies » sépultures semblent être apparues entre 130 000 et 90 000 ans avant le présent au Proche-Orient : elles sont l'œuvre de Néandertal (Tabun, Israël) et d'*Homo sapiens* (Skhul et Qafzeh, Israël). Sachant que c'est dans cette zone qu'eut lieu le dernier métissage dont nous sommes les descendants (nous possédons des gènes néandertaliens), peut-on imaginer que les deux humanités apprirent ensemble à honorer leurs défunts ?

Éric Crubézy (*Aux Origines des rites funéraires*, 2019) identifie trois étapes fondamentales dans les pratiques funéraires. Tout d'abord, voir le mort, pour mettre en scène la réalité de sa disparition et sa position dans l'échelle sociale. Puis cacher le cadavre, dans la tombe ou sur le bûcher, ou encore l'exposer aux bêtes sauvages, afin d'acter la séparation et empêcher que le mort revienne hanter les vivants *via* des dons et des offrandes, des sacrifices d'animaux, voire des exécutions de proches. Enfin, sacraliser le disparu pour le transformer en défunt : on signale l'emplacement de la tombe, on rend hommage au mort, on pratique un rituel.

Si nous voulons identifier les prémices d'une conception humaine de la mort, il nous faut ainsi rechercher des indices d'une volonté de conserver le corps du défunt, ainsi qu'un traitement funéraire complet.

Démontrer l'existence d'une sépulture est très difficile : un simple trou ne suffit pas ! Il faut prouver que l'inhumation fut volontaire, et que celle-ci avait pour but la préservation du cadavre, et non une pratique hygiénique. Il a fallu attendre 2020 et l'étude précise dirigée par Antoine Balzeau à La Ferrassie (Dordogne) pour assurer que Néandertal enterrait ses morts ; car, même si depuis la découverte de La Chapelle-aux-Saints (Corrèze) en 1908, les préhistoriens en sont convaincus, aucun indice autre que des présomptions ne permettait jusqu'alors de l'affirmer. La nature des sols et la position stratigraphique ont permis de démontrer qu'un enfant fut déposé dans un trou creusé à cet effet, et rapidement après son décès, pour éviter qu'il soit dévoré par les bêtes sauvages.

Actuellement, deux sites font débat : en Espagne, autour de 430 000 ans, des *Homo heidelbergensis* (ancêtres de Néandertal) ont jeté vingt-huit individus dans un puits karstique de la Sima de los Huesos. Un seul objet (un biface bicolore non utilisé) fut retrouvé avec eux : la première offrande funéraire de l'humanité ? Tout le monde n'est pas d'accord : certains ont remarqué des traces de dents de lions, qui auraient charogné les cadavres ; or, les lions ne déterrent pas leur nourriture. Les morts auraient-ils simplement été déposés à l'entrée de la grotte, les charognards ayant ensuite apporté les morceaux à l'intérieur ? Par ailleurs, il manque les très jeunes et les plus vieux. Une situation paradoxale si on imagine qu'il s'agit d'un lieu de dépôt sépulcral habituel. Enfin, deux des individus furent assassinés, d'autres présentent des traces de coups : s'agit-il de violences intergroupes ? Ce qui expliquerait l'absence de très jeunes et de très vieux, incapables de se battre.

En Afrique du Sud, dans les grottes de Rising Star, à trente mètres de profondeur, plusieurs individus appartenant à une nouvelle espèce, *Homo naledi*, semblent là aussi avoir été abandonnés, entre 335 000 et 236 000 ans avant le présent. Ils sont une quinzaine à même le sol dans une salle étroite et difficile d'accès, d'autres dans des fissures, enfin certains dans ce qui semble être de véritables fosses creusées pour les accueillir, donc des tombes au sens strict ! Pourtant, l'interprétation de ces découvertes ne fait pas non plus consensus : l'accès aux cadavres n'est possible qu'après une progression ardue dans les galeries. *Homo naledi* fut-il le premier spéléologue ? Certains préhistoriens penchent encore pour une catastrophe naturelle qui aurait entraîné tout un groupe dans les profondeurs. Les analyses géologiques sont en cours.

À LIRE

• « Pluridisciplinary evidence for burial for the La Ferrassie 8 Neandertal child », Antoine Balzeau *et al.*, *Scientific Reports*, vol. X, n° 1, décembre 2020.

Délivré à 353101 le 10/25/2023, 8:10:07 PM

BIOGRAPHIE
Vinciane Despret, psychologue et philosophe, est professeure à l'université de Liège et à l'université libre de Bruxelles. Elle a publié *Au bonheur des morts*, (Les Empêcheurs de penser en rond/ La Découverte, 2015) et *Les Morts à l'œuvre*, (Les Empêcheurs de penser en rond, 2023).

ENTRETIEN

VINCIANE DESPRET « LES MORTS PEUVENT SOULAGER LES VIVANTS »

La philosophe Vinciane Despret ausculte avec sensibilité les relations que les vivants entretiennent avec leurs disparus. Et si les morts avaient des choses à nous dire ?

PROPOS RECUEILLIS PAR **CÉCILE PELTIER**

Vous êtes connue comme une spécialiste des animaux et du vivant. Comment en êtes-vous venue à vous intéresser à la mort, d'abord avec *Au bonheur des morts* en 2015 puis avec *Les Morts à l'œuvre*, paru début 2023 ?

Comme beaucoup de gens, c'est une épreuve personnelle qui m'a conduite à me pencher sur le sujet. La disparition de ma petite sœur en 2003, mère de jeunes enfants, m'a confrontée à un certain nombre de questions : qu'est-ce qu'on doit aux morts ? Comment bien prolonger leur mémoire ? Que peut-on faire qu'ils n'ont pas eu le temps d'accomplir lorsqu'il s'agit de morts jeunes ? Alors que d'habitude j'ai tendance à séparer ma vie de mes recherches, j'ai eu envie d'interroger philosophiquement ces questions.

J'ai commencé à lire sur le sujet, dont ce merveilleux ouvrage de la psychologue Magali Molinié, *Soigner les morts pour guérir les vivants* (2006). Elle y raconte des histoires passionnantes et montre combien les disparus peuvent constituer des alliés thérapeutiques. Après la mort de ma sœur, j'avais entendu de la part des psychologues des propos extrêmement normatifs et violents. Je m'étais dit : « *Vivement que les psys se départissent de cette habitude de vouloir imposer leur propre conception de la mort !* » Ce livre pour moi est arrivé à point nommé. Ensuite, je me suis plongée pendant quatre ans dans la grande exposition « Bêtes et hommes », et quand elle a été terminée en 2008, j'ai décidé de revenir sur ce travail resté en suspens.

Comment enquête-t-on sur la manière dont les morts entrent dans la vie des vivants ?

Au petit bonheur la chance au début (rires)… Je suis une philosophe de terrain. Quand j'enquête sur les animaux, je lis tout ce qui existe sur le sujet, puis j'interroge les scientifiques qui savent et peuvent m'en apprendre davantage. En cela, mon travail porte toujours sur les relations. Concernant la mort, j'ai dû procéder un peu différemment. J'ai d'abord lu, avec intérêt, les anthropologues sur la manière dont on aborde la mort à Madagascar ou au Mexique. Mais ce qui m'intéressait, c'était la manière dont on l'appréhende en Occident. Or, presque tout ce que je lisais en philosophie ou en psychologie sur le sujet me décourageait. Soit il s'agissait de textes imprégnés de cette conception laïque et matérialiste dominante où la mort, c'est le néant ; soit j'avais affaire à des témoignages de personnes qui racontaient qu'ils avaient vu la vie après la mort. Alors, j'ai interrogé les gens autour de moi, qui très facilement me conseillaient d'autres personnes. Dès le début, je me suis rendu compte qu'il ne fallait surtout pas procéder de manière inquisitrice, mais laisser les gens venir à moi avec des histoires, car, visiblement, c'étaient elles qui guidaient leur manière de voir et de penser. D'ailleurs, un des effets heureux du livre a été que les lecteurs se sont sentis autorisés à partager leurs récits.

Vous notez dans *Au bonheur des morts* : « *L'idée que les morts n'ont d'autre destin que l'inexistence atteste d'une conception de leur statut très locale et historiquement très récente.* » Comment en est-on arrivé là ?

Dans son *Érotique du deuil au temps de la mort sèche* (2e éd., 1995), le psychanalyste Jean Allouch montre combien notre conception actuelle de la mort, qui impose de « faire son deuil » et par là même d'effacer le souvenir des morts, est assez récente. Elle se cristallise dans la seconde moitié du 19e siècle avec la philosophie positiviste d'Auguste Comte et la laïcisation de la société. Au tournant

Délivré à 353101 le 10/25/2023, 8:10:07 PM

© WICTORIA BOSC

du 20e siècle, Sigmund Freud, en prenant le deuil comme exemple de la mélancolie, inspire à ses héritiers la théorie du deuil qu'on connaît aujourd'hui.

La conception du deuil de Freud est éclairée par la Grande Guerre, dans laquelle le mort emblématique, c'est le fiancé, qui par essence est remplaçable. S'il s'était agi d'un parent ou d'un enfant, cette théorie, qui s'appuie sur l'acceptation du principe de réalité et sur l'idée qu'il faut se détacher de l'objet perdu et réinvestir sa libido dans de nouveaux projets, aurait sans doute été très différente.

Jean Allouch remarque que la théorie du deuil, postulant à la fois le néant après la mort et réduisant l'au-delà au psychisme de l'endeuillé, charge celui-ci d'une très lourde responsabilité, celle de maintenir le mort en existence. « *Et on s'étonne*, écrit-il, *que chez les freudiens, les deuils soient interminables... Comme si on n'avait pas beaucoup contribué à ça.* »

Vous montrez la persistance d'autres conceptions, qui poussent les vivants à entretenir des rapports avec leurs disparus. Quelles formes ces relations prennent-elles ?

Il en existe un très large éventail. Certaines personnes disent : « *Je n'ai pas de contact avec eux et c'est très bien comme ça* », ce qui ne relève d'ailleurs pas forcément d'une posture laïque ou matérialiste. À l'autre extrémité du spectre, d'autres œuvrent activement pour leur(s) mort(s), qu'il s'agisse de réparer quelque chose ou d'achever l'œuvre de celui qui n'est plus. Très souvent, mes interlocuteurs me disent : « *J'ai le sentiment que c'est ce qu'il attendrait de moi* » ou au présent, « *c'est ça qu'il attend de moi* ». Certains organisent des repas, publient des photos et énormément ont des sentiments de présence, notamment dans les rêves, qui constituent un véhicule privilégié de cette communication. Certaines personnes n'hésitent pas à demander des coups de main aux morts, y compris pour des choses très banales, comme « *j'ai perdu un bijou* ». Les objets représentent aussi une médiation avec nos disparus.

Comme ces fauteuils que je regarde tout en vous parlant et qui me donnent le sentiment que ma grand-mère est un peu avec nous...

Tout à fait ! En installant dans votre salon les chaises de votre grand-mère, vous activez sa présence. J'ai moi-même une table très grande qui a appartenu à mes parents et quand j'invite des amis à manger, j'ai l'impression que c'est un peu eux qui continuent de recevoir... Mais ça peut aller beaucoup plus loin, comme avec cette femme qui, en portant les chaussures de sa grand-mère qui rêvait de voyager, imagine qu'elle continue à arpenter le monde avec elle.

Vous écrivez plus loin : « *Les morts demandent à être aidés et à nous accompagner.* » Qu'entendez-vous par là ?

Cette phrase, que je trouve très belle, est extraite des lettres reçues par Annie Duperey, suite à son livre *Le Voile noir* (1992), et publiées dans *Je vous écris* (1993). Le verbe « demander » et le choix de la voix moyenne montrent bien qu'on ne sait pas bien ici qui, des vivants ou des morts, est à l'origine de ce désir, et c'est bien ainsi.

Dans les récits des vivants, certains morts demandent qu'on se souvienne d'eux, d'autres réclament que soient faites des choses qu'ils n'ont pas eu le temps de réaliser. Le revenant qui demande réparation (le *ghost whisperer*) est un motif récurrent des films et séries américaines, qu'on retrouve également dans le livre de l'historien Jean-Claude Schmitt, *Les Revenants. Les vivants et les morts dans la société médiévale* (1994). C'est aussi le thème d'un rêve que

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 7:05:36 PM

je raconte dans mon livre : alors qu'elle s'apprête à vendre la maison que son père aurait souhaité qu'elle garde, une femme rêve que la bâtisse les protège d'une tempête. Elle interprète ce songe comme un message envoyé par son papa et se décide à la conserver. Les rêves les plus intéressants sont ceux où les morts demandent aux vivants de sortir du chagrin qui entoure leur disparition : ils sont, aux dires de ceux qui les font, très réparateurs. On peut dire que la psyché a des vertus autoréparatrices ou que les morts manifestent du souci à l'égard des vivants. Je laisse à chacun le choix de sa version.

Vous écrivez « *avant d'être instaurés, les défunts ont besoin d'être installés* ». C'est-à-dire ?

Le concept d'« instauration d'un mort », emprunté à Bruno Latour, lui-même inspiré par Étienne Souriau, est un long processus qui montre comment les vivants vont fabriquer ce que le mort va devenir. Une cérémonie d'hommage, par exemple, commence à instaurer la manière dont il va continuer à exister. Avant d'être instaurés, les disparus doivent être installés : il faut déterminer la place qu'on va leur accorder et désigner un lieu, qu'il s'agisse d'un lieu physique (un parc, la mer, etc.) ou symbolique (« maman est au ciel ») depuis lequel ils vont pouvoir communiquer.

Des films (*Le Sixième Sens*) aux séries (*Six Feet Under, Ghost Whisperer, Cold Case*) en passant par les livres (*L'Année de la pensée magique*, de Joan Didion ou *Présence des morts*, d'Emmanuel Berl), les morts se font plus présents depuis quelques années. Comment expliquer ce grand « retour » ?

Les sciences humaines ont parfois tendance à expliquer ce retour par un brouillage grandissant des frontières entre la vie et la mort. Selon moi, cette interprétation n'est pas suffisante. Le phénomène de brouillage, en effet, ne contribue pas forcément à l'ouverture des frontières, mais au contraire à les renforcer. Je l'attribuerais davantage à l'évolution du regard de certains psychologues, qui depuis une quinzaine d'années, se rendent compte qu'entretenir les relations avec des morts favorise des deuils sains.

Peut-être aussi que le succès auprès du grand public des travaux des anthropologues qui, récemment, ont fait un remarquable travail pour nous amener à connaître d'autres formes de vie et d'autres conceptions de la vie et de la mort, ce qui nous montre que d'autres manières de penser auraient été (et sont) possibles, ce qui a assoupli notre manière de voir et de penser la mort. Enfin, l'état catastrophique de la planète constitue pour beaucoup l'occasion d'une remise en question des schèmes de pensée, notamment la croyance dans le progrès et la confiance. En abandonnant la croyance dans le progrès, c'est toute une conception de ce qui représente le « passé » (vu comme archaïque) qui est remise en cause, et particulièrement le mépris qu'on avait pour ce qu'on appelait des « superstitions ». Et avec un abandon progressif du matérialisme et de la rationalité (ou du positivisme) qui l'accompagne s'ouvre la possibilité de penser que le réel n'est peut-être pas aussi simple qu'on pense, qu'il y a peut-être « autre chose ».

Qu'est-ce qu'un « milieu propice » au retour des morts ?

En France, où les gens n'osent pas s'exprimer sur leurs relations avec leurs disparus de peur de passer pour des fous, ce serait des lieux où ils se sentent en confiance pour parler. Quand un enfant dit à ses parents qu'il a peur, car il a vu un fantôme, on lui répond : « *Ce n'est pas possible, ça n'existe pas !* » À l'inverse, en Islande, où ces sujets sont presque banals, on lui dira : « *Bah, demande-lui ce qu'il veut !* » et le simple fait pour l'enfant d'avoir le courage de poser cette question permet de faire disparaître la présence.

Dans *Les Morts à l'œuvre*, vous racontez comment les morts, à travers des œuvres d'art commanditées en leur mémoire dans le cadre du programme « Les nouveaux commanditaires », contribuent à « activer » les vivants. De quoi s'agit-il ?

Ce programme, porté par la Fondation de France, permet à des citoyens de commander des œuvres d'art, parce qu'ils sont confrontés à un problème auquel ils pensent que l'art peut répondre. Certaines commandes ont ainsi été faites parce qu'il y avait ce que j'appellerais un mort « qui ne passe pas », que ce soient une jeune fille assassinée, un jeune homme victime des attentats du Bataclan, des soldats des commandos d'Afrique morts pour la France, etc. À travers tout le travail mené par les commanditaires dans le cadre de ce programme, le mort qui n'avait pas vraiment de rôle à jouer, sinon celui d'être pleuré, endosse un rôle plus actif contribuant à les mettre en mouvement. Le mort va devenir un partenaire actif de ce travail d'enquête et de réflexion mené par les commanditaires pour définir le projet d'œuvre d'art, choisir l'artiste, puis s'approprier l'œuvre. C'est ce que raconte Louise, la mère de Stéphane, le jeune homme disparu au Bataclan. Après un long cheminement, elle s'est décidée pour une pièce de musique commandée à

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 7:05:36 PM

un compositeur contemporain en hommage à son fils. Quand je l'ai interrogée à la fin de notre échange sur la place de son fils dans le projet, elle m'a répondu : « *C'est le premier commanditaire !* »

Par ailleurs, ce projet a un impact direct sur la vie des commanditaires. C'est le cas des amis de Benoît et Christophe, deux adolescents tués dans un accident de scooter à Chaucennes près de Besançon dans les années 2000 et dont je raconte l'histoire. Aujourd'hui adultes, ils expriment combien le travail de discussion et de réflexion mené avec des élus locaux et d'autres habitants dans le cadre du projet d'obélisque en hommage à leurs copains les a transformés. Beaucoup de ces jeunes, qui se cherchaient, se sont métamorphosés. Ils ont trouvé un sens à leur vie, ou une vocation dans le secteur des soins ou du social.

Au-delà de la commémoration, quel rôle ces œuvres d'art jouent-elles ?

Ces œuvres ont un rôle très peu commémoratif en réalité. Dans le désir de faire mémoire ensemble, c'est plus le « faire ensemble » qui compte. Ce que les œuvres font, d'une certaine manière, c'est donner un espace aux morts. Les gens, à travers ces commandes, vont chercher une place à leurs morts, qui va très vite les déborder. C'est la puissance des œuvres ; elles vont toucher d'autres personnes qui n'étaient pas concernées au départ. Dans le cas d'Annick, assassinée à 18 ans, un collectif organise une marche blanche, mais très rapidement ses membres se rendent compte que cette démarche est trop individuelle et cherchent à s'adresser « *à tous les jeunes* », comme dit son papa.

Ses proches créent un jardin éternellement fleuri qui est aussi un prolongement des envies d'Annick : dont celle de rassembler les jeunes pour qu'ils se sentent bien. Et ressentent le besoin d'aller plus loin en essayant de donner corps aux projets d'Annick qui rêvait d'aider les autres. Ils collectent des fonds pour creuser des puits en Afrique (une manière d'inverser la symbolique de l'eau, où a été retrouvé son corps), ouvrir une école de couture, parce qu'elle souhaitait créer des vêtements pour les personnes handicapées.

> « LE FAIT D'ÉCRIRE CE LIVRE M'A ENCOURAGÉE À ACCEPTER LA MORT DE MA PETITE SŒUR, COMME SI PAR-DELÀ LA MORT, ELLE ME FAISAIT UN CADEAU. »

Parmi vos nombreux terrains de recherche, il y a les cercles spirites. Comment concilier ce type d'expérience paranormale avec votre démarche de chercheuse ?

Je m'y suis rendue un peu à reculons. J'avais peur d'y trouver une expérience un peu indigeste, difficilement compatible avec ma volonté de garder une forme de neutralité à l'égard de ce qu'on me raconte. Si je ne souhaite pas prendre parti sur le fait que les morts s'expriment à travers les médiums, j'ai observé dans ces cercles spirites de nombreux actes thérapeutiques. Les participants reçoivent des conseils, un contact avec le mort, sans tragique, beaucoup d'actes réparateurs très bien acceptés et une quantité de choses qui contribuent à réactiver les morts. Après la séance, j'ai interviewé ces voyants qui disent joliment : « *Nous avons le sentiment que nous devons aider les morts et tant mieux si au passage on peut aussi soulager les vivants.* »

Dans quelle mesure ces enquêtes ont-elles contribué à faire évoluer votre propre rapport au deuil ?

Je ne pense pas avoir beaucoup évolué, mais ce livre m'a permis de répondre à un besoin, celui de consoler mes parents, qui avaient perdu deux de leurs filles. Sa publication est malheureusement arrivée trop tard pour que je puisse aller au bout de cette tâche : mon père est mort avant la sortie de l'ouvrage et ma mère pendant. Et pourtant… Le fait d'écrire ce livre m'a encouragée à accepter la mort de ma petite sœur, comme si par-delà sa mort, elle me faisait un cadeau.

Quel est le rôle des sciences humaines, aujourd'hui, sur cette question de nos rapports aux morts ?

Les sciences humaines ont un rôle crucial à jouer. Il s'agit de quitter sa position dogmatique sur la mort et relayer ce que les gens pensent et vivent, ce qui permettra de donner du courage à ceux qui pourraient se sentir marginalisés. Les gens qui ont lu mon livre me disent souvent : « Ça m'a donné du courage ! » Il y a des formes passionnantes et très imaginatives aujourd'hui de communications avec les morts dans nos propres cultures que les anthropologues se doivent d'étudier.

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 7:05:36 PM

HUGO ALBANDEA

Qui n'a pas entendu parler du « travail de deuil » ? Héritée de Sigmund Freud, cette expression est devenue une injonction à transformer les morts en simples souvenirs et à nous attacher plutôt aux vivants. Pourtant, dès 2006, la psychologue Magali Molinié invitait à ne pas escamoter les défunts trop rapidement. C'est l'objet de son livre *Soigner les morts pour guérir les vivants*, dont se réclament plusieurs chercheurs, comme la philosophe Vinciane Despret *(p. 50)*.

Pour M. Molinié, le concept de « travail de deuil » est issu d'une méprise : dans *Deuil et mélancolie* (1917), S. Freud s'intéresse avant tout à la mélancolie et n'entend pas produire un modèle de psychopathologie du deuil. Selon lui, la mélancolie est liée, comme le deuil, à la perte. Elle se guérit donc en désinvestissant l'objet d'amour perdu et en investissant à la place un autre objet. Par une généralisation que M. Molinié trouve discutable, le travail de deuil est devenu lui aussi un travail personnel sur la perte : confronté à la mort d'un proche, il faut lui retirer notre affection – devenue inutile, puisque le mort n'existe plus – et l'investir ailleurs. Au même titre qu'un antidépresseur, ce travail est devenu « *l'objet d'une prescription* », déplore l'autrice.

Lorsque ce travail n'est pas effectué correctement, le deuil devient, selon la théorie dominante, pathologique. Les notions de deuil compliqué, prolongé ou persistant ont peu à peu été intégrées au *DSM*, le manuel diagnostic des psychologues et psychiatres. Le deuil dit « normal » est censé durer environ un an et laisser partir le défunt.

Mais les morts ne disparaissent pas aisément. À travers une série d'entretiens avec des patients, M. Molinié montre combien la relation avec un défunt est un vécu courant, parfois long et intense. « *Certains morts se révèlent insoumis aux prescriptions sociales de la mémoire* », pique-t-elle. D'abord, il existe autant de façons d'aborder le deuil que d'endeuillés. *Exit* donc le travail deuil bien balisé. Ensuite, la psychologie occidentale a tendance à éluder les conceptions de la mort moins ancrées dans le positivisme et le matérialisme. Inspirée par les travaux de l'ethnopsychologue Tobie Nathan ou de l'anthropologue Robert Hertz, M. Molinié propose de redonner une place centrale aux morts dans l'économie psychologique des vivants. Une démarche pluridisciplinaire qui la mène à considérer les morts non seulement comme des sujets des processus de deuil, mais comme des personnes actives : ce sont des êtres sociaux, inscrits dans une lignée familiale vivace, et appelés à se transformer au fur et à mesure de leur relation aux vivants. Ainsi, des défunts qui continuent à rôder en esprits, tels des fantômes, avant que les vivants les fassent partir. Dans ce but, les actes rituels ont pleinement leur place, pour leur capacité à transformer les morts, à les envoyer dans un autre monde. C'est le cas par exemple de la purification apache.

En incluant des normes sociales variées, des pratiques spirituelles et des rituels multiples, difficile de tracer une limite nette entre deuil normal et pathologique. Pour certains endeuillés, le défunt demeure une présence forte, indispensable, y compris s'il est source de souffrance. Une souffrance qui doit toujours faire l'objet de la thérapie, reconnaît M. Molinié. Mais la psychologue plaide pour ne pas engager les endeuillés dans un travail de deuil stéréotypé : prendre en compte les processus dynamiques des vivants sans écarter les morts du tableau est indispensable. Et dans cette optique, « *entretenir des relations avec des morts favorise des deuils sains* », comme l'explique V. Despret. ●

LIVRE

POUR UNE AUTRE PSYCHOLOGIE DU DEUIL

Le deuil ne peut être résumé à un travail psychique personnel, il doit inclure les morts comme sujets actifs. Voilà la thèse originale de la psychologue Magali Molinié.

À LIRE

- Magali Molinié, *Soigner les morts pour guérir les vivants*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2006).

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 7:05:36 PM

SOINS PALLIATIFS, LA VIE JUSQU'AU BOUT

Dans l'unité de soins palliatifs du centre hospitalo-universitaire de Reims, l'équipe soignante accompagne des patients atteints de maladies graves et incurables. Avec un souci permanent d'adoucir leurs derniers moments. Reportage.

● GAÉTANE POISSONNIER

L'infirmière entre dans une chambre lumineuse. Au centre, le lit : un monsieur d'environ 70 ans s'y tient allongé, inconscient, entouré de tuyaux et de machines, une perfusion au bras. Ses joues sont toutes lisses, sa femme l'a rasé ce matin, c'est leur moment à eux. Aux murs, quelques photos, et d'innombrables dessins d'enfants : une grande libellule violette et rose, une maison, des papillons, des mots doux. « *Vous avez une super petite-fille* », sourit Stéphanie, l'infirmière, en s'approchant du lit. Elle le touche, « *vous êtes tout chaud !* », vérifie sa température, le découvre un peu. « *Je vous donne les médicaments* », annonce-t-elle, avant de renouveler les seringues, notamment de morphine.

« *Je leur parle toujours, même s'ils ne peuvent pas me répondre, même si je ne sais pas s'ils m'entendent*, raconte l'infirmière. *J'en ai besoin. Je les touche, aussi. Le bras, l'épaule, le genou. Je veux qu'ils sachent qu'on est là, et qu'ils ne sont pas seuls.* » En sortant de la chambre, elle croise l'épouse du patient, qui semble avoir besoin de parler un instant. Stéphanie s'arrête, écoute, lui apporte un café – « *c'est ça notre travail aussi* » –, rappelle qu'elle peut demander un lit d'appoint pour passer la nuit avec son mari.

Située au 4e étage de l'hôpital, l'unité de soins palliatifs du centre hospitalo-universitaire de Reims (Marne) offre une vue imprenable sur la ville et sa cathédrale. Elle peut accueillir jusqu'à quatorze patients, tous atteints d'une maladie grave et incurable, ce qui ne veut pas forcément dire que la mort est imminente. Certains patients font des séjours palliatifs par intermittence pendant plusieurs années, afin de soulager leurs symptômes, avoir un peu de répit, permettre à leur famille de souffler.

> « SI LA MORT EST TOUTE PROCHE, AUTANT QUE LE PATIENT PROFITE D'UNE MOUSSE AU CHOCOLAT, D'UNE CIGARETTE OU DE CÂLINS AVEC SON CHAT. »
>
> ● ALINE CHARLIER
> CADRE DE SANTÉ

Ce sont en tout cas des situations complexes, avec des symptômes rebelles et des douleurs difficiles à soulager. La prise en charge est globale : douleurs physiques, angoisses, difficultés psychologiques, sociales, familiales. Un mot d'ordre : écouter le patient, ses désirs et ses peurs, afin de trouver avec lui comment rendre sa fin de vie la plus douce possible. L'enjeu, ce n'est pas la mort, mais la vie dans des conditions difficiles.

RÉFLÉCHIR AU SENS DES SOINS PROPOSÉS

L'équipe comprend des médecins, infirmières, aides-soignantes, psychologues, agents d'entretien, un kiné, une secrétaire et une assistante sociale. Elle se réunit tous les jeudis matin. Quels traitements poursuivre, et pourquoi ? « *En soins palliatifs, on sort du paradigme symptômes, diagnostic, traitement, ce qui pousse à réfléchir au sens des soins proposés,* explique Vincent Sanchez, chef du service. *Si l'horizon n'est pas la guérison, que cherche-t-on ? L'essentiel, le plus souvent, c'est de soulager la douleur. Pour les autres traitements, on réfléchit selon l'état et le souhait du patient. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne cherche pas à prolonger la vie au prix d'une perte de sens.* »

M. X devait recevoir une transfusion de sang, un geste lourd. Il ne se réveille presque plus, ses phases d'éveil sont courtes. La transfusion ne

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 7:05:36 PM

REPÈRE
DIRECTIVES ANTICIPÉES ET PERSONNE DE CONFIANCE

Pour les guider dans leur réflexion, les soignants disposent, si le patient n'est plus en mesure de parler, des directives anticipées et de la personne de confiance, outils cadrés par les dernières lois de bioéthique (2005 et 2016).

• Les **directives anticipées** sont un document écrit et signé par le patient, où il exprime ses souhaits concernant sa fin de vie. Sauf exception, le médecin est tenu de les respecter.

• Désignée par le patient, la **personne de confiance** doit être consultée par l'équipe, mais le médecin n'est pas obligé de suivre ses recommandations. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas là pour donner son avis personnel, mais pour transmettre ce qu'elle sait des volontés du patient. ● G.P.

semble plus à l'ordre du jour. Mais une aide-soignante intervient : « *Quand son fils est là, je trouve que Monsieur reprend des forces. Hier, ils ont discuté, et il a même mangé une glace.* » En soins palliatifs, un tel détail s'avère précieux. « *D'accord, il trouve encore des moments de plaisir* », note le docteur Sanchez.

Une patiente présente des difficultés avec la sonde qui la nourrit artificiellement, doit-on vraiment continuer ? Un autre doit absolument rester alité mais persiste à se lever pour fumer, que faire ? Pas grand-chose en l'occurrence, estime le chef de service : « *Restons pragmatiques, ce monsieur est libre.* »

Pour chaque patient, l'équipe s'enquiert aussi de la famille. Certains soignants s'interrogent sur une jeune fille qui continue de faire faire quelques exercices à son père mourant afin, dit-elle, qu'il « *retrouve du tonus* ». A-t-on bien pris le temps de lui expliquer la situation ? D'autres s'inquiètent du sort d'une enfant de 10 ans, dont la mère, célibataire, doit être admise dans l'après-midi. À chaque hospitalisation, la petite fille part en foyer. L'assistante sociale indique que les démarches pour une famille d'accueil sont en cours.

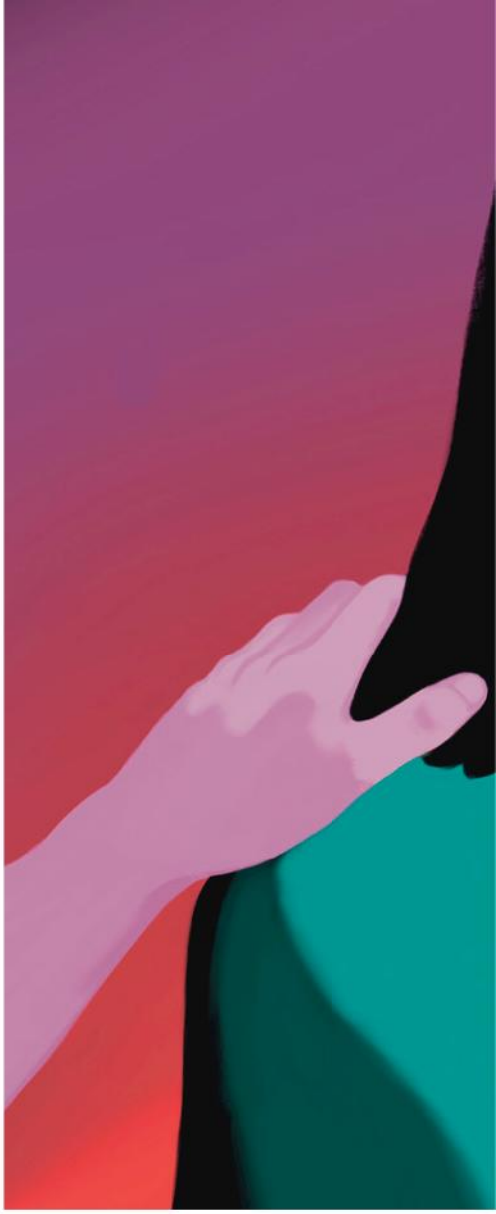
MASSAGES ET MUSIQUE

Une autre patiente a 32° de température, certains proposent une couverture chauffante. « *L'enjeu n'est pas de faire remonter sa température à tout prix, elle va de toute façon mourir très bientôt,* explique une jeune médecin. *Par contre, l'équipe doit être extrêmement attentive aux signes de souffrance, sur le visage (sourcils froncés, mâchoire serrée) ou dans le regard. En l'occurrence, cette dame semble paisible pour l'instant.* »

« *Ce n'est pas toujours si facile de savoir si le patient souffre ou non,* confie Coralie, une jeune infirmière. *Ne pas pouvoir entendre le patient, c'est très compliqué pour nous. Comment construire un lien avec lui ? On a chacune nos petites habitudes. Il n'y a pas de formation pour cela, on apprend sur le tas.* »

Pour soulager la douleur, il y a les médicaments bien sûr : la morphine, voire la kétamine, un puissant anesthésiant vétérinaire. « *Mais la réponse à la douleur n'est pas forcément médicamenteuse* », précise le V. Sanchez. L'équipe a recours à l'hypnose, à des massages, à des bouillottes, ou encore à un casque de réalité virtuelle, avec des images et de la musique apaisantes qui aident le patient à se concentrer sur autre chose pendant un soin douloureux par exemple.

« *Les soins palliatifs, c'est ce qu'il reste à faire quand il n'y a plus rien à faire* », disait Cicely Saunders (1919-2005), pionnière des soins palliatifs au



Royaume-Uni. Y compris concocter quelques moments de plaisir. Vers midi, Virginie descend au self du personnel chercher des mousses au chocolat, pour les patients qui s'alimentent encore. « *En fin de vie, on se fiche des calories !* » Un discret morceau de jazz tente d'égayer le couloir ; en fin de journée, ce sera plutôt de la musique classique, pour annoncer la nuit.

« *Dans le service, nous sommes souples avec les règles hospitalières,* explique Aline Charlier, cadre de santé. *Les patients peuvent aller fumer sur la terrasse, les diabétiques mangent ce qu'ils veulent, les plantes sont autorisées, et on s'arrange tou-*

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 7:05:36 PM

© ALINE BUREAU

jours pour faire venir les animaux de compagnie. Trouver du plaisir en fin de vie, c'est un de nos objectifs. Si la mort est toute proche, autant que le patient profite d'une mousse au chocolat, d'une cigarette ou de câlins avec son chat. »

Dans le couloir, M. X est debout, en route pour la terrasse, une cigarette à la main, ses perfusions dans l'autre. « *Oh non, vous savez bien qu'il ne faut pas vous lever.* » L'une court chercher une chaise roulante, l'autre la clé de la terrasse : Virginie et Carole, les deux aides-soignantes, l'accompagnent fumer. Intarissable, M. X leur raconte son départ d'Algérie dans les années 1970, son arrivée à Marseille, sa remontée vers Metz. Pas un mot sur sa maladie. « *N'oubliez pas de fumer, la pluie menace* », sourit Virginie, voyant la cigarette toujours intacte. Ils rentrent. Plus tard, l'aide-soignante précise : « *Je lui tiendrais à la bouche s'il le fallait, la cigarette. C'est ça aussi, les soins palliatifs.* »

« C'EST POUR QUAND ? »

Une jeune fille passe, elle n'a pas 20 ans. Elle arrête l'infirmière qui sort de la chambre de sa mère. « *Elle est comment ?* » Stéphanie hésite, lui dit qu'elle dort, sa fièvre a baissé. « *Je peux la réveiller ?* » « *Vous pouvez essayer.* » Après un court silence, elle ajoute. « *Vous verrez, elle semble apaisée.* »

Comment sait-on que la mort est imminente ? Certains signes sont très évocateurs (de longues pauses respiratoires, des taches bleues sur le corps appelées marbrures), mais rien n'est jamais sûr. Les proches demandent : « *C'est pour quand ? Est-ce qu'il faut lui dire au revoir maintenant ?* » L'équipe reste toujours très prudente.

Coralie, la jeune infirmière, raconte que certains patients le sentent et le disent : « *Ça vient.* » Juta, une aide-soignante, parle des visions de toute fin de vie, un phénomène tout à fait documenté : certains patients voient apparaître des gens au pied de leur lit, souvent leurs parents. « *Ceux qui parlent encore nous le disent, d'autres pointent du doigt le bord du lit d'un air effaré. C'est assez impressionnant.* » Virginie commente : « *C'est comme s'ils venaient chercher le patient.* » Elle est marquée par les patients qui semblent « attendre » quelque chose pour mourir, une visite, une date par exemple. « *Parfois aussi, ils ne veulent surtout pas mourir devant leurs proches. Je me souviens d'un homme, sa famille était là depuis plusieurs heures. Ils partent dix minutes pour chercher un café, et à leur retour il était mort.* »

Après le constat de décès, les perfusions sont enlevées, le corps est préparé, lavé et changé. « *On fait en sorte qu'il soit beau* », raconte Virginie. Quand elle prépare le corps, l'aide-soignante continue de parler au patient.

À LIRE

- *Accompagner un proche en fin de vie. Savoir l'écouter, le comprendre, et communiquer avec les médecins*
  Christophe Fauré et Stéphane Allix, Albin Michel, 2016.
- *Apports de la psychologie clinique aux soins palliatifs*
  Axelle van Lander, Érès, 2015.
- *Le Voyage intranquille. Accompagner la fin de vie*
  Marc Hatzfeld et Mireille Destandau, L'Aube, 2023.

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 7:05:36 PM

● POINTS DE REPÈRE

AFFRONTER LA MORT AVEC PHILOSOPHIE

L'accueillir, la comprendre, l'affronter ou tout simplement l'ignorer… Au fil des siècles, les philosophes ont préconisé des attitudes très différentes face à l'épineuse question de notre finitude. ● FABIEN TRÉCOURT

● L'ACCUEILLIR

PLATON : UNE LIBÉRATION DE L'ÂME

Platon (5e-4e s. av. notre ère) est bouleversé par la condamnation à mort de son maître Socrate. Ce dernier se montre cependant rassurant : dans un dialogue intitulé *Phédon*, il estime que la mort n'est rien de plus que « *la séparation de l'âme et du corps* ». Or le corps est selon lui une source de souffrances, d'illusions, et même une sorte de « *tombeau de l'âme* ». Lorsque notre esprit s'en affranchit, poursuit Socrate, nous rejoignons enfin un monde métaphysique, fait d'idées pures et véritables. De ce point de vue, la mort serait donc une libération de l'âme et le début d'une vie plus authentique. Cette conception inspirera plus tard celle du paradis chrétien.

© DR

FRIEDRICH NIETZSCHE : LA MORT LIBREMENT CHOISIE

Dans un registre plus terre à terre, **Friedrich Nietzsche** (1844-1900) revalorise également la mort et notamment la possibilité de choisir son heure. « *Arrivé à un certain état, il est indécent de vivre plus longtemps* », avance-t-il dans Le Crépuscule des idoles (1888). Il affirme que nous préférerions toujours « *mourir fièrement lorsqu'il n'est plus possible de vivre fièrement* », et prône « *la mort choisie librement, la mort en temps voulu, avec lucidité et d'un cœur joyeux, accomplie au milieu d'enfants et de témoins, alors qu'un adieu réel est encore possible* ». Nietzsche défend ainsi une banalisation du suicide assisté, ouvert aux malades comme à toute personne décidant de mourir. « *Par amour de la vie,* résume-t-il, *on devrait désirer une mort toute différente, une mort libre et consciente, sans hasard ni surprise.* »

● L'IGNORER

ÉPICURE : LA MORT SANS PEUR

Craindre de mourir et vouloir l'éviter est un réflexe naturel, mais dénoncé comme irrationnel par de nombreux philosophes. Dans sa *Lettre à Ménécée*, **Épicure** (4e-3e s av. notre ère) estime notamment que « *la mort n'est rien pour nous (…), puisque tant que nous existons, la mort n'est pas, et que la mort est là où nous ne sommes plus* ». Autrement dit, si vous avez peur de mourir, c'est que vous êtes vivant et qu'il n'y a donc rien à craindre dans l'immédiat ; et lorsque vous serez décédé, vous ne pourrez plus y penser ni donc avoir peur.

MARC AURÈLE, CICÉRON : APPRENDRE À MOURIR

De façon connexe, les stoïciens rappellent que la mort fait partie des choses qui ne dépendent pas de notre volonté et dont il ne faut donc pas se préoccuper. « *Il est d'un homme réfléchi de ne pas s'emporter violemment contre la mort ni de la dédaigner, mais de l'attendre comme un évènement* », assure **Marc Aurèle** (2e s. av. notre ère) dans ses *Pensées*. Parvenir à une telle indifférence est toutefois le fruit d'un long travail sur soi, sur nos désirs et notre vision du monde. Dans *Les Tusculanes*, Cicéron (2e-1er s. av. notre ère) déclare ainsi que « *philosopher, c'est apprendre à mourir* ».

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 7:05:36 PM

© BETTMANN/GETTY (JANKELEVITCH)
© LOUIS MONIER/GAMMA-RAPHO VIA GETTY

• LA COMPRENDRE

JEAN-PAUL SARTRE : LA MORT, LA FIN DU COMBAT

Pour **Jean-Paul Sartre** (1905-1980), les analyses classiques de la mort sont trop centrées sur le point de vue du défunt, alors que sa disparition n'est pas tant un événement pour lui que pour les autres et pour ses proches. Dans *L'Être et le Néant* (1943), il définit plus précisément la mort comme « *le triomphe du point de vue d'autrui sur le point de vue que je suis sur moi-même* ». Concrètement, J.-P. Sartre estime que nos relations avec les autres ont toujours un versant conflictuel : nous avons une idée de ce que nous sommes, qui ne correspond pas à la façon dont les autres nous voient ; et chacun fait valoir sa représentation comme vraie. Tant que nous sommes en vie, nous avons la possibilité de démentir l'idée que les autres se font de nous, grâce à nos choix, nos décisions et nos actions. Mais dès que nous mourons, c'est fini. Il ne reste plus de nous que ce qu'en pensent nos proches, nos connaissances, ou même des inconnus qui entendraient parler de nous.

© LOUIS MONIER/GAMMA-RAPHO VIA GETTY

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH : LA MORT INSAISISSABLE

Dans *La Mort* (1966), **Vladimir Jankélévitch** (1903-1985) insiste sur notre incapacité à penser celle-ci : non seulement il est difficile de se représenter des concepts négatifs – comme le néant, le vide, l'absence… – mais nous n'avons aucun repère pour penser un tel évènement, qui ne ressemble à aucun autre.
On ne peut en faire l'expérience qu'une seule fois et personne ne pourra jamais en rapporter la moindre information. Jankélévitch tire quelques enseignements de cette incapacité : la mort est insaisissable, paradoxale et contradictoire ; elle fait partie de la vie, alors que tout en nous s'y oppose. Nous sommes certains de mourir un jour, mais nous ignorons tout ce que nous ressentirons à ce moment-là. C'est un « *phénomène naturel et pourtant toujours accidentel* », renchérit le philosophe. Finalement, tout ce que nous pourrions faire serait d'accepter qu'une part de mystère fera toujours partie de la vie.

• LUI FAIRE FACE

MARTIN HEIDEGGER : ACCEPTER QUE TOUT PEUT S'ARRÊTER

Une certitude demeure, tout être vivant est amené à disparaître. Tout au long de notre vie, le risque de mourir est constant et indépassable, souligne **Martin Heidegger** (1889-1976) dans *Être et Temps* (1927). Dès lors, la tentation est grande d'occulter cet état de fait pour ne pas s'angoisser ; ou bien de l'appréhender de façon très théorique – en la relativisant, en la rationalisant, ou encore en disant qu'elle donne du sens à la vie… Autant de subterfuges pour éviter de voir qu'elle est avant tout « *la possibilité de la pure et simple impossibilité du* Dasein *("l'être-là" ou "l'être-au-monde")* ». Autrement dit, nous ne pourrons jamais nous défaire de l'idée de notre finitude, inscrite en nous dès l'origine – raison pour laquelle Heidegger définit aussi tout individu comme un « *être-vers-la-mort* ». Selon lui, une appréhension plus authentique consiste à faire un retour sur soi, à s'arracher aux idées illusoires pour admettre pleinement que tout peut s'arrêter à chaque instant.

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 7:05:36 PM

POUR UNE VIE ÉTERNELLE, TÉLÉCHARGEZ VOTRE CONSCIENCE !

Les progrès de l'intelligence artificielle relancent les rêves d'éternité. Comme dans la Silicon Valley où scientifiques et entrepreneurs veulent télécharger la conscience sur un support numérique.

RÉMI SUSSAN
Journaliste spécialisé dans les nouvelles technologies.

La question de la « mort numérique » préoccupe beaucoup les chercheurs spécialisés dans l'Internet. Après notre décès, que deviennent nos comptes, nos pages Facebook, nos fils Twitter ? Avec l'intelligence artificielle (IA), certaines sociétés proposent aujourd'hui de générer des avatars de nos chers disparus, afin que nous puissions continuer à discuter avec eux par-delà la tombe.

Mais certains vont beaucoup plus loin. Et si l'immortalité offerte par le numérique pouvait n'être pas seulement symbolique, mais réelle ? Et s'il était possible de « télécharger » notre conscience sur un ordinateur, afin de continuer notre existence comme entité numérique, que ce soit dans un univers virtuel ou dans un corps de robot particulièrement sophistiqué ? Une idée qui peut paraître délirante au premier abord, mais qui séduit nombre de grosses têtes de l'informatique, de la Silicon Valley et ailleurs.

Pour ceux qui en douteraient, prenons l'exemple d'une de ces pointures. Marvin Minsky, un des principaux créateurs de l'IA. Voici ce qu'il déclarait dans la revue numérique *The Edge* en 2007 : « *La vie éternelle pourra être à notre portée lorsque nous aurons suffisamment compris comment nos connaissances et nos processus mentaux s'incarnent dans notre cerveau. Nous devrions alors être en mesure de reproduire ces informations, puis de les intégrer dans des machines plus robustes.* »

Dans le futur, selon les spéculations des spécialistes, il pourrait y avoir trois techniques différentes de téléchargement ou, pour employer le terme anglais consacré, d'« *uploading* ».

> « LA VIE ÉTERNELLE POURRA ÊTRE À NOTRE PORTÉE LORSQUE NOUS AURONS COMPRIS COMMENT NOS CONNAISSANCES ET NOS PROCESSUS MENTAUX S'INCARNENT DANS NOTRE CERVEAU. »
>
> MARVIN MINSKY
> SCIENTIFIQUE AMÉRICAIN, CHERCHEUR EN INTELLIGENCE ARTIFICIELLE.

La première est l'option « destructive ». Après le décès, on découpe le cerveau (probablement congelé) en fines lamelles pour pouvoir ensuite reconstituer sa structure, son « connectome » (la façon dont les neurones sont liés ensemble par les synapses), de manière logicielle. Une fois « uploadé », ce cerveau virtuel pourra se voir muni d'un corps tout aussi virtuel dans un « metavers » (monde virtuel), ou être installé à l'intérieur d'un corps robotique. On le voit, la notion d'« *uploading* » est intrinsèquement liée à celle de « cryonie », le processus consistant à congeler un corps en attendant que la science puisse un jour le ressusciter. En effet, les plus informés des « cryonicistes » se doutent bien que le corps dans son entier se retrouvera bien trop dégradé pour permettre une résurrection littérale. En fait, la plupart espèrent plutôt revivre sous forme numérique. C'est pourquoi beaucoup choisissent de ne faire congeler que leur tête, une option d'ailleurs moins onéreuse. M. Minsky, lui-même, avait annoncé souhaiter être cryogénisé, mais on ne sait pas avec certitude si cela a eu lieu après son décès, la société Alcor, en charge de ce genre

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 7:05:36 PM

de procédé, refusant de confirmer ou infirmer ce type d'information.

Une autre version serait l'*uploading* « non destructif », tel que l'explique le professeur de robotique Hans Moravec dans son livre *Mind Children* (1988, traduit sous le titre *Une vie après la vie*). On imagine un implant cérébral qui surveille absolument toute notre activité cérébrale et l'enregistre. À la mort, on retire cet implant, qui prend le relais de la personnalité. Mais pourquoi attendre le décès ? Avec ce système, on pourrait très bien imaginer créer son double de son vivant ! De sacrés dîners de famille en perspective...

RECONSTITUER NOTRE PERSONNALITÉ

Reste enfin une troisième option, apparemment plus « réaliste », celle qui ressemble à la création des avatars de personnes décédées qui existe déjà, mais un cran plus loin. Elle diffère de l'option précédente en ce sens que cette dernière présupposait que l'implant recelait directement le contenu de la personnalité, reflétant fidèlement l'activité du cerveau, alors que dans la troisième option, la personnalité est recréée.

L'idée consiste donc, à partir de nos traces numériques, à reconstituer notre personnalité. En effet, notre mémoire va de plus en plus se trouver externalisée sur les réseaux. Et il n'est pas nécessaire de se limiter à notre vie en ligne. Il existe un vaste champ d'investigation, le *lifelogging*, qui étudie les technologies telles que capteurs, caméras, etc., afin de nous permettre d'enregistrer la plupart de nos expériences sur support informatique : la vue, l'ouïe, bien sûr, mais aussi nos paramètres physiologiques et, qui sait, un jour nos autres sens comme le toucher et l'odorat. Grâce à la puissance accrue des disques durs, il serait possible de stocker l'ensemble de ces enregistrements de notre naissance à notre mort. Le *lifelogging* a surtout été exploré par Microsoft Research, sous la houlette du chercheur Gordon Bell, qui a mené le projet « MyLifeBits » à partir de 2001. L'entreprise a également créé des outils pour le *lifelogging* comme l'appareil photo SenseCam, qui se porte autour du cou et qui prend automatiquement plusieurs milliers de photos par jour.

Mais la mémoire ne suffit pas. Il faudra construire une IA susceptible de reproduire exactement nos traits de personnalité. William Sims Bainbridge, connu pour être le coauteur, en 2001, d'un rapport pour la National Science Foundation sur la « convergence NBIC » (pour nanotechnologie, biotechnologie, informatique et cognition), qui rendit respectables un certain nombre d'idées futuristes jusque-là restées confidentielles, s'est beaucoup intéressé à cette technologie. Il propose de procéder à la reconstitution de la personnalité grâce à l'usage de vastes questionnaires que devra remplir le candidat à l'immortalité. Il sera possible à partir de ce dernier de « *reconstruire la personnalité* » sur la base d'un modèle psychologique comme le « Big Five » qui évalue le profil psychologique selon cinq critères fondamentaux : ouverture d'esprit, conscience morale, extraversion, amabilité, neuroticisme (tendance à l'anxiété où à la dépression).

Mais ce type de démarche ne va-t-il pas produire un éventail de possibilités très limité ? Un questionnaire peut-il vraiment capter toute la palette d'une personnalité ? Pour l'entrepreneuse transgenre Martine Rothblatt, qui a fait fortune dans les satellites et la biotechnologie, pas de souci. Si on construit les personnalités virtuelles à partir d'un modèle psychologique comme les « Big Five », par exemple, on arrive à pas moins de 328 milliards de combinaisons possibles ❶.

W.S. Bainbridge comme M. Rothblatt ont écrit sur le sujet il y a plusieurs années, bien avant l'avènement des IA comme ChatGPT, qui relancent bien entendu le débat sur ces sujets... Rappelons que dès aujourd'hui, il est possible de demander à ChatGPT de répondre à une question dans le style d'un personnage historique ou d'un écrivain célèbre. C'est déjà une forme de « réincarnation numérique » obtenue sans le moindre questionnaire !

Mais la conscience peut-elle se réduire au connectome, voire à des données numérisées et une personnalité reconstituée *via* un question-

SCIENCE-FICTION

STAR TREK, L'EXPÉRIENCE DU TÉLÉPORTEUR

En science-fiction, on peut rencontrer l'*uploading* dans des scénarios où il n'est pas visible au premier abord. Que penser par exemple du « téléporteur » de *Star Trek* ? Lorsqu'un membre du vaisseau spatial *Enterprise* utilise cet appareil pour se déplacer instantanément sur la surface d'une planète étrangère, l'explorateur est tout simplement désintégré, tué, sur le vaisseau et reconstitué intégralement sur le lieu d'arrivée. Il s'agit donc bel et bien d'*uploading* « caché ».
Que se passe-t-il en cas d'échec de la première phase ? Dans l'épisode « Seconde Chance » de *Star Trek. The next generation*, l'officier William Riker entre dans le téléporteur et rien ne fonctionne. Il en déduit que rien ne s'est produit. Des années plus tard, il comprend qu'en fait son corps d'origine n'a pas été détruit lors de la téléportation, et que son double s'est retrouvé seul et perdu sur la planète de destination. C'est peut-être ce qu'il y a de plus vertigineux dans l'*uploading*. On ne parle pas seulement d'immortalité. Une fois numérisé, on peut se dédoubler, se multiplier, se transformer. ● R.S.

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 9:05:01 PM

© ALINE BUREAU

naire ? Une IA (*uploadée* ou pas) peut-elle être consciente ? Là encore, il faut se méfier des positions tranchées du type : « *Je suis matérialiste, une entité numérique peut donc être consciente* » ou « *Je suis spiritualiste, c'est donc impossible* ». Ainsi, pour un mystique comme le dalaï-lama, une machine peut devenir consciente si elle dispose de la complexité nécessaire pour accueillir la conscience ❷. C'est également le point de vue du roboticien japonais Masahiro Mori, pour qui les robots « *possèdent la nature du Bouddha* ❸ ». Pour cette école de pensée, la conscience est un attribut fondamental du cosmos, qui peut se manifester par l'intermédiaire d'une structure matérielle, mais n'est pas créée par cette dernière. Tandis que bien des matérialistes nieront avec véhémence la possibilité de l'*uploading*, parce que la conscience, pour eux, est le produit d'une structure biologique spécifique faisant de nous des êtres incarnés, uniques.

L'*uploading* est un prisme nous permettant de poser sous de nouvelles formes les notions d'identité et de conscience. « *S'agira-t-il de moi ou d'une copie ?* » est la première question qu'on se pose lorsqu'on entend parler de ce genre de spéculation. Mais qu'est-ce qu'une copie ? Ne suis-je pas, adulte, une copie de ce que j'étais enfant ? Aujourd'hui, on ne dispose bien sûr d'aucune technologie nous permettant de réaliser ces projets futuristes. Mais comme expérience de pensée, le « téléchargement » reste une idée fascinante. ●

❶ Martine Rothblatt, « What is mindware », *Mindclones*, 8 avril 2009. http://mindclones.blogspot.com/2009/04/what-is-mindware.html

❷ Jeremy Howard et Francisco Varela, *Gentle Bridges. Conversations with the Dalai Lama on the sciences of mind*, Shambala, 1992. https://sanjindumisic.com/dalai-lama-on-reincarnation-and-artificial-intelligence/

❸ Masahiro Mori, « Does a robot have buddhanature ? », *Tricycle. The Buddha review*, 21 mars 2023. https://tricycle.org/article/robot-buddhanature/

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 9:05:01 PM

EDGAR MORIN, « EN ATTENDANT LA MORT, PENSONS DONC À MIEUX VIVRE »

Orphelin à 10 ans, Edgar Morin a écrit à 28 ans un grand livre sur la mort, *L'Homme et la mort* (Corréa, 1951). À 100 ans passés pourtant, il la regarde « en voisine ».

EDGAR MORIN

Jusqu'à mon centième anniversaire, aux questions qu'on me posait sur ma propre mort, je répondais en invoquant les forces de vie qui refoulaient puissamment en moi l'angoisse de mort. Certes, par moments m'arrivait de façon fulgurante l'invasion du néant. Souvent le soir avant de m'endormir je me demandais : « *Est-ce que je me réveillerai demain matin ?* » Question du reste plus intrigante qu'angoissante.

Et puis je me souviens qu'au début 2021, quand je fus aux portes de la mort lors d'une hémorragie intestinale ininterrompue, suivie d'une septicémie (jugulée *in extremis*), j'ai vécu un état intermédiaire entre l'hébétude et la placidité, mais sans angoisse.

Quand les 100 ans sont arrivés, j'ai été surtout désarçonné par le passage des dizaines à la centaine pour calculer mon âge. Depuis mes 10 ans, je ressens, comme beaucoup, que le changement de décennie constitue une étape symbolique de sa vie. Mais, de l'adolescence à la vieillesse nonagénaire, je restais dans les limites d'un âge à deux chiffres.

Le surgissement d'un âge nouveau, celui de la centaine, avec son double zéro fut d'abord vécu, avec les cérémonies de mon anniversaire, comme une fête. Cela a masqué le fait que j'entrais dans un espace-temps nouveau et humainement très peu fréquenté. Puis j'ai ressenti cette angoisse plus fréquente : la mort se rapprochait, non pas face à moi, mais cachée, derrière mon dos ; invisible mais toujours présente et plus voisine.

« *J'y pense et puis j'oublie* », comme dit la chanson de Jacques Lanzmann. Mais quand j'y pense, je ne peux vraiment y penser : ma propre mort est un trou noir qui envahit temporairement mon esprit. Par ailleurs, mon esprit est peuplé d'amis disparus. Tout souvenir, non seulement me remet à l'esprit des moments passés, mais rend une vie fantôme à tous ceux qui ont vécu, même brièvement, avec moi. Les êtres les plus chers, dans l'amitié ou l'amour, sont ainsi présents dans l'absence, tout en étant absents dans leur présence. D'où une mélancolie qui me vient de plus en plus souvent.

> « J'AI UNE COMPAGNE ET JE VIS EN AMOUR AVEC ELLE. LA TENDRESSE FAIT OUBLIER LA MORT. »

Je ne souffre pas du pire de la vieillesse : la solitude. J'ai une compagne et je vis en amour avec elle. La tendresse fait oublier la mort. Ses irritations subites, mes nervosités séniles n'ont qu'un temps. Je suis en cela un privilégié. Sur le tard, j'ai aussi retrouvé mes filles et leurs enfants, avec le sentiment heureux d'avoir « ma » famille ; ce qui m'a apporté une paix de l'âme.

La mort a toujours suscité, au-delà de sa certitude biologique, des méditations sur la vanité de l'existence. C'est aussi un thème poétique : « *Ô mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !* » (Charles Baudelaire) Ou encore : « *Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages / Dans la nuit éternelle emportés sans retour / Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges / Jeter l'ancre un seul jour ?* » (Lamartine)

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 9:05:01 PM

BIOGRAPHIE
Né en 1921, Edgar Morin est sociologue et philosophe. Directeur de recherche émérite au CNRS, il est notamment connu comme le penseur de la complexité. Son travail exerce une influence internationale sur la pensée contemporaine. On lui doit, entre autres, *L'Esprit du temps* (1962, rééd. L'Aube, 2017) ; *La Méthode* (6 vol., Seuil, 1977-2004) ; *Introduction à la pensée complexe* (1990, rééd. Seuil, coll. « Points », 2014) ; ou encore *Où va le monde ?* (L'Herne, 2007).

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 9:05:01 PM

« *Ni le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face* », a écrit La Rochefoucauld. Pour ma part, j'ai écrit à l'âge de 28 ans *L'Homme et la mort* (1951), non pour regarder « la mort en face » mais pour essayer de comprendre le regard humain sur la mort : comprendre les attitudes, les sentiments, les croyances et les conceptions humaines de la mort à travers l'histoire et les civilisations.

Pourquoi ai-je écrit ce livre ? Je n'étais pas préoccupé par ma propre mort. Mais elle était toujours présente en moi depuis la mort de ma mère qui m'avait laissé orphelin à 10 ans ; j'étais son fils unique et elle était l'unique objet de mon amour. Puis, durant la guerre, il y eut la mort de proches : des résistants comme moi (mon ami Claude Dreyfus, mon adjoint, l'Allemand antinazi Jean Krazatz), des parents déportés (mon oncle Jo, mon oncle Benjamin) ainsi que la mort par millions de soldats et de civils.

Je fis alors deux importantes découvertes. La première est que, dès la préhistoire, *Homo sapiens* (comme *Homo neanderthalensis*) avait conscience que la mort était la décomposition irrémédiable des chairs, mais avait surmonté cette conscience avec la croyance en une vie au-delà de la mort. Cette vie pouvait prendre soit la forme fantomatique d'esprits des ancêtres qu'il fallait craindre ou honorer, soit la renaissance en un être humain ou animal. Les religions de salut, qui proliférèrent dans l'Empire romain, apportèrent même une promesse de résurrection charnelle. Et l'apôtre Paul pouvait s'exclamer en défi : « *Ô mort où est ta victoire ?* »

Après la Renaissance apparut en Europe un scepticisme secret ou discret sur l'immortalité de l'âme et sur la croyance en un Dieu créateur, scepticisme qui devient clairement agnostique et antireligieux en France chez les philosophes du 18e siècle. Toutefois, Dieu et l'immortalité du salut résistèrent puissamment. Il est remarquable que les États-Unis soient à la fois la société la plus matérialiste et une des plus religieuses, que la Russie, qui fut pendant soixante-dix ans idéologiquement matérialiste et prohiba la religion, soit redevenue après la chute du régime aussi religieuse qu'avant la révolution. Aujourd'hui, nous voyons les pays arabes, qui ont connu des grands courants démocratiques, socialistes et communistes au cours du 20e siècle, devenir des sociétés de piété, tandis que se déchaîne une minorité de fanatiques tueurs. L'effondrement de la religion de salut terrestre que fut le communisme a suscité le retour en de très nombreux pays des anciennes religions de salut céleste.

> « JE CONTINUE À REPOUSSER COMME INCONCEVABLE L'IDÉE D'IMMORTALITÉ TERRESTRE REPRISE PAR CERTAINS HÉRAUTS DU TRANSHUMANISME. »

La seconde découverte est qu'*Homo sapiens*, s'il a horreur de la mort, est capable de risquer sa vie pour une cause supérieure : la famille ou la patrie.

Dans ce livre, mû sans doute par l'horreur de la mort, j'avais envisagé, en conclusion, la prolongation progressive de la vie humaine [1]. Ce n'était pas l'immortalité – l'être humain resterait soumis aux accidents mortels, mais la science permettrait de retarder indéfiniment la mort.

Mais le chimiste et biologiste Leslie Orgel m'avait convaincu, lors d'un séjour à l'institut de biologie Salk à San Diego (Californie) que la mort survenait inévitablement, suite des aléas quantiques incessants qui affectent les échanges moléculaires au sein des cellules ; puis j'ai découvert le mécanisme de l'apoptose – cette programmation de mort cellulaire, comparable à la chute des feuilles à l'automne. Je rédigeais donc une préface autocritique où j'abandonnais le rêve de victoire scientifique de vaincre la mort.

Plus tard encore, le biologiste Jean-Claude Ameisen me déclara que ma première conclusion de 1951 était pertinente. On pouvait envisager, dans un futur assez proche, une prolongation de la vie : par utilisation des cellules souches dormantes dans notre organisme, par l'action sur les télomères de nos ADN, enfin par des prothèses artificielles de cœur, reins, foie et autres organes. Je fis donc une nouvelle conclusion dans ce sens.

Mais je continue à repousser comme inconcevable l'idée d'immortalité terrestre reprise par certains hérauts du transhumanisme. Non seulement nous ne pouvons éviter des accidents mortels, mais nous ne pouvons ni ne devons éliminer virus et bactéries et leurs stratégies mutationnelles.

UNE RÉALITÉ COSMIQUE

Vingt ans après ce livre, j'ai appris qu'on pouvait considérer la mort d'un point de vue physique : la matière et l'univers connaissent aussi la dégradation et la mort. Dix ans plus tard,

© LEONARDO CENDAMO/GETTY

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 9:05:01 PM

j'ai pu la considérer d'un point de vue pleinement biologique. Au cours de mon évolution intellectuelle qui me conduisit à écrire *La Méthode*, je découvris l'importance universelle du second principe de la thermodynamique, lequel enseigne que tout ce qui est organisé tend tôt ou tard vers la désorganisation et que tous ses éléments se dissocieront et se disperseront. Tout meurt, y compris les étoiles qui nous semblaient auparavant éternelles. Tout se décomposera, même les molécules et les atomes.

La mort n'est pas seulement une réalité biologique. C'est une réalité cosmique permanente avec la mort des étoiles. Ce sera la réalité finale de l'Univers : à moins que celui-ci, qui sait, renaisse en phénix, et que de sa propre mort naisse un nouvel Univers.

Dès lors, il est prévisible que ni notre Soleil, ni notre Lune familière, ni notre Terre, ni la vie qui s'y est développée, ni le genre humain n'échapperont à la mort. Tel est l'acquis inexorable de Rudolf Clausius et Edwin Hubble : la mortalité de l'Univers.

Reste cette question : pourquoi et comment il y a de l'organisation dans notre univers ? Tel est le problème que j'ai traité dans le premier volume de *La Méthode*, *La Nature de la nature*. Il débouchait sur cette seconde interrogation : pourquoi la vie ?

L'ÉMERGENCE DE LA VIE

L'apparition de la vie a semblé une sorte de miracle, dû à des circonstances extraordinaires et uniques propre à notre planète. Un tourbillon de molécules se seraient associées et combinées pour former un être nucléoprotéiné, disposant d'une relative autonomie autoorganisatrice, mais dont l'activité interne (communications ADN-ARN-protéines) et externe (mouvements et déplacements) consomme de l'énergie et a donc besoin de s'alimenter en énergies extérieures. Toute autonomie vivante est dépendante de son environnement.

On peut se demander aujourd'hui si les conditions d'émergence de la vie n'ont pu se retrouver sur certaines des innombrables planètes de l'Univers. Quoi qu'il en soit, il faut remarquer l'étonnante faculté cognitive-organisatrice qui apparaît, à l'aube de la vie, dans l'être unicellulaire primitif. Cette faculté de s'autoreproduire, par scission puis duplication de son ADN, pour former deux êtres jumeaux est une invention proprement géniale. Cette lutte contre la mort par l'autoreproduction est une qualité fondamentale inhérente à l'auto-éco-organisation vivante. Alors que pour nous la cognition suppose un cerveau, les bactéries et les végétaux ont intégré la cognition dans leur organisation.

La reproduction du vivant a pris un nouveau tournant avec l'invention de la sexualité, c'est-à-dire la différenciation mâle-femelle et leur complémentarité pour féconder un nouvel être. Dès lors, un lien nouveau s'est créé entre l'individu et l'espèce. L'individu, tout en étant inséré dans l'espèce, s'est trouvé insérant en une unité qui la dépasse. L'espèce est présente en lui (dans son ADN) tout en se trouvant disjoint d'elle face au défi de la mort. L'individu est mortel à court terme alors que l'espèce continue de produire indéfiniment des individus.

> « CHACUN EST CONTRAINT DE DONNER UN SENS À UNE VIE QUI N'A PAS DE SENS EN ELLE-MÊME. »

Alors nous voici devant deux paradoxes : l'individu est tout et rien. Il est tout pour lui car, l'espèce l'a doté de subjectivité, c'est-à-dire d'égocentrisme ; il est son propre trésor, mais ce trésor est promis au néant. L'espèce est tout et rien. Elle est le tout qui englobe les individus, mais elle n'a aucune existence concrète ; elle donne en permanence la vie mais n'a pas de vie. L'espèce continue à travers la mort de ses individus, jusqu'à l'extinction du dernier où elle disparaîtra. Ce qu'il y a d'épouvantable pour l'individu, c'est de lutter sans interruption contre la mort par la respiration, les battements du cœur, la circulation du sang dans l'organisme, la nécessité de boire et de se nourrir, tout en étant certain que sa mort sera l'issue fatale. Le mythe de Sisyphe en est la métaphore.

Faut-il aimer ce destin par amour pour la vie éphémère qui nous est donnée ? *Amor fati* ? Se résigner à l'inévitable ? *Resignazio* ? Oublier ? Se divertir ?

Finalement chacun est contraint de donner un sens à une vie qui n'a pas de sens en elle-même, c'est-à-dire sans signification ni finalité accessible à l'esprit humain. Le sens que je donne à ma vie est la participation à son aventure : vivre poétiquement (c'est à dire dans l'émotion des communions, dans l'émotion esthétique, m'émerveiller des beautés de la vie) tout en me révoltant contre ses cruautés ; le sens que je donne à ma vie est de poursuivre l'aventure de la connaissance qui conduit aux portes de l'inconnaissable et du Mystère. Il est aussi de vivre sa vie comme un Mystère, y compris dans le sens médiéval de « représentation quasi sacrée ». Il est de ressentir la poésie du Mystère.

Nous sommes possédés par cette puissance organisatrice et intelligente

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 9:05:01 PM

qu'on nomme l'espèce, et qui se trouve « engrammée » dans une double hélice physico-chimique d'acide désoxyribonucléique, et dont l'intelligence organisatrice ne peut s'animer qu'à l'intérieur d'un organisme. Elle nous permet d'exister comme êtres auto-éco-organisateurs relativement autonomes : nous la possédons en même temps qu'elle nous possède.

Nos actes, nos paroles, nos pensées qui dépendent de nous dépendent également d'elle. L'espèce et, par elle, notre organisme pensent à la mort pour nous. Ils la combattent sans que nous en ayons conscience. Elle nous donne l'élan vital qui en lui-même refoule la mort et son angoisse.

> « LE SENS QUE JE DONNE À MA VIE EST LA PARTICIPATION À SON AVENTURE : VIVRE POÉTIQUEMENT TOUT EN ME RÉVOLTANT CONTRE SES CRUAUTÉS. »

LE DILEMME DU DIVERTISSEMENT

D'où le problème du « divertissement pascalien » que Blaise Pascal a résumé en deux formules saisissantes : « *Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser* » et « *La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement et c'est pourtant la plus grande de nos misères.* » Pascal est le penseur français le plus sensible aux ambiguïtés et aux contradictions humaines ; il n'a pour autant pas été sensible à l'ambiguïté du divertissement.

Le divertissement distrait effectivement notre esprit en occultant la mort. Le janséniste qu'est Pascal est obsédé par le salut, qui s'obtient par l'austérité de la vie ; il nous pousse à refuser le divertissement. Mais Pascal ne voit pas ce qu'Henri Bergson a vu deux siècles plus tard : la vie est aussi mue par un « élan vital ». Tout ce qui relève de l'élan vital – amour, recherche du plaisir, jeu, activité – peut être conçu comme divertissement.

Ce qu'on appelle les divertissements – aller au cinéma, au match de football – nourrit aussi l'esprit d'imaginaires : est-ce seulement du divertissement ? L'émotion esthétique n'est-elle que divertissement ? Ne s'agit-il pas aussi de multiples expressions d'un vouloir vivre : vivre intensément, poétiquement ? Ce sont là des aspirations profondes de nos vies. En travaillant inconsciemment et consciemment à vivre, ne cherchons-nous pas les saveurs et bonheurs qu'on ne peut ressentir et goûter qu'en vivant ?

La mort est fin de la vie, mais la finalité de la vie n'est autre que la vie elle-même. Exister, c'est vivre pour vivre. Et vivre est bien plus que survivre ; vivre, c'est jouir de ce que nous pouvons ou voulons jouir. L'extrême jouissance du coït représente la rencontre fusionnelle temporaire où Éros et Cosmos se confondent.

Notre conscience nous demande de ne pas oublier la mort. Notre raison nous demande de nous résigner à la mort. Mais notre vouloir vivre nous demande de l'oublier. Nous devons ainsi vivre dans cette ambiguïté : l'oublier sans l'oublier.

Notre subjectivité est donc tiraillée entre ses deux polarités : d'une part, l'égocentrisme du moi-je qui ne peut que ressentir l'horreur de la mort et, d'autre part, la participation à un nous supérieur. Cette participation nous conduit à nous sacrifier pour quelque chose qui nous dépasse : nous faire risquer la mort par amour pour les nôtres (parents, conjoints, enfants) ou par dévouement à sa communauté. Toute communion, toute communauté augmente la « *force d'exister* », « *la puissance d'agir* » (Spinoza) et refoule l'angoisse de la mort.

Une subtile et intime relation unit la vie et la mort chez les êtres polycellulaires que sont les végétaux et animaux. Le renouvellement permanent des cellules de notre corps exige qu'elles se régénèrent en permanence en détruisant leurs cellules anciennes pour les remplacer par des nouvelles. Ainsi, ce qui se passe dans nos corps est une hécatombe permanente, une hécatombe qui permet une régénération d'ensemble. La vie est capable d'utiliser la mort contre la mort.

« *À la fin il n'y a qu'un seul vainqueur : la mort* », a dit un jour Staline à de Gaulle. S'il est vrai que la mort semble être le vainqueur final de l'aventure de la vie et de l'Univers, nul ne sait si un autre Univers ne naîtra pas dans un nouveau commencement. Comme nous ne pouvons, en l'état actuel de nos connaissances et de notre ignorance, ni le prévoir ni le penser, en attendant : pensons donc à mieux vivre.

« Vie » : le mot le plus évident et le plus mystérieux, le plus plat et le plus profond qui nomme ce dont nous sommes à la fois les jouets et les acteurs, et que nous n'arrivons pas à comprendre ni concevoir. ●

[1] Notamment à la suite des lectures d'Élie Metchnikoff, médecin russe découvreur de l'immunologie, et de Sergueï Metalnikov, biologiste, auteur de *La Lutte contre la mort* (1937).

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 9:05:01 PM

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

L'histoire de notre rapport à la mort

- ***Anthropologie de la mort***
Louis-Vincent Thomas, 1975, rééd. Payot, 2004.
Entre Afrique et Occident, cet ouvrage illustre le déni de la mort dans les sociétés modernes.
- ***La Mort et l'Occident de 1300 à nos jours***
Michel Vovelle, 1983, rééd. Gallimard, 2000.
Une somme historique sur les attitudes face à la mort et les rites funéraires.
- ***Sociologie de la mort. Vivre et mourir dans la société contemporaine***
Gaëlle Clavandier, Armand Colin, 2009.
Un tableau récent de l'évolution des pratiques et des idées entourant la fin de vie et le deuil.
- **« Les morts mobiles. Étude sur la circulation des cendres en France »**
Arnaud Esquerre, *Raisons politiques*, n° 41, 2011/1.
Un travail sociologique sur les pratiques récentes en matière de crémation.
- **« Usages des dispositifs socionumériques et communication avec les morts. D'une reconfiguration des rites funéraires »**
Hélène Bourdeloie, *Questions de communication*, n° 28, 2015/2.
Un article sur les évolutions des rites funéraires à l'heure du numérique.

Les rites funéraires

- **« Pluridisciplinary evidence for burial for the La Ferrassie 8 Neandertal child »**
Antoine Balzeau *et al.*, *Scientific Reports*, n° 10, 2020/1.
La première démonstration univoque de rites funéraires chez Néandertal.
- **« Evidence for deliberate burial of the dead by *Homo naledi* »,**
Lee Berger *et al.*, bioRxiv, 5 juin 2023. https://doi.org/10.1101/2023.06.01.543127
Nouvelle publication spectaculaire d'un site majeur aux interprétations controversées.
- ***Aux origines des rites funéraires. Voir, cacher, sacraliser***
Éric Crubézy, Odile Jacob, 2019.
Une synthèse très documentée d'un des meilleurs spécialistes, avec des exemples de première main.
- ***Rituels***
Philippe Charlier, Cerf, 2020.
De Madagascar, au Gabon, en passant par Haïti, un tour du monde des rituels funéraires, illustré par des photos d'archives.
- ***Vaudou. L'homme, la nature et les dieux***
Philippe Charlier, Plon, coll. « Terre humaine », 2020.
Un récit immersif et analytique dans le vaudou béninois, résultat de quinze ans de recherches.

Le deuil

- ***Au bonheur des morts. Récits de ceux qui restent***
Vinciane Despret, Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte, 2015.
Une stimulante réflexion sur les échanges avec nos morts et l'impact qu'ils ont sur nos vies.
- ***Les Morts à l'œuvre***
Vinciane Despret, Les Empêcheurs de penser en rond, 2023.
Ou comment cinq œuvres d'art, commanditées en hommage à des disparus, ont contribué à reconfigurer la vie de ceux qui restent.
- ***Soigner les morts pour guérir les vivants***
Magali Molinié, Les Empêcheurs de penser en rond, 2016.
Une bouffée d'air frais dans la psychologie du deuil. Magali Molinié propose d'y inclure les morts comme sujets à part entière.

L'accompagnement de la fin de vie

- ***Penser la fin de vie. Interroger la mort pour chercher un sens à la vie***
Régis Aubry, Le Cavalier bleu, 2022.
Un médecin déconstruit nos idées reçues sur l'accompagnement de la fin de vie.

La mort à l'ère du numérique

- ***Virtually Human***
Martine Rothblatt, St Martin's Press, 2014.
L'entrepreneuse en biotechnologies explore le rôle des humanités virtuelles dans le futur.
- ***Une vie après la vie***
Hans Moravec, Odile Jacob, 1992.
Un des papes de la robotique imagine un implant cérébral qui surveille toute notre activité cérébrale et l'enregistre…
- **« Une éternité numérique ? Enjeux et perspectives entourant la mort numérique »**
Centre international des études sur la mort (Ciem), *Études sur la mort*, n° 157, 2022/1.
Un tour d'horizon des nouvelles formes de rites et des enjeux soulevés par Internet.

Les classiques

- ***L'Homme et la Mort***
Edgar Morin, 1951, rééd. Seuil, coll.« Points essais », 1976.
Un livre de jeunesse du penseur de la complexité qui ausculte les croyances et les conceptions humaines de la mort à travers l'histoire et les civilisations.
- ***Essais sur l'histoire de la mort en Occident***
Philippe Ariès, 1974, rééd. Seuil, coll. « Points essais », 2015.
- ***L'Homme devant la mort***
Philippe Ariès, 1977, réed. Seuil, coll. « Points histoire », 1985.
Deux classiques qui racontent comment du Moyen Âge à nos jours, la mort est devenue un tabou.

Pour faire un pas de côté

- ***Le Cercueil de verre du Père Lachaise***
Stéphanie Sauget, CNRS, 2023.
Une princesse aurait promis sa fortune à celui qui accepterait de tenir compagnie à sa dépouille dans un caveau de verre…

Le coup de cœur

- ***Le Voyage intranquille. Accompagner la fin de la vie***
Marc Hatzfeld et Mireille Destandau, L'Aube, 2023.
Entre scènes de vie et réflexions sur le palliatif, un portrait délicat de la maison de Gardanne fondée dans le contexte de l'épidémie de sida.
- **« Passeport pour l'éternité »,**
revue *L'Humanologue*, volume 06, 2023.

Podcasts

- ***La Mort et nous***
Le Cours de l'histoire, 2021.
Un podcast de Radio France en quatre épisodes consacré aux rituels funéraires et aux représentations de la mort.

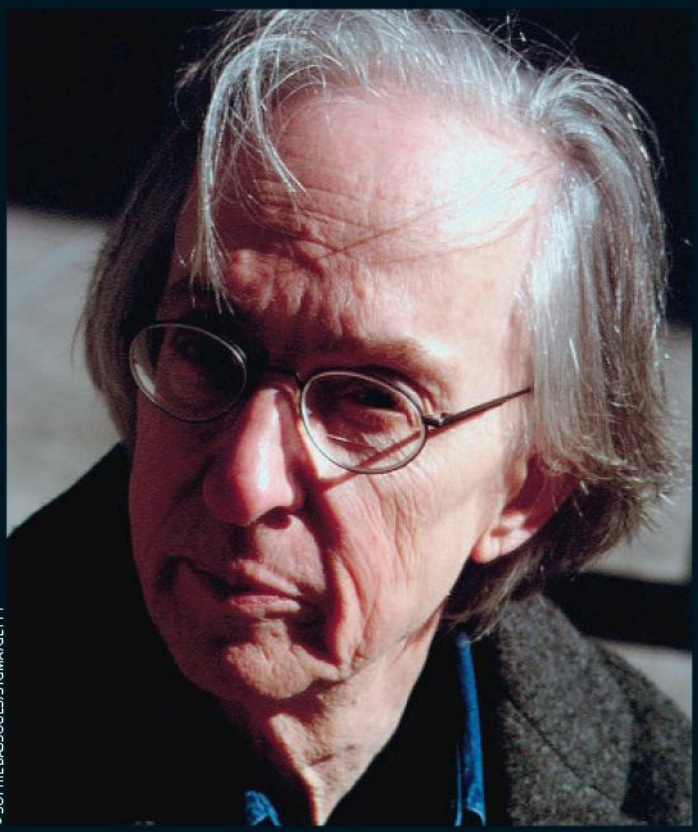
Pour parler aux enfants

- ***La mort, c'est quoi ?***
Jean-François Dortier et Marie Dortier, éd. Sciences Humaines jeunesse, 2023.
Tous les êtres vivants meurent-ils ? La mort fait-elle mal ? Et surtout, qu'y a-t-il après ? Un livre qui répond aux grandes questions que se posent petits et grands.

DANS LES ARCHIVES DE SCIENCES HUMAINES (WWW.SCIENCESHUMAINES.COM)

- **« Les épreuves de la vie »**
Sciences Humaines n°216, 2020.
- **« La force de vivre »**
Sciences Humaines n°328, 2020..

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 9:05:01 PM



© SOPHIE BASSOULS/SYGMA/GETTY

En visitant de l'intérieur le monde des fumeurs de marijuana puis celui de l'art, le sociologue de Chicago, récemment décédé, a renouvelé le regard sur les jugements sociaux et la manière dont ils se forment.

JEAN-LOUIS FABIANI

RÉFÉRENCE

HOWARD BECKER Le sociologue des *outsiders*

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 9:05:01 PM

BIOGRAPHIE
HOWARD BECKER (1928-2023)

Né à Chicago le 18 avril 1928, Howard Saul Becker était le descendant d'un immigrant juif lituanien. Son père dirigeait une entreprise de publicité, sa mère était femme au foyer. Encore adolescent, il commença à exercer ses dons de pianiste dans divers clubs de la ville. C'est à partir de cette expérience qu'il publia ses premiers articles sur le jazz et les fumeurs de marijuana, puis le livre qui devait le faire connaître, *Outsiders* (1963), dans lequel il développait la théorie de l'étiquetage.

Après son doctorat, soutenu sous la direction d'Everett Hughes, il eut divers emplois dans le monde de l'enseignement et de la recherche avant de décrocher un poste permanent à Northwestern University (Evanston, banlieue de Chicago), où il enseigna jusqu'à son départ en retraite en 1999. Il publia en 1982 un second livre marquant, *Les Mondes de l'art*, qui renouvelait radicalement la sociologie de la culture. Acteur majeur de la sociologie interactionniste, il publia plusieurs ouvrages de méthode, dont le plus connu est *Les Ficelles du métier* (2002). Il est mort dans sa maison de Californie le 16 août 2023. ●

Howard Becker, que ses collègues autour du monde nommaient affectueusement Howie, était sans doute une des figures les plus familières de l'univers sociologique international. Éduqué à l'université de Chicago, il faisait partie de ce qu'on appelle la seconde école de Chicago, ce groupe de sociologues formé dans les années 1950 autour de préoccupations communes pour l'observation directe et le caractère primordial des interactions entre individus. Il s'agit au départ d'un cercle d'amis dont les liens se distendront assez vite, réunis autour des professeurs Everett Hughes, auteur du célèbre *Regard sociologique* (*The Sociological Eye*, 1971), et d'Herbert Blumer, disciple de George Herbert Mead qui fut le principal théoricien de l'interactionnisme symbolique*.

L'histoire intellectuelle a retenu plusieurs noms de cette génération, au premier rang desquels Erving Goffman, mais aussi Anselm Strauss, Joseph Gusfield, Eliot Freidson et Fred Davis. Leur intérêt principal était l'observation des situations dans la vie quotidienne, mais il ne faut pas croire qu'ils étaient dépourvus d'intérêt théorique : nous leur devons de nombreux concepts : la théorie de l'étiquetage (*labeling theory*) et la notion de monde (*world*) proposées par H. Becker lui-même ; la distance au rôle (*role distance*) et le cadre de référence (*frame*) de E. Goffman ; le problème public de J. Gusfield, ; l'autonomie professionnelle de E. Freidson ou, de manière plus générale, la théorie ancrée (*grounded theory*) issue du terrain proposé par Barney Glaser et A. Strauss.

● JEAN-LOUIS FABIANI
Sociologue, professeur émérite à l'université d'Europe centrale à Vienne, auteur, entre autres, de *La Sociologie. Histoire, idées et courants* (éd. Sciences Humaines, 2022), de *Pierre Bourdieu. Un structuralisme héroïque* (Seuil, 2016) et de *La sociologie comme elle s'écrit. De Bourdieu à Latour* (EHESS, 2015).

AU PLUS PRÈS DE L'EXPÉRIENCE DES AGENTS

Cet ensemble de concepts a eu un grand succès au moment de la publication des principaux ouvrages au cours des années 1960, au point d'être intégrés dans la sociologie générale comme des outils usuels.

Une des caractéristiques de ce groupe est aussi d'avoir réussi à s'adresser à un public plus large que celui des professionnels de la sociologie. C'est particulièrement le cas des ouvrages de H. Becker : *Outsiders* (1963) a suscité un vaste débat social autour des usages de la notion de déviance et *Les Mondes de l'art* (1982) a eu des effets importants dans le domaine des industries culturelles alors en expansion. Cette propriété est l'effet de la volonté d'éliminer tout jargon professionnel et de rester au plus près de l'expérience des agents dans le compte rendu qu'en fait le sociologue. Dans ses ouvrages de méthode, H. Becker en fait un impératif.

Si Howie nous est aussi familier, au point d'être intégré dans la photo de famille de la sociologie française, c'est qu'il a survécu à nombre de ses collègues de Chicago (E. Goffman est mort à la soixantaine) et eu le temps de voir les idées interactionnistes devenir les idées dominantes de la sociologie, dans un monde où la contre-culture qu'incarnaient les pages célèbres d'*Outsiders* s'était imposée comme la culture de masse. Il était devenu, comme l'écrit Laurent Jeanpierre, notre « *oncle d'Amérique* », messager d'une sociologie aussi cool que son style de vie (*Libération*, 18 août 2023). Ce qui séduisait chez l'homme de Chicago, c'est qu'il avait plaisamment construit la figure d'un savant lui-même légèrement déviant, dont la connaissance des fumeurs de marijuana était issue de

Délivré à 353101 le 10/30/2023, 9:05:01 PM

© ROBERT ABBOTT SENGSTACKE/GETTY

Le World Saxophone Quartet dans un club de jazz de New-York (1986).

sa propre pratique, et dont la seconde « carrière » de musicien de jazz ajoute l'aura d'une vie nocturne et aventureuse. En 2015, dans un remarquable article du *New Yorker*, H. Becker contribua avec humour à sa propre légende en répondant ainsi au journaliste qui lui demandait : « *Est-ce que vous en connaissiez autant sur l'herbe parce que vous en fumiez ? – Oui évidemment. – Est-ce que vous en fumez toujours ? – Oui, évidemment.* » Un des éléments du succès populaire d'*Outsiders* était qu'il arrivait à son heure aux États-Unis où la quête de la permissivité et de la libération des mœurs fédérait une partie grandissante des couches moyennes.

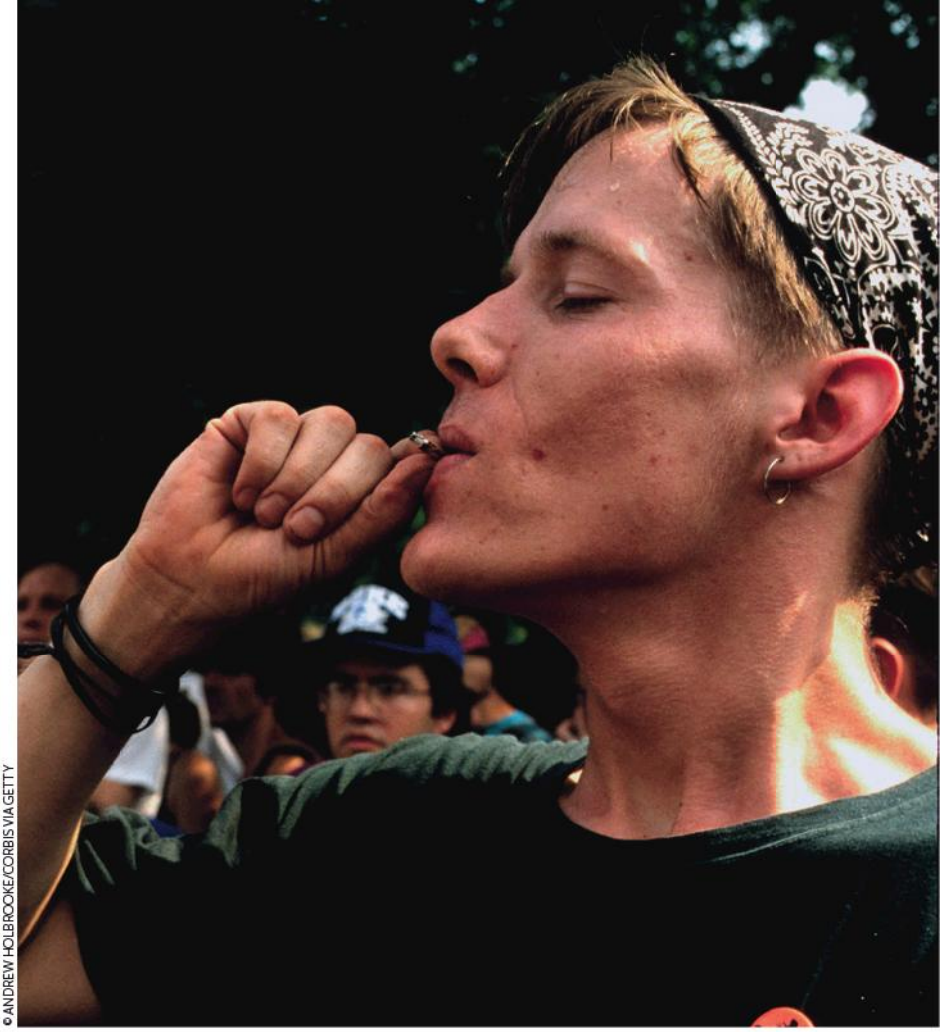
LA THÉORIE DE L'ÉTIQUETAGE

Outsiders est en effet l'ouvrage qui a le plus marqué la carrière de H. Becker en figeant son image et en suscitant d'innombrables malentendus, qu'il essaya de dissiper dans la seconde édition du livre et dans d'autres écrits jusqu'à la fin de sa vie. Son expérience de musicien a incontestablement compté dans la construction de sa sociologie, mais aussi, dans le sillage de la phénoménologie* d'Alfred Schütz et de son fameux article « Making music together » (*Social Research*, 1951), des processus de coordination entre les agents, de ce qui fait tenir ensemble un collectif, quels que soient son objet et sa taille, qu'il soit occupé à jouer de la musique ou à fumer un joint.

C'est donc à la théorie de l'étiquetage (*labeling theory*) que H. Becker doit sa première reconnaissance. Il y apparaît comme un adversaire déterminé de la notion de déviance telle qu'elle est prise comme allant de soi par la sociologie majoritaire de l'époque : le fait pour des individus de transgresser des normes morales ou légales. Il soutient au contraire que n'est déviant que celle ou celui qui est défini comme tel à partir d'un processus social d'étiquetage dont H. Becker propose une analyse détaillée. Aujourd'hui, faisait remarquer l'auteur dans sa préface à la traduction tardive de son livre en français, l'étiquetage semble une évidence. Pourtant, lorsqu'elle fut proposée, l'idée choqua, car elle semblait annoncer une sorte de dérive relativiste de la sociologie. Il faut reconnaître qu'elle est beaucoup plus subtile, et qu'elle ne fournit pas un ensemble d'excuses à la déviance, ouvrant la porte à une sorte de laxisme sociologique – accusation de nouveau à la mode dans les milieux politiques néoconservateurs.

Outsiders est incontestablement un livre d'*insider*. H. Becker part en effet de l'intérieur d'un groupe pour analyser l'interaction en termes d'apprentissage : conçu comme une carrière, c'est-à-dire un espace de transformations progressives sous l'effet des interactions, un processus inscrit dans la tempo-

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 5:55:27 PM



© ANDREW HOLBROOKE/CORBIS VIA GETTY

ralité des échanges. Il part de ce qu'il connaît, les musiciens de jazz et les consommateurs de marijuana, groupes qui ont d'ailleurs des points communs, pour montrer que la déviance peut être considérée comme l'aboutissement d'un processus de construction. Les groupes sociaux créent la déviance par l'institution de normes dont la transgression constitue la déviance. L'alcoolisme, le tabagisme et l'usage de drogues ne constituent pas des déviances par nature, mais ne le sont que dans leur relation à un ensemble de normes dont le caractère contingent ne fait pas de doute. *Outsiders* est également une contribution remarquable à une sociologie du plaisir : celui-ci n'existe jamais en soi, comme la réponse à un *stimulus* ; son surgissement et son amplification nécessitent un apprentissage social, dont le chercheur peut reconstituer les étapes. La première bouffée de marijuana n'est jamais agréable : c'est la perception de la satisfaction ressentie par les autres qui est la condition du plaisir.

LE MONDE DE L'ART

Après le succès considérable d'*Outsiders*, H. Becker ouvrit un long chantier destiné à repenser les fondements de la sociologie des formes culturelles. La question de savoir ce qui fait un collectif, qui était au cœur des articles réunis dans son premier livre, se retrouvait posée à nouveaux frais dans son analyse des mondes de l'art. La première présentation de son entreprise est l'objet d'un bref article dans l'*American Sociological Review*, au titre explicite : « Art as Collective Action », en 1974, qui fait l'objet de 1 200 citations, témoignant de la profondeur de son impact. Il y soutient que les arts ont un caractère social et que la présence de l'artiste et de l'œuvre n'en fournit pas une description suffisante. Pour qu'un artiste soit un artiste et qu'une œuvre soit une œuvre, il faut qu'à côté des créateurs existe une autre catégorie sociale, le personnel de renfort (*support personnel*), qui constitue la condition du développement de toute espèce de monde de l'art, même ceux qui semblent les plus centrés autour de la performance solitaire et ne nécessitent pratiquement pas de support matériel, comme la poésie. Huit ans plus tard, le livre fut un immense succès : l'auteur y faisait réapparaître toutes les petites mains des mondes de l'art, celles qui sont effacées au moment du vernissage de l'exposition ou de la publication d'un livre. La couverture de l'édition états-unienne de l'ouvrage offrait une déconstruction instantanée de l'idéologie de la solitude du génie artistique : on y voyait la photo d'un manutentionnaire transportant un tableau dans un musée, condition nécessaire, mais loin d'être suffisante, de la survie réputationnelle d'un artiste.

En adaptant très librement la notion de monde de l'art (*art world*), proposée initialement par le philosophe Arthur Danto, pour en faire un outil sociologique appelé à devenir paradigmatique, H. Becker a accompli un geste paradoxal : d'un côté, il a fait entrer l'art dans le cercle des objets légitimes de la sociologie états-unienne, alors que ce dernier avait longtemps campé à sa périphérie ; d'un autre côté, il a rapatrié la sociologie de l'art au sein de la sociologie du travail. Une des objections les plus fréquemment adressées à H. Becker dans les nombreux comptes rendus qui ont accompagné la sortie du livre consistait à dire que sa sociologie ne traitait pas de l'art en tant que tel, mais des métiers et des formes de coopération par lesquels les objets esthétiques étaient produits et distribués. H. Becker n'a jamais esquivé la question : dans sa préface, il précise qu'il a considéré « *l'art comme un travail, en s'intéressant plus aux formes de coopération mises en jeu par ceux qui réalisent les œuvres qu'aux*

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 5:55:27 PM

œuvres elles-mêmes ou même à leurs créateurs au sens traditionnel».

C'est ce déplacement qui fait la qualité sociologique de l'ouvrage. Le sociologue n'est pas impressionné par la religion de l'art qui est au principe du sentiment de sacré sans divinité qu'ont développé les modernes. Il a été pianiste dans des bars de Chicago et il se trouve bien placé pour savoir que l'auditoire est rarement habité de pulsions légitimistes. De son adolescence à Chicago, il a gardé ce qu'il nomme un «*anti-élitisme viscéral*» qui est au principe de sa vision déflationniste de l'art, «*envisagé comme un travail peu différent des autres, et de ceux qu'on appelle artistes comme des travailleurs très peu différents des autres, singulièrement peu différents de ces autres travailleurs qui participent à la réalisation des œuvres d'art*».

La puissance de la sociologie de H. Becker est d'être centrée autour d'une notion aussi simple qu'efficace : celle de «monde». Son apparente trivialité ne doit pas tromper. H. Becker a retenu de la définition de A. Danto la dimension contextuelle, institutionnelle et artefactuelle de l'art. Mais il l'a surtout lestée de ce que sa formation de sociologue interactionniste dans les années 1950 à Chicago devait à E. Hugues et H. Blumer. La vie sociale s'accomplit dans la dynamique propre des interactions interindividuelles ; les agents s'orientent par rapport aux significations que portent les individus et les objets (tableaux, instruments de musique) qui peuplent leur monde. Leur trajectoire dans l'espace social se déploie à partir des éléments d'information que leur fournissent les interactions avec les autres agents et du jeu complexe que nourrit l'interprétation des situations.

Dans le domaine de l'art, comme dans tous les autres secteurs de la vie sociale, les acteurs éprouvent la nécessité de coopérer en fonction d'un nombre limité de procédures conventionnelles qui fournissent les cadres tacites de l'interaction (le gardien de musée sait ce qu'il doit faire aussi bien que la conservatrice). Si la plasticité des situations permet les réarrangements et la réécriture partielle des conventions* (un gardien peut être amené à assurer les fonctions de guide), on ne doit pas conclure au caractère éphémère ou réduit à l'ici et maintenant de l'interaction des mondes de l'art, qui présentent au contraire une remarquable durabilité. C'est le cadre du théâtre dont le format a été fixé dans la Grèce antique et qui a relativement peu bougé, bien que ses fonctions sociales aient connu d'amples changements.

Un vase de Vallauris produit par Pablo Picasso n'a pratiquement rien à voir avec celui d'un artisan d'art : la réputation de Picasso fait que l'objet change de statut.

Le modèle proposé par H. Becker résiste plutôt bien à la critique convenue que lui oppose la sociologie structuraliste, particulièrement celle qui a été inspirée par Pierre Bourdieu, et qui tend à ne voir dans l'interactionnisme que la dimension du face-à-face, sans s'intéresser vraiment à la part considérable des dispositifs conventionnels qui stabilisent les interactions. H. Becker n'oublie jamais que les arts ont une longue histoire. Le monde est défini comme «*le réseau de tous ceux dont les activités, coordonnées grâce à une connaissance commune des moyens conventionnels de travail, concourent à la production des œuvres qui font précisément la notoriété du monde de l'art*». Il n'a pas échappé à l'auteur que la définition avait une dimension tautologique : c'est selon lui ce qui fait son caractère heuristique, la sociologie ne faisant pas à proprement parler de découverte mais permettant de comprendre les modalités de production et de distribution des artefacts.

ARTISTE OU ARTISAN ?

Le chapitre sur l'art et l'artisanat («Arts and crafts») permet de saisir la démarche à la fois rustique et élaborée de Becker. La distinction entre *arts* et *crafts* est d'abord la conséquence de la manière de nommer les activités productrices. Le même objet peut être considéré comme le produit d'un artiste ou d'un artisan en fonction du regard qu'on porte sur lui. Un vase de Vallauris produit par Pablo Picasso n'a pratiquement rien à voir avec celui d'un artisan d'art : la réputation de Picasso fait que l'objet change de statut. Il est la conséquence d'un certain état des arrangements conventionnels et des rapports sociaux : la théorie des mondes de l'art est de ce point de vue une extension de la théorie de l'étiquetage.

La notion de «monde» a eu un énorme succès, et a suscité quelques malentendus. Certains de ses utilisateurs y ont surtout vu un assouplissement des contraintes structurales ordinairement imputées à la théorie des champs de P. Bourdieu et une forme d'anarchisme méthodologique, alors que la notion de «convention» utilisée par H. Becker est fort rigoureuse : il prend à ce propos l'exemple de la notation musicale. Il y aurait certainement d'autres manières de faire, mais la convention en œuvre est communément acceptée et permet de gagner du temps dans la pratique musicale. L'accent mis sur les jeux coopératifs a souvent laissé penser que l'auteur des *Mondes de l'art* avait négligé

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 5:55:27 PM

EXTRAIT

Howard Becker : « Jouer du piano a donné le ton à mon travail de sociologue ».

« En 1970, j'ai pris une année de congé de la Northwestern University pour aller au Center for Advanced Study in the Behavioral Sciences à Palo Alto, Californie. C'est alors que j'ai commencé consciemment le travail sur *Les Mondes de l'art*. Je voulais faire quelque chose de différent, m'engager sur un nouveau terrain. Je pensais que la sociologie de l'art était un champ sous-développé (...).

Il est intéressant de se demander quand, en fait, commence un travail de recherche. Pour ce qui est des *Mondes de l'art*, je pourrais dire que cela a commencé avant que je devienne sociologue, quand je suis devenu pianiste. Jouer du piano est une expérience qui a donné le ton et qui continue à donner le ton à ma vie et à mon travail de sociologue. Cela m'a donné beaucoup de ce que nous pouvons raisonnablement appeler des "données", des choses que je savais pouvoir utiliser dans ma réflexion.

Je suis de près la manière de mon mentor, Everett C. Hughes, qui a tant contribué à la sociologie au Canada et aux États-Unis. La manière de Hughes était très intuitive. Il savait comment faire et pouvait, lorsqu'il s'y mettait, expliquer comment il s'y prenait. Enfin, dans certaines limites. J'ai grandi à une époque plus soucieuse de méthode et j'ai donc été poussé à penser plus qu'il ne l'a jamais fait au comment de ce que je faisais.

J'aborde toujours un projet, comme je l'ai fait avec *Les Mondes de l'art*, avec un fort sentiment de ce que je ne sais pas. Mon sens du sujet est flou, je suis certain de ne pas poser les bonnes questions et également certain que, quels que soient en définitive la question ou le problème, je ne connais pas les bonnes méthodes pour l'étudier. Et je suis aussi – je ne m'en vante pas mais ne fais que reconnaître que c'est ce que je fais – assez arrogant pour ne pas tenir compte d'à peu près tout ce qu'on a déjà écrit sur le sujet que je m'apprête à étudier.

Ce n'est pas dire que je n'ai aucune idée. Je déteste cette manière qu'ont des gens de penser qu'ils peuvent entrer sur un terrain comme s'il s'agissait d'une *tabula rasa* et qu'ils n'ont qu'à attendre que les choses "émergent".

C'est faux. Les sujets, les problèmes et les thèmes "n'émergent" pas. Il vaut mieux dire que c'est nous qui les faisons "émerger", que nous les inventons à la suite de ce que nous apprenons une fois le travail commencé. Cela veut dire utiliser chaque jour ce que nous apprenons, appliquer toutes les théories que nous maîtrisons aux observations quotidiennes et, sur cette base, générer de nouvelles questions et de nouveaux problèmes. Nous faisons cela à l'aide d'idées de travail, de ce qu'Herbert Blumer appelait des "concepts sensibilisants". Pour dire les choses de manière simple et abstraite, le lien entre théorie et recherche est que les théories soulèvent des questions, suggèrent des choses à regarder, soulignent ce que nous ne savons pas encore et que la recherche répond à des questions mais nous rend aussi conscients de choses auxquelles nous n'avions pas pensé, ce qui, en retour, suggère des possibilités théoriques. »

SOURCE

• Traduit de l'anglais par Pierre Roberge. Ce témoignage auprès d'un public étudiant a fait l'objet d'une publication dans Mercure Daniel (dir.), *L'Analyse du social. Les modes d'explication*, Presses universitaires Laval, 2005.

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 5:55:27 PM

© CARSTEN REHDER/PICTURE ALLIANCE VIA GETTY

Vernissage d'une exposition à Hambourg (1992).

la dimension agonistique de la compétition artistique. Plus de trente ans après sa publication, l'ouvrage continue de fournir des appuis à l'analyse de l'art et de nourrir des controverses. En France, Pierre-Michel Menger, qui avait donné une préface remarquée à la traduction du livre, a sorti la problématique du travail artistique de son enveloppe interactionniste pour explorer de nouvelles pistes. Et, à l'égal des concepts de « champ », de « scène » et de « réseau », celui de « monde » continue d'ordonner une gamme variée d'analyses empiriques, parmi lesquelles on peut citer celles de Marc Perrenoud sur les musiciens, *Les Musicos* (2007).

H. Becker était le plus francophile des sociologues états-uniens. Il avait appris le français et était très attentif à la vie sociale de son second pays. Certains sociologues, qui ont souvent vu dans son œuvre une alternative commode à la théorie de P. Bourdieu, la notion de « monde » étant beaucoup plus flexible que celle de « champ » – on pense en particulier à Antoine Hennion ou Alain Pessin – , lui ont offert une seconde jeunesse. Il en tire une sorte de joie gourmande, comme en témoigne cet article du *New Yorker*, déjà cité, où il affirmait qu'il y a une vie sociologique après 80 ans, tout en affirmant sa profonde satisfaction d'incarner « *l'Américain non bourdieusien* ».

On voit ici que le gentil Howie est loin d'être un sociologue pacifiste, montrant, par la franche hostilité qu'il voue à P. Bourdieu, que les différents mondes, ici celui de la sociologie, ne sont pas faits uniquement de jeux coopératifs. Dans un de ses derniers ouvrages *What About Mozart? What About Murder?* (2014), il revenait sur sa carrière en écartant inlassablement l'accusation de relativisme qui l'avait toujours poursuivi. Son livre est une défense de la pensée par cas, contre la spéculation et contre la généralisation hâtive. S'il ne résout pas tous les problèmes épistémologiques liés aux études de cas (*case studies*), ce livre témoigne néanmoins de la fidélité de son auteur à une méthode et à un style.

MOTS-CLÉS

• Interactionnisme symbolique
Il s'agit d'un courant sociologique développé à Chicago au milieu du 20e siècle qui postule que la société est le produit des interactions entre les individus. Il s'oppose au déterminisme (les choses auraient toujours pu se passer autrement) et au structuralisme, en insistant sur la plasticité des situations.

• Phénoménologie
La phénoménologie a d'abord été développée comme pratique philosophique par Edmund Husserl. Il s'agit de partir de l'expérience vécue et de décrire les phénomènes tels qu'ils apparaissent à la conscience. L'accent est mis sur la réflexivité de la conscience, thème qui intéressera beaucoup les sociologues.

• Convention
Pour Howard Becker, les gens savent à peu près comment les choses ont été faites dans le passé, comment elles sont faites habituellement, et que les autres savent toutes ces choses aussi. Ainsi, dit-il, si je fais les choses comme d'après moi, chacun sait qu'elles sont faites habituellement, et comme chacun est préparé à les faire, je peux avoir confiance dans le fait que mes actions vont s'accorder aux leurs et que nous serons en mesure d'accomplir ce que nous essayons de faire avec le minimum de difficultés et d'incompréhension.

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 5:55:27 PM

23 FÉVRIER 1949

L'écrivain dissident soviétique Viktor Kravchenko pendant son procès contre le journal communiste *Les Lettres françaises* à Paris.

© KEYSTONE/GAMMA-RAPHO/GETTY

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 5:55:27 PM

© SAMUËL BERTHET

● FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...

Viktor Kravchenko a choisi la liberté

Avec l'affaire Kravchenko, les procès de Moscou se déplacent à Paris. En avril 1944, Viktor Kravchenko (1905-1966), ancien haut fonctionnaire soviétique d'origine ukrainienne, passe à l'Ouest à l'occasion d'une mission d'achat de matériel de guerre à Washington. Installé aux États-Unis, il raconte le fonctionnement du système bureaucratique qu'il a fui dans un livre, qui connaît un triomphe international : *J'ai choisi la liberté ! La vie publique et privée d'un haut fonctionnaire soviétique* est vendu à 5 millions d'exemplaires. La publication de cette autobiographie dans un climat naissant de guerre froide, propice à une curiosité renouvelée sur ce qui se passe à l'Est, va contribuer à son succès.

En France, le livre, sorti en 1947, dépassera les 400 000 exemplaires vendus, rivalisant avec *Le Silence de la mer* de Vercors et *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry. En cet automne 1947 de rupture du Parti communiste français avec le tripartisme, *Les Lettres françaises* attaquent Kravchenko et dénoncent un faux qui ne peut être qu'une manipulation venant d'Amérique. Sous le titre « Comment fut fabriqué Kravchenko », le directeur du journal communiste, Claude Morgan, fait passer un article qui accuse Kravchenko de mensonge et d'ivrognerie. Ce dernier ne serait qu'un piètre agent des services secrets américains, joueur et épris de boisson, qui aurait dû faire face à ses dettes en promettant la publication d'un livre à sensation.

Le journal communiste *Les Lettres françaises* passe un article qui accuse Kravchenko de mensonge et d'ivrognerie.

Face à ces propos calomnieux, Kravchenko assigne en justice le directeur des *Lettres françaises* en janvier 1948. C. Morgan relève le défi et annonce qu'il apportera les preuves des allégations de son journal. Le procès s'ouvre le 24 janvier 1949 devant la 17e chambre correctionnelle de la Seine dans un palais de justice rempli d'une foule immense. Alors que le PCF inverse le rapport de force en transformant le procès en diffamation intenté à son journal en un procès de Kravchenko, un témoignage majeur et irrécusable renverse à nouveau le cours du procès : celui de Margarete Buber-Neumann, femme de Heinz Neumann, membre influent du Komintern. Elle a traversé les deux totalitarismes en vivant dans leurs camps respectifs. Le couple ayant aidé les républicains espagnols, H. Neumann est arrêté en Suisse le 15 décembre 1934. Hitler veut son rapatriement en Allemagne, mais Staline le protège et permet au couple de rejoindre Moscou. En cette période des procès de Moscou et de purges en tous genres, notamment pour ceux qui ont frayé avec le monde extérieur, H. Neumann disparaît en avril 1937. Son épouse est à son tour déportée en Sibérie en juin 1938. Condamnée à cinq ans d'internement en camp, elle en sort au printemps 1940, avant la fin de sa peine, pour être envoyée dans un camp nazi, à Ravensbrück. Quand paraît le livre de Kravchenko, elle ne peut que souscrire à ce qu'il décrit. Son témoignage dans ce procès à grand spectacle fait figure d'événement majeur. Ce qu'elle raconte est accablant et l'émotion est à son comble. Les avocats du PCF, sur la défensive, laissent la parole au seul avocat non communiste des *Lettres françaises*, Maître Blumel, qui ose répondre à M. Buber-Neumann que s'il n'y a pas de murailles, ce ne peut être un camp.

Le dénouement donne raison à Kravchenko. La 11e chambre de la cour d'appel de Paris admet qu'il y a bien eu diffamation de la part des *Lettres françaises*, condamnées à verser la somme dérisoire d'un franc symbolique, alors que le plaignant a dû dépenser entre 20 et 25 millions de francs pour conduire son action judiciaire. Le témoignage de M. Buber-Neumann restera un temps fort dans la prise de conscience ultérieure du totalitarisme, une sorte de pierre d'attente. Cependant, sur le moment, le PCF réussit sa bataille en continuant à rendre non vraisemblable l'existence de camps à l'échelle de masse sur la terre du socialisme. Le crédit conquis par l'URSS durant la guerre, encore intact, joue comme écran par rapport à l'éclatement de la vérité sur la nature totalitaire de ce régime. ●

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 5:55:27 PM

LE LIVRE DU MOIS

DANS LA FABRIQUE DES « GRANDS HOMMES »

Les grands dirigeants font-ils l'histoire ? Ou est-ce l'histoire qui fait d'eux ce qu'ils sont ? En dressant le portrait de douze grandes figures politiques du 20e siècle, l'historien Ian Kershaw, éminent spécialiste du nazisme, propose un essai sur les ressorts de leur pouvoir.

Jusqu'à la chute du mur de Berlin, le chancelier Helmut Kohl semblait être un dirigeant on ne peut plus banal. Tout changea en novembre 1989, à la faveur d'événements qu'il n'avait rien fait pour créer, mais dont il s'empara pour marquer l'histoire de sa patte. Il devint l'artisan en chef de l'unification des deux Allemagne, moins d'un an après l'ouverture du Mur. « *Mais fit-il vraiment l'histoire, ou est-ce l'histoire qui le fit ?* » interroge l'historien Ian Kershaw. Même question pour Lénine, Hitler, Franco, de Gaulle ou Churchill. Quel rôle a joué leur personnalité dans leur conquête et leur exercice du pouvoir ? Quelle a été la part des circonstances ?

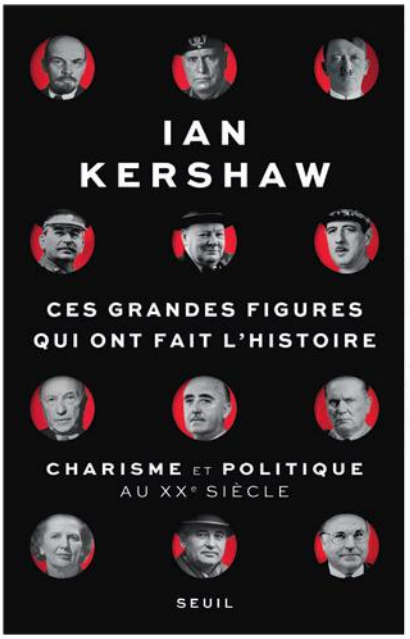
Ces questions ne sont pas nouvelles en histoire, I. Kershaw le sait. Il introduit son propos en citant Karl Marx qui, déjà au 19e siècle, s'efforçait de comprendre comment Louis-Napoléon Bonaparte, un insignifiant bouffon, allait devenir Napoléon III et exercer des pouvoirs dictatoriaux à la faveur du coup d'État de décembre 1851. « *Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas de leur plein gré, dans des circonstances librement choisies ; celles-ci, ils les trouvent au contraire toutes faites, données, héritage du passé* », écrivait K. Marx, cité par I. Kershaw.

L'ouvrage offre une galerie de douze portraits de dirigeants qui ont façonné l'histoire européenne du siècle dernier, les uns en démocrates (Churchill, de Gaulle, Adenauer, Thatcher, Gorbatchev, Kohl) les autres en dictateurs (Lénine, Mussolini, Hitler, Staline, Franco, Tito). La question n'est pas de savoir s'ils ont été vraiment « grands » ou si on peut parler de « grandeur négative », car cette notion est selon, I. Kershaw, trop empreinte de jugement moral. Il en reste aux faits, à l'impact et à l'héritage historiques de ces hommes et femmes. Chaque portrait s'ouvre sur un examen de personnalité, en se gardant bien de tomber dans une analyse psychologisante. Sont ensuite décryptées les « conditions préalables » au pouvoir, pour terminer sur un bilan de l'héritage laissé par chacun. Le récit est limpide : les lecteurs, y compris les plus les novices, n'auront aucun mal à comprendre comment un culte de la personnalité s'est constitué autour de Lénine après la révolution russe, malgré une idéologie qui célébrait le collectif. Également comment l'autorité personnelle de Tito cimentait l'unité de la Yougoslavie, si bien que le pays s'est disloqué peu après sa mort.

QU'EST-CE QUE LE CHARISME ?

Ian Kershaw ne prétend pas révolutionner l'historiographie et travaille à partir de biographies déjà existantes. Son livre propose en revanche de relire leur parcours pour faire la part entre les circonstances d'un côté et la personnalité de l'autre. Cette approche permet de donner un sens nouveau à ce qui pouvait sembler être d'infimes détails : ce devoir d'école de Charles de Gaulle, rédigé à 15 ans, qui prévoyait que la France serait sauvée par un « général de Gaulle », en dit long sur sa vision de la grandeur de la France et sur lui-même. Dans un tout autre registre, on comprend comment Francisco Franco utilisait son exceptionnelle capacité de rétention urinaire pour ne jamais interrompre les réunions du cabinet qui duraient des heures, éprouvant ainsi ses ministres.

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 5:55:27 PM



• ***Ces grandes figures qui ont fait l'histoire. Charisme et politique au 20e siècle***
Ian Kershaw, Seuil, 2023, 528 p., 25,90 €.

BIOGRAPHIE

Né en 1943, professeur à l'université de Sheffield (Grande-Bretagne) et membre de la British Academy, Ian Kershaw est un des plus grands spécialistes du nazisme. Il est notamment l'auteur d'une biographie d'Adolf Hitler parue chez Flammarion en 2008.

Pour cerner la personnalité de ses personnages, I. Kershaw cite régulièrement des contemporains qui les ont fréquentés. François Mitterrand qui, parlant de Margaret Thatcher, disait qu'« *elle avait la bouche de Marilyn et le regard de Caligula* », par exemple. Ou l'ancien Premier ministre britannique Stanley Baldwin qui racontait que Winston Churchill avait été doté de tant de dons à la naissance – imagination, éloquence, zèle, compétence – qu'une fée se pencha sur son berceau et le secoua pour qu'il n'ait ni jugement ni sagesse.

Bien sûr, le chapitre consacré à Adolf Hitler est particulièrement intéressant. Biographe reconnu du Führer, I. Kershaw est un spécialiste du nazisme qui a su trouver une troisième voie entre les historiens qui voyaient dans le leader du IIIe Reich un despote absolu et ceux qui le considéraient comme un dictateur faible face à une bureaucratie toute-puissante. Le professeur à l'université de Sheffield reprend ici sa démonstration sur les rouages de l'« autorité charismatique » d'A. Hitler, artiste raté, sans qualité apparente hormis celle d'être bon tribun. Cette notion, inspirée de Max Weber, relie l'individu à son cadre social et politique : le charisme ne vient pas seulement des qualités intrinsèques du leader mais de celles que ses suiveurs lui attribuent. C'est parce que la foule et son entourage le percevaient comme héroïque et doté d'une grande mission qu'Hitler a pu régner sur l'Allemagne. I. Kershaw applique son analyse à deux autres figures : selon lui, le dictateur yougoslave Tito disposait aussi d'un « *leadership* charismatique », tout comme le général de Gaulle qui s'appuyait « *sur ses réalisations de héros de guerre français et sauveur national* ».

LE RÔLE PRÉPONDÉRANT DES GUERRES MONDIALES

L'intérêt de l'ouvrage réside davantage dans ces récits d'accession et d'exercice du pouvoir que dans les conclusions assez attendues qui en sont tirées. Sans surprise, on constate que tous, dictateurs comme démocrates, étaient des « *individus déterminés* », « *instinctivement autoritaires* », témoignant « *d'un degré de résolution hors du commun, avant et après* (leur) *accession au pouvoir* ». Leur confiance en eux apparaît bien souvent comme une des clés de leur conquête du pouvoir, même si pour M. Thatcher et H. Kohl, leur obstination signe aussi leur perte. Les guerres du 20e siècle ont, là non plus sans grande surprise, joué un rôle déterminant : Lénine, Mussolini, Hitler ne seraient très certainement pas arrivés au pouvoir sans la Première Guerre mondiale, pas plus que Churchill, de Gaulle ou Tito ne se seraient hissés à la tête de leur nation sans la Seconde. « *Leur aptitude à exploiter avec tant de réussite des conditions qu'ils n'avaient guère, voire aucunement, contribué à créer les a fait sortir du lot et les a rendus capables de présider à des changements fondamentaux* », écrit I. Kershaw en conclusion.

Son ouvrage s'inscrit dans une lignée de publications consacrées aux dirigeants puissants du passé : le livre *Leadership* de Henry Kissinger, qui décrypte le style de six dirigeants du 20e siècle, ou la série *Le Parcours des tyrans*, qui propose d'entrer dans la peau des autocrates, le 21e siècle n'ayant pas fait disparaître l'autoritarisme. L'historien cite donc Vladimir Poutine en Russie, Recep Tayyip Erdogan en Turquie, Narendra Modi en Inde et surtout Xi Jinping en Chine, dont le pouvoir repose sur un ensemble de structures politiques, économiques, idéologiques et militaires, plus que sur sa personnalité. Et I. Kershaw nous met en garde : « *Pour ma part, j'éviterais totalement avec bonheur les personnalités "charismatiques" au profit de dirigeants qui, s'ils sont moins hauts en couleur, peuvent offrir une gouvernance compétente et efficace, sur la base d'une délibération collective, ainsi que des décisions rationnelles et bien fondées, en vue d'améliorer la vie de tous les citoyens.* »

● ADÈLE CAILLETEAU

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 5:55:27 PM

LIVRES

Science politique

• ***Une histoire du conflit politique. Élections et inégalités sociales en France, 1789-2022.*** Julia Cagé et Thomas Piketty, 2023, 864 p., 27 €.

UNE HISTOIRE LONGUE DE LA GÉOPOLITIQUE FRANÇAISE

Qui vote pour qui et pourquoi, en France depuis 1789 ? La question est simple, les réponses complexes. C'est à un impressionnant travail de compilation d'archives qu'on doit cette somme reprenant les scrutins législatifs, présidentiels, ainsi que les référendums depuis la Révolution au sein des 36 000 communes françaises. À cela s'ajoute le croisement de plusieurs critères : le niveau de revenu, le patrimoine, le diplôme, ainsi que la position territoriale. Ce sont donc des classes sociospatiales qui se trouvent ainsi délimitées afin de rendre compte des évolutions politiques.

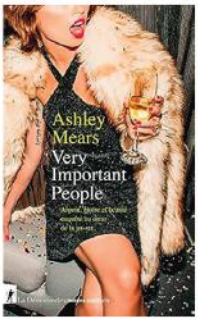
Plusieurs tendances marquent l'histoire politique du pays. Tout d'abord une césure entre la ville et les campagnes, ces dernières votant traditionnellement à droite. Avec cependant des périodes, notamment celle des années 1970-1980, durant lesquelles droite et gauche font quasiment jeu égal. Ce fut le cas après la Révolution et la vente des biens du clergé qui ne bénéficia qu'aux plus fortunés, alors que les paysans attendaient une réelle redistribution du patrimoine foncier. On retrouve aujourd'hui cette césure entre villes et campagnes alimentée par le sentiment d'un abandon des territoires : absence de services publics, mauvaises dessertes ferroviaires, manque d'investissements… Les votants se tournent alors vers des formations politiques contestataires, FN puis RN pour les campagnes délaissées, LFI pour les pauvres des villes.

Ensuite, dans la seconde moitié du 20e siècle, la bipartition gauche-droite semblait inéluctable. Mais depuis le référendum de 1992 pour la ratification du traité de Maastricht, une troisième force s'est imposée qui gouverne depuis les élections présidentielles de 2017 : le bloc libéral-progressiste (En marche, Modem et Ensemble). Les deux autres blocs, social-écologique (PS, EELV, LFI, actuellement Nupes) et national-patriote (Les Républicains, RN, Reconquête et Debout la France) lui font face. Cette tripartition avait déjà existé sous la IIIe République avant que s'effacent les républicains modérés, puis les radicaux-socialistes. Si la tripartition est réapparue, c'est grâce à la convergence d'une partie des plus hauts revenus de droite et de gauche. Mais cette base électorale reste numériquement faible et, selon les auteurs, risque de laisser place à une nouvelle bipartition, à condition que les programmes – notamment économiques – soient suffisamment différents et concurrents. Autre tendance en France depuis les années 1990 : la baisse du taux de participation. Alors qu'il atteignait parfois 80 % du nombre d'inscrits, les élections législatives de 2022 n'en recueillaient que 55 %. Ceci affecte surtout l'électorat le moins pourvu économiquement et conduit à une forme inquiétante d'effritement démocratique. Au-delà du constat, les auteurs avancent des mesures susceptibles de relancer l'intérêt pour la politique et de résorber des inégalités croissantes.

● **THIERRY JOBARD**

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 5:55:27 PM

Sociologie



• ***Very Important People. Argent, gloire et beauté : enquête au cœur de la jet-set***
Ashley Mears
La Découverte, 2023, 400 p., 25 €

CLUBBING, PROMOTEURS ET *PARTY GIRLS*

Cette plongée au cœur des fêtes données dans des clubs de New York ou sur des yachts à Saint-Tropez par de riches parvenus est, comme l'indique l'éditeur, « *une expérience de lecture étourdissante* ». Ashley Mears, ex-mannequin devenue sociologue, y décrit les mœurs de deux tribus gravitant autour de ces VIP : les *party girls* et les « promoteurs ». Les premières sont de jeunes femmes minces, grandes et souvent mannequins, chargées d'animer, par leur présence, les soirées de clients masculins surnommés « baleines » pour les plus gros flambeurs, et « laitues » pour le tout-venant. Les promoteurs sont (en majorité) des hommes jeunes et avenants, dont le gagne-pain consiste à repérer et recruter les premières, puis à les garder dans leur carnet d'adresses. Si vous pensez « prostitution », détrompez-vous : tous s'en défendent. Les filles ne reçoivent pas d'autre gratification que le libre accès à ces soirées luxueuses, et ce qu'elles font de leur corps ne regarde pas les promoteurs. Quant aux baleines, leur souci est d'épater la galerie en ayant à leur table le maximum de jolies créatures autorisées à asperger les murs de champagne et à danser sur les canapés. Or, le prix de la bouteille va, dans cette sorte de clubs, de 500 à 30 000 dollars : ostentation et gaspillage indécent sont les moteurs de la fête. En apparence, tout se veut *cool* : les promoteurs sont des « potes » pleins de sollicitude pour les *girls*. En réalité, la discipline règne : pas question de quitter les lieux avant l'aube ni de s'y présenter sans tenue adéquate et maquillage soigné. A. Mears souligne combien le sexisme et l'exploitation scopique du corps féminin sont au cœur de cesactivité. Les carrières des *party girls* sont brèves. Celles des promoteurs à peine plus assurées : les plus malins parviennent à utiliser leurs *girls* pour se hisser dans le monde des affaires. L'étourdissement du lecteur fait place à un certain écœurement à découvrir les fortunes englouties dans ces orgies de champagne et le mépris voué aux *girls* par les clients comme par les promoteurs. ● NICOLAS JOURNET

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
Représentante légale et directrice de publication :
Nadia Latrèche
Directrice générale :
Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement :
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédacteurs en chef adjoints
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr
Christophe Rymarski
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Ont collaboré à ce numéro
Sybille Buloup, Adèle Cailleteau, Vincent Capdepuy, Hélène Frouard, Gérald Gaillard, Florine Galéron, Edwin Guérineau, Thierry Jobard, Thibault Le Hégarat, Thomas Lepeltier, Frédérique Letourneux, Frédéric Manzini, Sylvain Marcelli, Romain Pigeaud, Gaétane Poissonnier, Chloé Rébillard, Laurent Testot.

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres, Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs : www.direct-editeurs.fr

Livres des éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21

Comptabilité
Carole Charreau : 03 86 72 07 02

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi
Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.006 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

Couverture
Conception : Sophie Villette
© Juliette Bates

Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0527 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

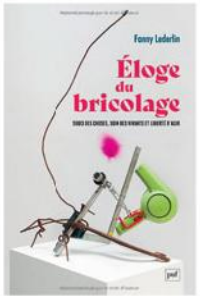
Un encart « Sciences Humaines » est broché sur une partie des magazines.

Imprimé en France/ Sciences Humaines est édité par Sciences Humaines communication, SAS au capital de 214 790 €, RC Auxerre B 379 865 975 – Siège social 38 rue Rantheaume, Auxerre – Actionnaire majoritaire : SAS Philo éditions.

PEFC 10-32-2813

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 6:51:24 PM

Philosophie



• ***Éloge du bricolage. Souci des choses, soin des vivants et liberté d'agir***
Fanny Lederlin, PUF, 2023, 176 p., 15 €.

CONTRE LA PENSÉE DE L'INGÉNIEUR

Le titre ne doit pas vous entraîner sur une fausse piste. Le livre n'est ni un plaidoyer pour le *do it yourself* ni un manuel de la bricole. Le propos est plus ambitieux, l'horizon plus politique. Dans ce petit livre ciselé en de courts chapitres, l'autrice convoque de nombreux auteurs comme Claude Lévi-Strauss, bien sûr, quand il parle du « *bricolage intellectuel* » des sociétés sans écriture, ou encore Hannah Arendt, pour sa critique des réponses technicistes apportées aux problèmes de l'humanité.

Dans cette perspective, agir et penser en bricoleur, c'est défendre un rapport au monde qui relève d'une forme d'improvisation, le faire avec « les moyens du bord ». La thèse centrale du livre tient en ce que la défense d'une telle posture suppose de rompre avec la « *pensée de l'ingénieur* », c'est-à-dire une « *visée planificatrice et programmatique* » visant à l'efficience maximale.

Convoquant à plusieurs reprises Wall-E, le petit robot de Pixar qui se retrouve seul en charge de nettoyer la Terre après la fuite de l'humanité et bricole sa propre survie, F. Lederlin déploie une réflexion philosophique en faveur d'un rapport au monde plus écologique et solidaire. En se souciant des choses et en prenant soin des vivants, on habite alors pleinement le monde-nature, en harmonie avec les autres espèces. Une autre façon de faire résonner le « *ça me suffit* » du philosophe André Gorz et de défendre une « *satisfaction frugale* » s'opposant au mode de vie productiviste et au capitalisme qui lui est attaché. Si l'ouvrage n'est donc pas un mode d'emploi pour travaux pratiques, il peut se lire comme un traité d'action politique et philosophique.

● **FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX**

Environnement

PEUT-ON PRÉVOIR LA CATASTROPHE ?

Le développement de la société thermo-industrielle et le réchauffement climatique font peser la menace de l'effondrement des écosystèmes. Mais, au-delà des prophéties catastrophistes, que signifie cette notion d'effondrement de la nature ? C'est la question à laquelle tente de répondre l'écologue Alexandre Génin dans ce petit livre. Dans les cas les plus simples, quand l'évolution d'un écosystème dépend d'un petit nombre de paramètres, les spécialistes arrivent à modéliser ce qui peut être vu comme un effondrement. Plus précisément, ils arrivent à définir des seuils à partir desquels un milieu, après une perturbation, ne retrouve pas son aspect antérieur. Par exemple, certaines forêts peuvent se reconstituer rapidement tant que des incendies ne les détruisent pas au-delà de 80 %. Mais, une fois passé ce seuil, elles ont tendance à se transformer en savanes. De même, concernant certains lacs, il est possible de déterminer la quantité de phosphore provenant de l'activité agricole qu'ils peuvent absorber sans que la prolifération des microalgues empêche les plantes aquatiques de se développer et détruise la clarté de l'eau. Là encore, c'est à partir d'un certain seuil que ces lacs peuvent devenir opaques.

Ces exemples ne sont toutefois pas représentatifs de la plupart des écosystèmes, en général bien plus complexes. L'auteur montre alors comment les écologues déploient des stratégies pour tenter de prévoir les transitions abruptes dans des situations moins simples. Ses explications sur le fonctionnement des écosystèmes et le travail des écologues sont très instructives. Il en ressort que les spécialistes sont encore loin de pouvoir déterminer quand, et même si, les écosystèmes perturbés par l'activité humaine vont s'effondrer. Certes, quand une forêt est rasée, l'écosystème qu'elle représentait n'existe plus. Mais en dehors de ces cas de destruction massive, il est très difficile de prédire l'évolution des écosystèmes. Par ailleurs, toute transformation, même profonde, d'un écosystème ne doit pas nécessairement être vue négativement. Après tout, il n'y a pas de raison de considérer qu'une forêt est, en soi, préférable à une savane. ● **THOMAS LEPELTIER**

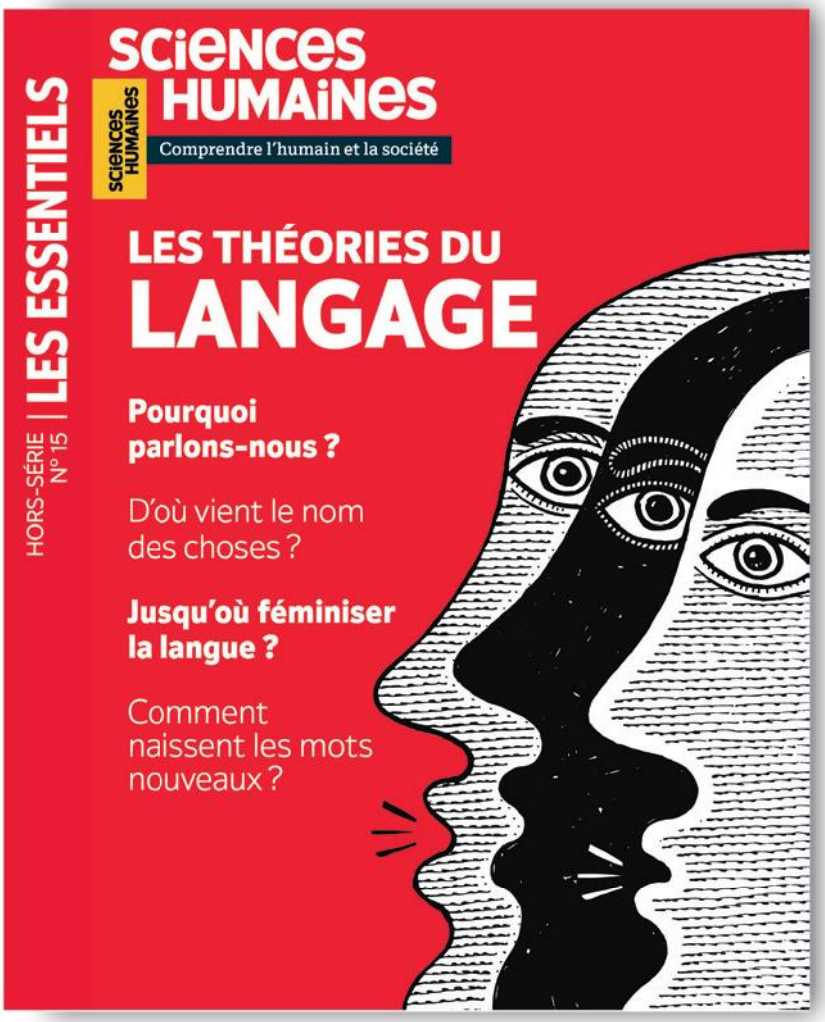
• ***Quand la nature s'effondre. Comprendre les transitions abruptes dans les écosystèmes***
Alexandre Génin, Éditions Matériologiques, 2023, 132 p., 15 €.

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 6:51:24 PM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

DE LA RHÉTORIQUE AUX LINGUISTIQUES COGNITIVES



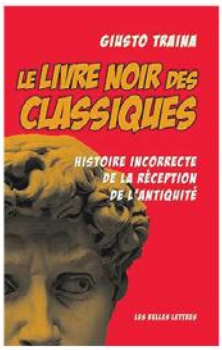
ACTUELLEMENT CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

COMMANDEZ CE NUMÉRO EN SCANNANT CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 6:51:24 PM

Histoire



• ***Le Livre noir des classiques. Une histoire incorrecte de la réception de l'Antiquité***
Giusto Traina, Les Belles Lettres, 2023, 208 p., 15,50 €.

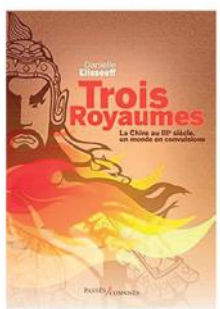
LE BÊTISIER DES ANTIQUISANTS

Ce qu'il y a de commode avec les morts, c'est qu'on peut leur faire dire à peu près tout ce qu'on veut. Et c'est encore plus vrai de l'antique, dont on maltraite d'autant plus aisément la mémoire que ses défenseurs se font rares. Parmi ces derniers, Giusto Traina, alliant l'érudition à l'humour, revêt les habits du chevalier blanc dans ce *Livre noir des classiques*. Ce grand spécialiste d'histoire romaine dénonce par exemple la désinvolture avec laquelle les nazis ont cherché à récupérer l'héritage de la Grèce classique, mais aussi l'idéalisation de la *polis* abusivement promue modèle de démocratie, ou encore les multiples mésusages dont la figure d'Antigone fait régulièrement l'objet pour incarner ce qui serait une authentique justice hors la loi, sans oublier notre fameux fantasme national concernant « nos ancêtres les Gaulois » qui méconnaît la présence antérieure de Basques sur le territoire. Un très édifiant bêtisier des antiquisants, donc ? Oui, mais pas seulement, car les conséquences de l'idéologie ignorante sont éminemment politiques, surtout lorsque la question des « origines » et autres « racines » de notre civilisation devient un enjeu sensible. Aujourd'hui, c'est la la *cancel culture* qui inquiète de plus en plus souvent les classicistes, à l'image de ces « *collèges américains qui, pour des raisons avant tout budgétaires, ont éliminé ou projettent d'éliminer les études classiques, en utilisant le cas échéant le politiquement correct comme cheval de Troie, en arguant de contenus racistes et sexistes qui seraient présents dans les œuvres des auteurs antiques* ». Pourtant, l'Antiquité n'était pas plus préfasciste que les sculptures grecques n'étaient uniformément blanches… Ainsi, G. Traina ne fait pas que rétablir quelques vérités sur ces objets de nos propres projections que sont les classiques : il nous invite à prendre du recul et à comprendre que l'historicisation du passé est la meilleure manière de contrer son instrumentalisation par le présent. ● **FRÉDÉRIC MANZINI**

PLONGÉE DANS L'ÂGE DES TÉNÈBRES CHINOIS

En 220 de notre ère, après plusieurs décennies de guerre civile, l'Empire chinois se morcelle en trois États alors que le dernier représentant de la dynastie des Han disparaît. Ce 3e siècle, connu en Chine comme l'époque des Trois Royaumes, était jusqu'ici une sorte de trou noir historiographique. Il survivait surtout dans l'imaginaire littéraire. Ses acteurs principaux, des seigneurs de guerre sanguinaires tel Cao Cao, ont en effet inspiré toute une littérature épique. Certains servent même de modèles aux statues de gardiens à l'entrée des temples, où ils sont portraiturés hirsutes, musculeux et colériques, de nature à tenir à distance même les démons.

Quelle réalité, pour autant, devine-t-on derrière ces histoires de dévastations, à l'image de la terrible bataille de la Falaise rouge ? Pour sa violence et son imprévisible issue, celle-ci mériterait de figurer dans un épisode de la sanglante série *Game of Thrones*. Le fourbe Cao Cao a amené une armée de nature à écraser ses deux adversaires coalisés, qui se sont déployés dans les marais entourant un fleuve. Surgit un « déserteur », qui convainc Cao Cao, ce jour-là étonnamment naïf, de lier tous ses bateaux entre eux afin de permettre à son armée de déployer toute sa force sur les eaux. Au matin, quand la brume se déchire, arrivent des embarcations supposées négocier la reddition des forces adverses. En fait, elles sont chargées de paille et boutent le feu aux bateaux du tyran, qui subit ce jour-là une humiliante défaite. Il faudra attendre l'année 265 pour que la Chine soit réunifiée par la famille Sima, qui l'emporte par sa solidarité clanique et fonde la dynastie Jin. Ces dernières décennies, l'archéologie a commencé à éclairer cette période méconnue. Collectant des indices de toutes natures, Danielle Elisseeff fait revivre la passion de ces hommes qui vécurent en ces temps agités. On y découvre même un autre visage de Cao Cao. Poète d'exception, il imprima durablement sa marque sur la littérature chinoise, sans oublier de mobiliser son talent à des fins de propagande. ● **LAURENT TESTOT**



• ***Trois Royaumes. La Chine du IIIe siècle, un monde en convulsions***
Danielle Elisseeff, Passés/Composés, 2023, 218 p., 20 €.

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 6:51:24 PM

COMMENT NOUS SOMMES DEVENUS DES CONTRIBUABLES

• ***Histoire mondiale des impôts. De l'Antiquité à nos jours***
Éric Anceau et Jean-Luc Bordron, Passés/Composés, 2023, 446 p., 25 €.

Cette histoire des impôts court sur de plus de cinq mille ans et à travers celle-ci, c'est aussi celle d'un État de plus en plus présent. La saga est truffée d'anecdotes relatives au jeu du chat et de la souris auquel se livrent les États multipliant les taxes (comme l'imposition « sur la pilosité » de Pierre le Grand ou les 480 sortes d'impôts qui existent en France) et les contribuables inventant des astuces pour y échapper (les guinguettes localisées aux limites des villes). Le récit couvre la description des techniques de déclaration, la peinture des rouages de la « machine fiscale » (percepteurs ou fermiers généraux le payant de leur vie lors de la Révolution), des formes de corruption et des modes de contrôles. Les grands débats portent avant tout sur la proportionnalité et sur les poids respectifs des impôts directs et indirects. La révolte des Gilets jaunes a sans doute inspiré les auteurs, car la question du consentement à l'impôt (« *indispensable à l'harmonie sociale* ») occupe une place notable dans ce texte. Ils concluent que l'avènement du principe d'égalité devant l'impôt constitue une première révolution et celui de son usage comme « *instrument de régulation de l'activité économique* » une seconde. Sa fonction redistributive est une troisième révolution, et la quatrième est celle de l'usage moral de la fiscalité, car de nos jours l'impôt vise aussi « *à modifier les comportements* » (alcool, écologie…). Cet usage est souvent temporaire, car l'impôt qui rapporte tend à se substituer à l'impôt qui éduque. Ainsi, les radars routiers ayant rapporté en 2022 plus d'un milliard à l'État, il en ajoute 200 en 2023 tout en supprimant le retrait de points. Enfin, la modernité récente amènerait à arbitrer entre la redistribution visant à tempérer l'écart des revenus (par l'enseignement gratuit, par exemple) et l'achat de la paix sociale par des aides ciblées, au prix de l'enfermement des bénéficiaires dans une trappe de pauvreté. ● **G.B.**

ABONNEZ-VOUS

SCIENCES HUMAINES

Abonnement **1 an**

10 Mensuels

54 €*

Seulement
au lieu de 67 €*

Papier + Digital + Archives

*Prix au numéro

* Offre réservée aux particuliers et étudiants en France métropolitaine.

BULLETIN D'ABONNEMENT

☐ **OUI, je m'abonne pour 1 an et je règle aujourd'hui la somme de 54 €**

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines

☐ Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021
BIC : CCBPFRPPDJN

POUR ALLER PLUS VITE,
APPELEZ LE **03 86 72 17 39**
CODE PROMO 363
(PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE)

Mes coordonnées :
Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :

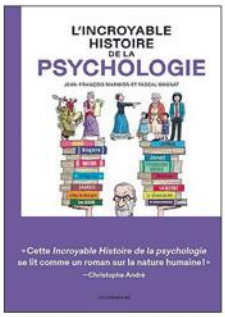
Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

DÉCOUVREZ TOUTES NOS **OFFRES D'ABONNEMENTS EN SCANNANT CE QRCODE**

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 6:51:24 PM

Psychologie



• ***L'Incroyable Histoire de la psychologie***
Jean-François Marmion et Pascal Magnat, Les Arènes, 2023, 254 p., 24 €.

DESSINE-MOI UN CERVEAU

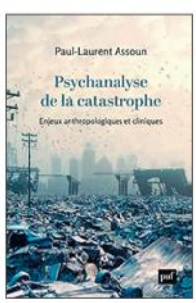
Psychologie sociale, psychiatrie, psychanalyse, thérapies cognitives et comportementales, neuropsychologie… Si vous ne savez plus où donner de la tête, *L'Incroyable Histoire de la psychologie* saura vous remettre les idées en place. Que diriez-vous d'un petit voyage dans le temps haut en couleurs et parsemé de rencontres insolites ? Accompagnés par un Jean-François Marmion vêtu d'une blouse blanche et d'un T-shirt floqué de la lettre grecque « Ψ », vous naviguerez entre une conversation intime et caustique avec Sigmund Freud et des enseignements de Platon. Des premières sépultures connues à la psychologie de la personnalité, cet ouvrage retrace de façon ludique et décalée cent mille ans d'histoire du psychisme humain, d'expérimentations et de théories sur les méandres de la pensée et du cerveau. La BD est parsemée de références à la pop culture, avec un guide tantôt affublé d'un masque d'alien tout droit sorti du film *Mars Attacks !* tantôt en grande conversation autour de la dépression du héros de *The Big Lebowski*.

Quel est le lien entre la psychologie et l'hypnose ? Comment les philosophes antiques ont-ils inspiré certaines méthodes contemporaines ? Pourquoi le petit Albert était-il effrayé par les rats blancs ? Cette BD vulgarise les expériences fondatrices des disciplines qu'on enseigne aujourd'hui, sans oublier les querelles et controverses inhérentes à toute innovation scientifique. De quoi se mettre à jour et percer les secrets d'une histoire qui est loin d'être arrivée à son terme. ● SYBILLE BULOUP

DE LA CHUTE D'ADAM AU CORONAVIRUS

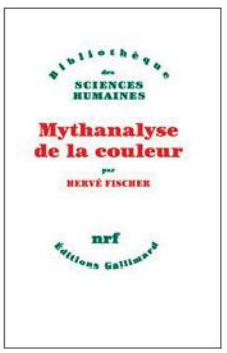
Alors que Jacques-Alain Miller préside l'École de la cause freudienne depuis le décès de Jacques Lacan (1981), une vingtaine d'autres associations se réclament aussi de ce dernier, avec des divergences et beaucoup de compétitions intestines. Paul-Laurent Assoun, lui, se rattache à celle de l'Espace analytique. Philosophe, psychanalyste et professeur, c'est à ce titre qu'il est l'auteur d'un monumental *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques* (2009) et d'ouvrages à caractère didactique. Texte d'une autre nature, *Psychanalyse de la catastrophe* propose une suite de courts essais et variations sur le leitmotiv de la catastrophe : évènements de la préhistoire, catastrophes organiques (dont le *burnout*), psychoses, détresse du nourrisson criant dans le vide, drames amoureux, ou encore l'épisode biblique de la Chute, où P.-L. Assoun relève qu'Ève n'a pas été directement informée de l'interdit entraînant la sanction. Il aborde aussi la catastrophe en politique, en peinture (Brueghel Le Jeune, Théodore Géricault…), ou encore *La Peste* d'Albert Camus. Tout au long de cette promenade, P.-L. Assoun aligne des formules saisissantes, de celles qui font dire « *oui, c'est ça* ». Citons : « *De fait l'adolescent peut être angoissé à l'idée qu'il est "condamné à vivre" (comme quand on lui dit, en guise d'encouragement, qu'il a "toute la vie devant lui"), alors que l'idée d'un beau naufrage peut le séduire et le soutenir. Tandis que le "naufrage" qu'est la vieillesse guérit plutôt le sujet d'un tel attrait !* » À la diversité de la catastrophe est attachée à chaque fois une nature, puisqu'elle est une irruption du réel. Contrastant avec une apparence qui « *endort et trompe* », la catastrophe est l'heure du réveil, telle la pandémie mondiale du coronavirus, ou les effets spectaculaires du changement climatique. Le livre considère deux aspects de la catastrophe : le « trauma » contemporain des faits, et l'« après-coup » amenant parfois sa sublimation. Ce qui nous vaut de belles pages sur le culte des ruines. ● G.G.

• ***Psychanalyse de la catastrophe. Enjeux anthropologiques et cliniques***
Paul-Laurent Assoun, PUF, 2023, 388 p., 20 €



Délivré à 353101 le 10/31/2023, 6:51:24 PM

Anthropologie



CINQUANTE NUANCES DE SOCIÉTÉS

• ***Mythanalyse de la couleur***
Hervé Fischer, Gallimard, 2023, 432 p., 35 €.

Professeur et artiste (le Centre Pompidou lui a consacré une rétrospective), Hervé Fischer livre une suite à son *Couleurs de l'Occident. De la préhistoire au 21e siècle* (2019), qui examinait la maîtrise symbolique « du langage des couleurs » par les instances religieuses et politiques en Europe. Dans ce nouvel ouvrage, il élargit cette démarche à différentes cultures du monde. Subsumées en « *un discours codé* », explique-t-il, les « *couleurs ont des fonctions d'intégration et de discrimination* ». Les ethnologues ont documenté la « *quasi-universalité d'une organisation des couleurs selon les points cardinaux* », liée la cosmologie et à une organisation sociale donnée en castes, clans ou ordres. Il en conclut que « *le but de cette élaboration était évidemment le maintien de l'ordre social auquel veillait la caste sacerdotale* ». Le « *système chromatique* » étant « *la visualisation de l'institution sociale elle-même* », il devrait être prévisible à partir d'une analyse de la société, et réciproquement. H. Fischer développe alors la thèse que « *plus l'usage des couleurs serait ouvert et désordonné, plus la société serait "libre" ; plus cet usage serait rigide et codifié, plus la société serait régulée et corsetée.* » Née avec le romantisme et radicalisée par les peintres fauvistes, l'« *idéologie individualiste des couleurs reflète l'émergence de l'idéologie bourgeoise individualiste* », tout comme celle des « *révolutionnaires, utopistes et anarchistes* ». Il note néanmoins qu'aujourd'hui « *notre indicateur sociochromatique montre une tendance à une restructuration autoritaire et mondiale de la société urbaine de masse à l'âge du numérique* ». La thèse mériterait d'être creusée. Par ailleurs, si « *la nuit renvoie toujours à la féminité* », on s'étonne qu'avec son éblouissante érudition, le créateur de la mythanalyse note qu'« *il n'y a aucun lien qui puisse être décelé dans ce rapport (...), sinon peut-être le désir d'une relation sexuelle* ». Françoise Héritier n'a-t-elle pas suffisamment montré que le terme dévalorisé d'une opposition simple (comme nuit/jour) est toujours attaché au féminin ?

● **GÉRALD GAILLARD**

SCIENCES HUMAINES
ÉDITION
COMMENT SAIT-ON ?

« PARLER DE LA MORT AUX ENFANTS. »

14 € - 56 pages

UNE COLLECTION DE DOCUMENTAIRES POUR LES 8 - 11 ANS

Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode

Disponible en **librairie** ou sur **www.scienceshumaines.com**
Par téléphone au **03 86 72 07 00**

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 6:51:24 PM

Éducation

• ***Comment favoriser les apprentissages scolaires. Repenser les gestes professionnels de l'enseignement***
Anouchka Wyss, Katarina Gvodzik, Édouard Gentaz et Dunod, 2023, 224 p., 25 €.

UN ÉTAT DES SAVOIRS EN PÉDAGOGIE

Comment motiver les élèves et les rendre plus attentifs ? Comment gérer les différences de niveaux au sein d'une classe et favoriser la réussite de toutes et tous ? Autant de questions essentielles face auxquelles les enseignants se retrouvent souvent démunis, contraints de tâtonner devant la multiplicité des attitudes pédagogiques possibles. Pourtant, des réponses existent, affirment dans leur livre quatre chercheurs, membres d'une équipe genevoise en sciences de l'éducation.

Loin des querelles de chapelle et des clivages idéologiques, l'ouvrage s'inspire de la méthode de l'*evidence based medicine* ou « médecine fondée sur les preuves », et passe ainsi en revue les plus solides recherches des dernières décennies pour offrir un panorama de l'état des savoirs en pédagogie. Si celui-ci met particulièrement en valeur le consensus actuel sur l'effet contre-productif des classes de niveau et des redoublements, ou encore sur l'absence de preuves de « styles d'apprentissage » visuels ou auditifs différenciés chez les élèves, il ne cache pas les doutes qui persistent, et pointe notamment le manque de recherches pour évaluer les initiatives en vogue, telles que les programmes éducatifs basés sur la méditation de pleine conscience ou la pédagogie Montessori.

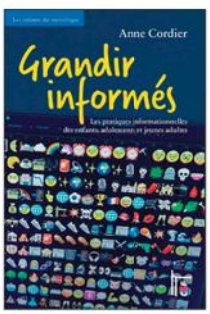
Les auteurs proposent en outre de nombreuses clés d'action concrètes issues de la recherche, telles que des conseils pour structurer le travail de groupe et le tutorat entre pairs, tous deux reconnus comme particulièrement efficaces pour favoriser les apprentissages. Ils formulent des recommandations pour limiter l'impact délétère des évaluations chiffrées en faisant appel à des *feedbacks* complémentaires, plus constructifs et propices au développement de l'estime de soi. Pour référencé qu'il soit, l'ouvrage veille toutefois à éviter l'écueil du scientisme : rappelant la complexité des situations de classe et l'importance de l'expertise des enseignants, il récuse toute vision prescriptive de la recherche et défend l'urgence d'une meilleure collaboration avec les acteurs de terrain. ● **BÉATRICE KAMMERER**

LES JEUNES FACE AUX MÉDIAS ET AUX RÉSEAUX

Huit ans après son enquête *Grandir connectés* (2015) qui avait mis en lumière la complexité des pratiques numériques de la génération née avec Internet, la chercheuse en sciences de l'information et de la communication Anne Cordier revient avec un nouvel ouvrage. Entre-temps, les collégiens et lycéens ont grandi, certains ont entamé des études supérieures, d'autres sont entrés dans la vie active, certains sont mêmes devenus parents, mais les questions demeurent. Quel rapport à l'information ces jeunes adultes entretiennent-ils ? Sur quels sujets se documentent-ils ? Quel rôle les outils numériques jouent-ils ?

Pour y répondre, la chercheuse a proposé à douze de ses anciens enquêtés de révéler, au cours de longs entretiens, les lieux et les objets qui avaient compté pour eux dans la construction de leur rapport à l'information. Son enquête sonne comme un pied de nez face aux discours alarmistes sur la jeunesse à l'ère numérique. On y découvre une génération pas si différente de celle qui l'a précédée, avec le maintien d'un fort attachement à la télévision comme média de référence, à la lecture d'articles de presse – entre autres via les réseaux sociaux – mais aussi à la fréquentation d'espaces traditionnels de culture, tels que les médiathèques municipales et les librairies. Tout aussi tenace et bien moins réjouissante, A. Cordier souligne la persistance de fortes inégalités dans l'accès aux ressources informationnelles les plus socialement valorisées, qui handicapent la réussite académique des uns et stigmatisent les pratiques des autres, minimisant encore la richesse de l'apport documentaire de plateformes telles que Wikipédia ou YouTube. Quant aux spécificités de leur rapport à l'information, la chercheuse dresse le portrait d'une génération ambivalente : à la fois avide de savoirs mais friande de formats courts au design attractif, désireuse de conserver une forte autonomie informationnelle mais peu regardante sur le rôle des algorithmes de recommandations, volontiers critique à l'égard des médias de masse, mais démunie quand il s'agit d'évaluer la fiabilité d'une information. ● **B.K.**

• ***Grandir informés. Les pratiques informationnelles des enfants, adolescents et jeunes adultes***
Anne Cordier, C&F éd., 2023, 344 p., 27 €.



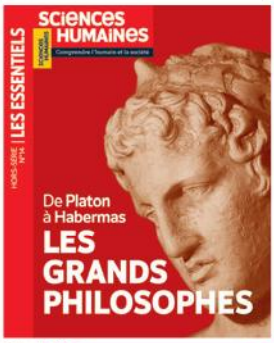
Délivré à 353101 le 10/31/2023, 6:51:24 PM

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

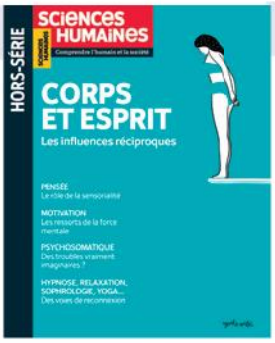
LE MENSUEL

LES GRANDS DOSSIERS

HORS-SÉRIE



LES ESSENTIELS



HORS-SÉRIE

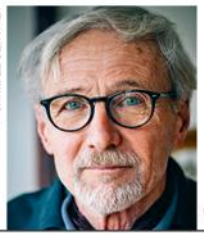
L'HUMANOLOGUE

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 6:51:24 PM


© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE
CLIMATOSCEPTIQUES

De quoi se faire du mouron… Le 10 septembre dernier, un éditorial du *Monde* mettait le doigt sur un paradoxe : un été le plus chaud de tous, la sidération des climatologues devant les phénomènes inhabituels constatés, et le scepticisme croissant de l'opinion française face à l'origine anthropique du réchauffement climatique. Deux sondages datant de 2022 le montraient. Selon EDF-Ipsos, 29 % des sondés avaient des doutes sur les causes humaines, et 8 % niaient même la réalité du changement climatique. Au bilan 37 % de l'opinion pouvait être qualifiée de sceptique face aux conclusions du Giec, soit 8 % de plus qu'en 2019. Selon l'OCDE, la proportion atteignait même 43 %, sans y voir une tendance. On pouvait expliquer cela autrement que par le refus d'une vérité considérée établie par plus de 90 % des spécialistes du climat. On pouvait invoquer un changement de priorité dans l'agenda des soucis : la guerre en Ukraine, la pénurie énergétique, et surtout l'inflation relèguent l'environnement au quatrième rang des préoccupations collectives. On pouvait aussi souligner l'hostilité des Français face à des mesures limitant la liberté de voyager ou de mettre un bien en location. Tout ceci suggère que la mesure d'une opinion est loin d'être une opération simple, et dépend beaucoup de la manière dont les questions sont posées.

Où commence et où finit le climatoscepticime ? Il y a peu de temps, une correspondante reprochait à *Sciences Humaines* d'avoir chroniqué deux livres, l'un soutenant que l'effondrement sociétal et biologique consécutif à la hausse des températures n'était pas du tout assuré, l'autre affirmant que les énergies fossiles pouvaient encore faire plus de bien que de mal à la planète. Les deux auteurs se défendaient cependant de mettre en doute le changement climatique et ses causes humaines. Leurs thèses sont hétérodoxes, leurs crédibilités scientifiques peu assurées et leurs personnalités controversées. Mais est-il indispensable que le sujet du climat soit une arène où la seule règle consiste à réduire l'autre camp au silence ? Il est probable que oui. Début 2023, une savante étude du CNRS [1] cartographiait la twittosphère en deux camps : les « pro-climat », s'appuyant sur les prévisions et les recommandations du Giec, et les « sceptiques », minoritaires et volontiers complotistes, voire malhonnêtes, mais connaissant un succès croissant. Dans ce dernier groupe, on trouvait aussi bien des climatosceptiques (pas de changement, pas de cause humaine), des « dénialistes » (le réchauffement serait en fait une bonne chose) et des « technosolutionnistes » (la solution est dans le nucléaire ou la géo-ingénierie solaire). Leur point commun : tous freinent la diffusion des connaissances scientifiques consensuelles sur le problème et, à ce titre, sont nuisibles. Voilà qui est clair et net : énergies durables et décarbonation, voire changement de société, ou rien. En dépit du fait que la science a avancé grâce au doute, son cumul s'est traduit par le silence des perdants, quoi qu'ils continuent à penser. La perspective d'un désastre mettant un terme au progrès des civilisations humaines, voire effaçant leurs traces, est, affirme le philosophe australien Clive Hamilton, mentalement à peu près inacceptable. C'est pourquoi nous serions tous un peu climatosceptiques. Pour autant, il y a plus de vingt ans, un autre philosophe, Jean-Pierre Dupuy, expliquait assez clairement que le catastrophisme, c'est-à-dire la conviction que le désastre est très probable, était la seule posture capable de faire en sorte qu'il ne se produise pas. À chacun de savoir à quelle moitié de lui-même il donne la parole. ●

La perspective d'un désastre mettant un terme au progrès des civilisations humaines, voire effaçant leurs traces, est mentalement à peu près inacceptable.

[1] David Chavalarias *et al.*, « Les nouveaux fronts du dénialisme et du climatoscepticisme », 2023 (disponible sur HAL. https://hal.science/hal-03986798v2/file/Etude_CNRS_Climatoscope.pdf).

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 6:51:24 PM

Le retour du célèbre gentleman cambrioleur dans une superbe édition restaurée

INCLUS :
des interviews exclusives de François Dunoyer et Michel Wyn

DISPONIBLE LE 26 SEPTEMBRE EN COFFRET 4 DVD

INFORMATIONS & COMMANDES :
01 55 17 16 16 - elephant1@wanadoo.fr

ina

ELEPHANT Classics FILMS

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 9:13:29 PM

10H-11H

ALI REBEIHI

GRAND BIEN VOUS FASSE !

france inter

en partenariat avec

SCIENCES HUMAINES

Comprendre l'humain et la société

photo : © Christophe Abramowitz / RF

Délivré à 353101 le 10/31/2023, 9:13:29 PM